

© 2013 – Christina Schwab
Tous droits réservés

Publié en décembre 2013, par :

Atramenta

Näsijärvenkatu 3 B 50, 33210 Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

Imprimé en France par SoBook, Roubaix
Imprimeur certifié Imprim'Vert

Mise en page : Véronique Boutolleau (Atramenta)

ISBN : 978-952-273-309-2

Christina Schwab

VOUS EN REPRENDREZ
BIEN UN PEU ?



Nouvelles, chroniques et autres poèmes

Atramenta

Remerciements

J'ai bien mangé et j'ai bien bu, j'ai la peau du ventre bien tendu,
merci petit Jésus.

Tu diras bien merci à la dame.

Je tiens à remercier tous ceux sans qui...

Je tiens à remercier tous ceux avec qui...

Qu'est-ce qu'on dit ?

Merci qui ?

Merci mon lecteur !

Bénédicté

C'est mon truc ça... toujours en rajouter une couche. Comme s'il fallait à tout prix qu'un bon repas se termine par treize desserts. Histoire que chacun y trouve son compte.

Qu'est-ce que j'ai pu en passer des heures dans ma cuisine, juste pour me faire accepter, juste pour qu'on m'aime un peu. Tout ça parce qu'on m'avait dit un jour : « La route qui mène au cœur des hommes passe par leur estomac ». Et comme je les aime, moi, les hommes, et les femmes, j'ai du plaisir à les nourrir.

Alors, ici aussi, j'ai mis des desserts, mais pas seulement. Il y a également des légumes, parfois un peu amers, et quelques plats chauds ou froids, Cuisine du Terroir, qui « tiennent au ventre ».

Je pense que le plat qui manque le plus à mes colocaterriens, c'est l'Espoir. Et je me disais, comme ça, que si je pouvais, en partageant mes expériences – mes échecs, mais aussi et surtout, les réussites auxquelles je m'attendais le moins – ne serait-ce que leur entrouvrir cette toute petite porte de l'Espoir, alors j'aurais peut-être fait quelque chose de valable de mon existence.

Non ?

Si.

Bon appétit !

Christina.

Apéritif Amoureux

Pour commencer ce festin, quelques bouchées apéritives, salées et sucrées.

Salades

Pour la troisième fois ce matin, il revient m'embrasser avant de monter au village.

Il va chercher une salade verte et du pain.

Ça fait dix-huit ans qu'on est mariés et chaque fois qu'il sort, même dix minutes, il vient encore m'embrasser dans la cuisine, avant de refermer la porte derrière lui.

Je regarde par la fenêtre en sirotant le café qu'il m'a préparé et je le vois monter la pente dans son grand manteau qui le fait ressembler à un ayatollah, comme dit ma copine Christine...

Une fois de plus, je craque à la vue des fils d'argent qui fleurissent sur ses tempes et je me félicite d'avoir osé le demander en mariage au lieu d'attendre qu'il trouve le courage de le faire.

Et puis, quand il est sorti de mon champ de vision, je retourne à mes occupations et j'attends qu'il rentre avec la salade.

Je l'aime.

Scènes de la vie conjugale

J'avais enfin réussi à me coucher et je commençais à savourer ma lecture. Il est entré dans notre chambre, tout malheureux parce qu'il ne retrouvait pas son livre et qu'il ne savait pas où je l'avais rangé. Je lui ai dit que ce n'était pas moi qui l'avais rangé à notre retour de promenade et j'ai rajouté en riant : « ...et puis d'abord, je ne suis pas la gardienne de tes affaires ! ». Puis, pour adoucir mon propos, je me suis relevée et je suis allée l'aider à chercher son bouquin. Par acquit de conscience, j'ai fait le grand tour par la cuisine avant de me diriger vers le salon où mon instinct me guidait. Depuis la porte j'ai repéré le livre, en partie enfoui sous une pile de papiers divers, juste à côté de son ordinateur. J'ai soulevé les feuillets, j'ai extirpé le volume du bout des doigts et je le lui ai tendu. Il m'a remerciée d'un généreux sourire. Je suis retournée me coucher, forte du devoir accompli, mais néanmoins avec l'absolue certitude que cet homme, que j'ai épousé en pleine possession de mes moyens un vendredi 13, restera à jamais persuadé que c'est moi qui ai posé ce livre-là.

La passion selon Saint Jeannot

Je vis avec un homme passionné.

Oh, je ne peux pas me plaindre, jamais il ne serait resté avec moi, si ça n'avait été le cas. Mais en attendant, je jette tous les matins un regard sur l'alentour de notre appartement. Il y a là, toutes les prémices, toutes les promesses. Les sept travaux d'Hercule se trouvent assemblés en montagnes éparpillées, aussi morcelées que la chaîne des Alpes, à moins que ce ne soient les Pyrénées ? Impossible de laver les vitres sans déménager les cadrans solaires inventés depuis la nuit des temps, mais avant cela, il faudra aussi déplacer le bateau commencé d'un commerce ancien, d'une marine depuis longtemps disparue dans les abysses de nos mémoires. Chaque meuble, chaque fauteuil (sauf le mien Dieu merci !) sont enterrés sous des tonnes de documents, de livres, de magazines. Mon regard circulaire, sévère et peu fier, se perd dans les méandres circonvolutionnaires des piles de projets en l'air. Point de patte à poussière ici qui n'y perdrait ses poils. Le monde n'en tournerait pas moins rond, non, si tous ces projets je devais les ranger en cartons. Sabotage serait alors le maître mot ! D'ailleurs, mal m'en prendrait, tout est « presque » sur le point d'aboutir ! À quelques centaines de feuillets de l'arrivée du but final du projet... initial ! Du désordre, que nenni, on parle ici *scientifique*, sérieux, oui ma p'tite dame, du vrai travail, du concret, un grand avenir, sur le point d'aboutir. Aboukir ? Un vrai souk oui ! Dit-elle sans sourire, mais sans non plus s'enfuir ! Oh ! La médisante, la méchante, critiquer ainsi le fondement de l'humain, que dis-je de l'humanité tout entière. Fustiger la créativité au nom de quoi je vous prie ? Du sacro-saint ordre féminin ? Que disait-il encore l'autre ? Ah oui : CELUI QUI EST FIER D'ÊTRE ORDONNÉ EST HABITUELLEMENT UN HOMME QUI NE DONNE DE VALEUR QU'AUX CHOSES DE SECOND PLAN.

Et sa femme donc ? Tenez-vous-le pour dit ! Je vis avec un homme passionné.

Horloges

La pendule du salon qui dit oui, qui dit non, qui dit : « je vous attends ».

À deux heures trente passées (du matin) il dit : « Oh là ! Il commence à faire tard ! ». Je ne réagis pas, je suis en phase d'endormissement. Mais tout à coup, je pense à l'heure. À la différence fondamentale « homme-femme » par rapport aux horloges. Je suis capable de vous cuire un œuf sans même regarder ma montre. Il y a d'ailleurs longtemps que je n'ai plus de montre. Je « sens » dans mes tripes quand il est à la coque ou mollet ou dur. Et c'est pareil pour beaucoup d'autres choses. Je repère toutes les horloges dans tous les coins. Un peu comme les toilettes la première fois qu'on arrive dans un nouvel endroit. Quand je suis devant mon ordinateur, jamais je ne me laisse surprendre. Je regarde très régulièrement le petit rectangle en haut à droite de l'appareil qui m'indique le temps qui passe. J'ai une notion aussi précise qu'impitoyable de ce temps qui passe. Irrémédiablement d'ailleurs. Si d'aventure travail ou rendez-vous pointent leur nez le lendemain, si 22 heures sonnent et me trouvent ailleurs que sous la couette, une certaine angoisse prend possession de mon espace mental. Alors, s'il est deux heures du matin et que je devrais être couchée (depuis longtemps), que nous sommes bloqués devant un ordinateur réticent, que c'est MOI qui ai convié Cher-et-Tendre pour qu'il me dépanne vite fait et que je puisse enfin aller dormir, que non seulement il prend son temps, mais qu'en plus il M'EXPLIQUE CHACUNE DE SES ACTIONS, je ne sais pas si Hiroshima ET Nagasaki supporteraient la comparaison avec mon tumulte intérieur...

Voyages

Il y a celui qui étend ses pieds et qui ouvre un journal de cul. Les autres, en passant, qui lorgnent par-dessus son épaule avec un zeste de jalousie. J'écoute Brigitte Bailey me déverser les « Nuits d'été » de Berlioz dans le creux de l'oreille. C'est tellement extraordinaire ; je suis bien.

En route pour le Tessin, nous sommes à mi-chemin de Zürich. Nous venons de quitter Bienne. Quel beau pays que le nôtre ! Les militaires finissent juste leur école de recrue, bientôt la quille, ils sont heureux aussi ! Je pensais tout à l'heure aux dangers des voyages. Aujourd'hui, personne ou presque ne part sans son téléphone portable. Il est vrai que ça peut faire peur ces surdoses de sécurité. Il n'empêche, aujourd'hui, les trains ne sont plus fiables, les avions encore moins et même les ponts commencent à s'écrouler. On me dira : à quoi peut bien servir un téléphone sur un pont qui s'écroule ? Il paraît que certains gouvernants ont laissé les infrastructures de leurs pays tellement dégénérer qu'il faudrait des milliards pour les remettre en état. Voilà le résultat de deux législatures républicaines !

Je me demande s'ils vont se servir des millions que rapporteront les recettes des films catastrophe qu'ils ne manqueront pas de tourner pour faire les réparations nécessaires ?

Les enfants font des bulles avec les chewing-gums que je leur ai offerts. J'explique en passant à mon cher époux les graves problèmes existentiels concernant les coupes de cheveux féminines. Je lui dis que ça nous remonte le moral de changer de tête quand rien ne va plus dans nos vies.

Ça lui échappe complètement !

Les mots

Je suis fâchée avec les mots
Plus exactement, avec *tes* mots
De quelque manière que tu les tournes
Tes phrases toujours font mouche
Tu ne les utilises qu'à bon escient
Impossible de trouver la parade
Tu gagnes toujours avec tes salades
Et bla et bla et bla
Je suis fâchée avec tes mots
Tu as toujours raison
À mesure que tes phrases se débitent
Elles changent de forme
Et se dressent contre moi
Remparts aux arêtes saillantes
Tsunamis impitoyables
Chacun de tes mots devient
Mon pire ennemi, puis
Ensemble, se mettant d'accord
Ils me fusillent du verbe
S'entrechoquent de l'adjectif
Se bousculent de l'adverbe
Et descendent le sujet
Moi
En flammes
Touché coulé
Et au bout du compte
Une phrase en entraînant une autre
Nous nous retrouvons tous les deux
La gorge sèche
Et l'argument
Manquant !

Tu t'laisses aller

Redeviens la petite fille...
Chante l'ami Aznavour
Je cherche, je cherche.
Qui était la petite fille ?
Est-elle détruite ?
Est-elle partie ?
J'ai tellement envie de fuir à l'autre bout du monde.
J'ai perdu mon rire au détour d'un amour.
Je suis devenue grave et triste et ennuyeuse.
Comment remonter la pente ?
Redevenir celle du « moi » d'avant ?
Je ne veux pas finir comme ça.
Je ne suis pas morte encore.
Je veux m'aimer encore.
Je veux vivre encore.
Lâche prise.
Arrête...
Tu te fais du mal.
Ta vie n'est pas finie.
Tant que tu te remets en question.
Chaque heure, chaque seconde.
Il reste quelque chose
À sauver
Tu as raison
Je ne veux pas finir comme ça !
Je ne veux pas m'aigrir
(quoique, maigrir ?)
Je ne veux pas rancir
Je ne veux pas m'user et m'oublier
Me décanter sur l'évier
Je ne veux pas tergiverser
Chipoter et dérailler

Je ne veux pas me laisser aller !
Mourir avant l'âge
Abandonner la révolte
Renoncer à me battre
Je veux t'aimer jusqu'à mon dernier souffle
Me réveiller tous les matins à tes côtés
Cheveux blancs contre barbe blanche
Et ne jamais rien regretter !

Cruelle décision

Je ne me sens pas très bien ce matin. Sans doute est-ce dû à ce week-end un peu particulier que nous avons passé. Un périple inhabituel dans les méandres de la psychanalyse de salon... Une étude de cas concrets sur la personne de nos enfants. Comment les aider ? Les diriger à l'aube d'une vie pleine de promesses ? Les guider dans ce monde de plus en plus sauvage ? En plus de notre amour, plus fort que jamais, j'aurais tant voulu les munir d'un talisman protecteur, leur prescrire une potion magique...

Parfois, il m'arrive de cauchemarder, d'imaginer ma fille devenir délinquante, mon fils sombrer dans la folie des grandeurs. Toutes choses qu'une mère aimante peut ressasser dans la solitude mélancolique d'un lundi matin, quand l'été tarde à venir...

« Bernique ! me dit mon cher et tendre, foutaises et billevesées ! » Quand d'aventure il me surprend, défaite, dans le secret de ma cuisine, en train de tracer sur la table des arabesques avec mes larmes, volutes prenant la forme du huit de l'infini. « Bernique ! répète-t-il très sérieusement. Tu sais très bien que tu ne peux rien offrir de mieux à nos enfants que l'image de notre bonheur, la douceur de tes bras quand ils viennent s'y réfugier, ta gaieté communicatrice et stimulante. Nous leur avons montré l'exemple d'une union solide, dans le respect des sacrements que nous avons choisis. Nous leur avons donné tout ce que nous avons, dit tout ce que nous savions de la vie et toujours en toute sincérité, je suis sûr pour ma part que le message est passé.

— Oui, je sais tout cela, je sais, lui dis-je en réponse à ses propos que je trouve néanmoins un brin anthropocentriques. Moi aussi j'ai l'impression d'avoir fait mon possible, tous mes possibles. Cette vie à la montagne, pour commencer, leur aura épargné bien des tentations de la ville, élans de convoitise devant des devantures trop richement garnies. Ils s'éviteront une cascade d'ennuis financiers également, en étant suffisamment armés pour savoir résister au discours creux des démarcheurs d'aspirateurs en tous genres ; ainsi qu'à l'invasion des vendeurs d'algues et autres gelées royales aux

vertus soi-disant bénéfiques ! Sans compter que nous les avons bien préparés au fait que la vie n'était pas toujours rose et qu'ils ne doivent pas en attendre une succession de fêtes et de danses. Ce serait dommage de rater, entre deux passes de tango argentin, la chance de leur vie ! Le train de leur réussite. Tu as raison, cette correspondance-là, ils sauront l'attraper, j'en suis sûre maintenant !

— Te voilà rassurée... mais, au fait, quelle est donc cette cruelle décision dont tu parlais tout à l'heure ?

— Oh ça ; c'est simplement parce que, sur ces bonnes paroles, j'ai décidé de me recoucher et, finalement, c'est assez cruel de laisser la planète tourner sans moi tu ne trouves pas ? »

Malentendu

Dimanche de la semaine prochaine, les enfants partent en camp de ski. Lundi sera leur anniversaire de mariage à eux, les parents.

Treize ans déjà !

Elle a reçu un mail de son amour intitulé « anniversaire de mariage, une invitation » sur son ordinateur, qu'il a envoyé depuis le sien, à l'autre bout de l'appartement. Ça dit : « Où tu veux, quand tu veux ». Son cœur a sauté de joie. Pour la première fois depuis une éternité, il lui propose une longue escapade rien que pour eux deux.

Alors elle a cherché.

Elle a pensé à deux jours à Paris.

Mais Paris c'est un peu loin.

Et puis c'est bien cher.

Et puis, il y aurait conflit de loyauté avec leurs petits à qui ils ont promis d'y retourner « ensemble ». Son époux le lui a bien expliqué. Mais enfin, ce n'est pas nos enfants que j'ai épousés, ne peut-elle s'empêcher de penser ! Il lui a dit aussi (de guerre lasse ?) : « Mais si tu y tiens tant à bouger, peut-être un week-end en Suisse alors ? ». Elle a continué à chercher. Elle a pensé à une station thermale. Dans un bel endroit, avec un bel hôtel. Mais bon, c'est beaucoup d'efforts pour pas grand-chose finalement. Même si c'est moitié moins cher que Paris. Elle cherche encore. Elle se dit : on pourrait faire quelque chose de pas ordinaire. Quelque chose d'un peu spécial. Pour une fois.

Elle trouve ! Il adore les trains, presque autant qu'elle. Pourquoi pas l'expérience du « Glacier Express » ? Sept heures de train. Dans des paysages magnifiques. Dans notre si beau pays ! Et pour que ce ne soit pas trop épuisant, même s'il faut se lever tôt, on dormira à l'hôtel, avant et après. Parce que le voyage de retour est très long quand même. Mais ça non plus, ça ne va pas. C'est vraiment beaucoup trop de fatigue. Juste pour deux petits jours.

Sans jamais la mettre mal à l'aise ou la faire se sentir égoïste, il tente de lui expliquer : pour lui, faire la fête, ce n'est pas forcément

des voyages. Même s'il a rêvé un peu de Tessin tout de même, avant d'en abandonner l'idée. « Où tu veux, quand tu veux » ne signifie pas forcément « déplacement ». Cela peut être dans notre chambre à coucher. Dans le nirvana de nos rêves. Une retrouvaille spirituelle.

Elle se trouve très bête tout à coup. Affreusement pragmatique. Il voit qu'elle ne comprend pas bien. Il essaie désespérément de lui faire plaisir. En toute dernière fin de soirée, il concède : « Et pourquoi pas Annecy ? ». Ça fait longtemps qu'on en rêve. Mais tout aussi longtemps qu'on avait renoncé. Parce que si ça semble tout près à vol d'oiseau, c'est bien plus loin en heures de train. Et tout aussi compliqué que d'aller dans les Grisons. Là-dessus, dormons. Il est presque deux heures du matin.

Il a réussi à se lever à 5 h 30, comme tous les jours, histoire d'être à peu près en forme pour 8 heures.

Elle le rejoint, beaucoup plus tard, dans la cuisine pour un premier café. Elle lui demande, par acquit de conscience, s'il a fait des recherches sur Annecy ? Déjà sûre de la réponse. Il lui dit qu'il y a des animations en juin (on est en octobre). Un magnifique musée ! Mais enfin, on verra ce qu'on fera pendant le restant de ces deux semaines de vacances. Avec les enfants. Il faut prévoir un peu de les occuper quand même ! Et conserver notre énergie pour cela.

Mais tu m'as l'air bien fatiguée ! Tes yeux sont tout cernés. Tu as raison. Je retourne me coucher. Dont acte. Elle ne va plus chercher. Ça ne fait rien, pendant ces quelques heures, elle a bien rêvé, elle a bien imaginé, voyagé dans sa tête, elle y a presque cru. C'était quasiment « comme avant ». Quand sa colonne vertébrale n'était pas encore tout à fait foutue (ils avaient été à Londres, une fois). C'est vrai qu'il tient encore debout (tout juste !). C'est vrai qu'il a encore fière allure (du moins à ses yeux !) même si elle est un peu rigide son allure, en y regardant de près. Et pour dire ; il en fait de toute façon encore bien trop par rapport à son état (c'est bien pour ça qu'elle en oublie trop souvent la gravité). Du coup, elle est quand même drôlement contente qu'il ne soit pas encore en chaise roulante.

N'empêche, des fois, c'est bête de vieillir et d'être raisonnable, se dit-elle en considérant l'écran qui clignote sur un ultime message : « Vous êtes sur le point de supprimer une conversation de votre messagerie. Cette opération est irréversible. Souhaitez-vous vraiment supprimer cette conversation ? ».

Projets

Quand on sera vieux, mon homme et moi, on partira. On fera enfin ces grands voyages dont on a rêvé toute notre vie. Ça sera le paradis !

L'autre jour, en passant devant l'agence de voyage de mon village, j'ai vu cette annonce pour : « Visitez Grasse, les Gorges du Verdon, Vallauris et ses poteries ». Ça donne envie, non ? On peut aussi faire un tour de quatre jours en Italie du nord ; Pise, Florence, Venise. Pour trois fois rien.

En attendant, on économise. Tous les jours un peu. Enfin, quand on peut. Ce n'est pas toujours évident, n'est-ce pas ? Et puis, la vie d'aujourd'hui ne facilite pas les choses. Les enfants ne sont pas tout à fait élevés. Ils sont encore aux études. Ces derniers temps nous avons eu des soucis dentaires. Toutes nos économies y sont passées. Tout est à recommencer. Enfin, on a quand même pu s'offrir quelques jours de congé cet été. C'est le principal. Pour le reste, on se débrouillera. On mangera des saucisses. C'est moins cher.

J'aime bien rêver devant la fenêtre de ma cuisine. C'est même là que je suis le mieux. Des fois. En faisant ma vaisselle. Je pense au sens de la vie, tout ça. Je ne m'ennuie jamais. C'est que j'en ai vu des gens intéressants dans ma vie. J'ai eu de la chance. Mon mari dit que j'ai été très flattée d'avoir connu du beau monde autrefois. D'avoir « appartenu » quelque temps « à ce monde-là ». Je l'ai détrompé tout de suite. On « n'appartient » jamais « à ce monde là ». Il ne faut surtout pas se faire d'illusions. Même entre eux ils ont des hiérarchies. Les loups sont impitoyables, c'est bien connu. Et moi je préfère être une observatrice. Attentive, mais discrète, une sorte de Talleyrand, tu vois, où alors de Mazarin je ne sais plus lequel des deux, celui qui n'était pas tout à fait un salopard. J'ai toujours préféré les arrière-cours aux avant-scènes. L'ombre protectrice à la pleine lumière. C'est moins dangereux et puis, on a l'impression d'avoir un tout petit peu plus de pouvoir que ceux qui vont au casse-pipe. Enfin presque. C'est assez marrant cette illusion d'appuyer sur les boutons, de tirer les ficelles, juste comme ça, pour

voir. C'est vrai qu'avec l'âge, on les perd ses illusions. On se rend de mieux en mieux compte à quel point on est manipulé et par qui.

La seule chose qui me manque du monde d'autrefois, à de rares moments, ce sont les voyages. Faire ma valise, partir, bouger. Il paraît que les voyages forment la jeunesse. Ça doit être vrai. Je ne me sens pas vraiment vieille. Pourtant, des fois, j'ai une sueur froide qui me coule dans le dos. Je pense à ma mort. Je me demande ce que ça fait de mourir. J'aimerais bien savoir, mais bon, pour ça il faut aller y voir et je ne suis si pressée dans le fond. J'espère que quand mon heure viendra, je ne souffrirai pas. Ça non, je n'aimerais vraiment pas. Je donnerai ma vie pour m'endormir comme ça, dans mon sommeil, sans bruit, en toute discrétion. Peut-être, à l'extrême rigueur dans les bras de mon fils tiens. Si ça ne le dérange pas trop. Je ne voudrais surtout pas déranger. Je ne sais pas encore si je laisserai faire la vie ou bien si je donnerai un petit coup de pouce. Vous voyez ce que je veux dire. Peut-être que si je suis trop décrépite, ou alors trop seule, je n'attendrai pas.

Il fait si beau ce matin. Les oiseaux ne chantent pas encore. Il est trop tôt. Mon homme dort dans la pièce à côté. On a travaillé tard hier soir. Moi j'ai fini un tableau et lui il est resté encore longtemps à tapoter sur son ordinateur.

Les oiseaux ne chantent pas encore, mais c'est drôle, je crois entendre comme des cris de goélands. Pourtant, dans le Jura, au cœur de l'été ? Du coup, je m'imagine au bord de la mer. Honfleur, St Malo, La Rochelle, le Havre...

Je me mental-transporte pratiquement où je le souhaite. Un bistro de pêcheurs. Des hommes en bleu de travail, accoudés au comptoir. C'est l'époque de la nouvelle loi sur le taux d'alcool au volant. L'un d'eux se rebelle :

- 0,8 pour mille ? comment tu veux faire ? C'est ce que je fais quand je me réveille le matin à jeun !

Je ris de toutes mes dents. J'ai commandé un chocolat chaud. Je ne suis pas concernée.

Salades Mêlées à l'Ancienne

Quelques réminiscences, avec ou sans sauce, souvenirs heureux d'une jeunesse qui n'en finit pas...

J'ai aimé

J'ai aimé
le métal de la grille
contre mes doigts crispés
avant qu'on nous délivre
de la cour de récré

J'ai aimé
l'odeur de lait suri
dans le cou de mon frère
la goutte de miel tombée
du sein de notre mère

J'ai aimé
l'odeur fauve du cuir neuf
de mes sandales d'été
la douceur des marrons
qui venaient de tomber

J'ai aimé
la brume qui s'étirait
de par-dessus le lac
le soleil qui caresse
le Mont-Blanc juste en face

J'ai aimé
rouler en trottinette
plus vite que la lumière
ou savourer ma peur
de l'orage sous les draps

J'ai aimé
grimper jusqu'au plus haut
du cerisier sauvage
l'acidité du fruit
punit l'enfant peu sage

J'ai aimé
les larmes douces-amères
des tout premiers départs
la boule à l'estomac
à la peur des ailleurs

J'ai aimé
l'exaltation du rêve
d'un grand chambardement
à chaque annonce nouvelle
d'un aut' déménagement

J'ai aimé
l'ivresse d'avoir vaincu
ma peur de l'inconnu
le chagrin des retours
à l'ennui permanent

J'ai aimé
ma vie à contresens
mes amitiés fidèles
l'amour à pleine puissance
festin spirituel

J'ai aimé
notre complicité et
nos rires en cascades
notre amitié fidèle
ton humour éternel

J'ai aimé
tes yeux au fond des miens
en ce glorieux matin
de notre union première
à jamais célébrée

J'ai aimé
ta bouche sur mon sein
d'où jaillissait le lait
du fruit de nos amours
tu buvais à la source

J'ai aimé
nos défis permanents
et cumuls d'expériences
joyeux apprentissages
teintés d'efforts tenaces

J'ai aimé
te regarder, te sentir
te nourrir, t'abreuver
te soigner, te faire rire
t'écouter, te parler

T'aimer...

Appelez-moi « Maman »

C'était hier
17 ans, toutes mes dents
dernières vacances
d'adolescente
colonie en Ardèche
garçons et filles mélangés
C'est ce soir
16 ans bientôt
excité comme une puce
préparant ses vacances
Papa ! Maman !
Sac de couchage et brosse à dents
une dernière lessive, vite, vite
avant la coupure de courant
c'était hier
17 ans, cheveux au vent
toutes mes dents, regards en coin,
coquins, séduisants
pas peu fière et je partais
17 ans, cheveux au vent
c'est aujourd'hui et c'est bien lui, fils
15 ans et demi, qui vit sa vie
dans la maison
mais oui, mais non
cherche son ballon
bouleversement
Papa ! Maman !
Besoin ! Urgent !
Faire ma valise
prendre ma chemise
rouge et grise !

Il n'y a pas d'enfance heureuse

Quand j'étais petite, je marchais sur les rebords des toits. Les deux bras écartés. Mes parents furent remplacés, parfois, par une salle des fêtes, une estrade avec des costumes, un immense jardin et des souterrains. Il y avait au demi-pensionnat une bonne sœur si grosse qu'elle ne passait pas la porte. Elle me donnait des plateaux d'œufs durs à porter pour traverser la cour jusqu'à la cantine. Œufs qui tombaient, qui roulaient, que je ramassais et remettais dans le plat ; qu'on mangeait, après avoir mis de la sauce dessus.

Il n'y a pas d'enfance heureuse, même si pendant très longtemps, j'étais sûre que la mienne l'avait été. Curieusement (ou évidemment ?), c'est en revivant, à travers l'enfance (malheureuse ?) de mes enfants, ma propre enfance que je me suis rendu compte de tout ce que j'avais occulté.

Il n'y a pas d'enfance heureuse. Notre vie entière, une quête à la recherche du bonheur. Une fois dépassées les craintes quotidiennes et les angoisses de la mort à venir. Si on me demandait ce que je voulais faire plus tard, je répondais : VIVRE ! Et si on me disait : « mais encore ? », je répondais : « m'amuser » et de fait, c'est ce que j'ai fait souvent, m'amuser !

Il n'y a pas d'enfance heureuse, elle disait toujours ma mère. Mais alors, comment se fait-il que depuis que je n'ai plus de mère, je vis une enfance heureuse ? Je marchais sur les rebords des toits en faisant semblant de voler. Je jetais des pelures d'orange dans les cheminées. Pour que ça sente comme à Noël quand ça serait tombé dans le feu. J'ai commis mon premier vol dans une boutique. Mais pas n'importe laquelle, c'était une boutique de diététique. Ce fut un vol malgré tout calorique. De honte, j'ai jeté le papier dans le caniveau, avec le reste de la friandise. La marchande traîtresse a téléphoné chez moi. La main vengeresse de ma mère a lavé l'affront. À sept ans, en première primaire, je faisais de grandes expériences masturbatoires assise sur le rebord de la fenêtre du collègue. La toute première fenêtre à gauche, quand on descend l'avenue. Il faut savoir, mais elle est encore là. Une copine en vis-à-vis me donnait

la réplique. Mains perdues sous nos jupettes à carreaux. De l'autre côté de cette même fenêtre, il y avait la salle où un médecin faisait passer aux nourrissons leur première consultation. À chacun son truc.

Quand j'étais petite, je marchais sur le rebord des toits, les deux bras écartés, je grimpais aux cerisiers sauvages, et j'en croquais les fruits acides, je passais mes nuits sans sommeil à découvrir mon corps et j'explorais déjà des paradis interdits, qu'on m'apprendrait plus tard à déclarer permis, embryons d'orgasmes sur fantasmes inachevés.

Quand j'étais petite, je naviguais gaiement entre trottinette, patin à glace et patins à roulettes avant de rouler à la fois patins et pelles, à mon premier amoureux, dans l'armoire à balais de quelque caravane. J'appris à lire à la piscine et j'appris la vie à travers les fenêtres d'entresols allumées du quartier. Je me laissais bercer par les plaintes des ivrognes du prochain bistro et allumer par les clins d'yeux du soleil sur les Alpes.

J'ai dix ans, mes mains se fripent, je quitte la petite enfance, j'en prends conscience, je pleure. Je rends les bouteilles de bière vides. Un vieux, tout vieux, au moins quarante ans, pas beau, tout sale, veut un bisou. Il me tend un franc. Je prends le sou, accepte le bisou. Quand il ne me regarde plus, je frotte ma joue très fort. À la maison, maman me gifle quand je le lui dis. Elle me dit que c'est sale. Je suis une sale fille. Moi je crois que je vais mourir. Que la saleté, que les bisous des vieux ivrognes tuent. Le soir on mange des épinards. Maman dit que ça nous donne du fer. Que le fer ça nettoie le sang. Alors, ça rend propre ? Il n'y aura jamais assez d'épinards.

Dans les rues d'Antibes

J'ai seize ans et toutes mes dents. Pas assez aiguës cependant pour obliger mes parents à m'offrir des études. Ce n'est pas le moment ; ils viennent de se sortir d'une ornière. De trouver un filon. Ils sont devenus artisans et ils ont bien besoin d'une apprentie. Ils m'ont rapidement convaincue que je n'étais pas faite pour les longues stations sur les bancs d'école et que gagner ma vie et l'occuper était bien meilleur pour ma santé (accessoirement la leur). En fait, je n'ai pas eu tellement le choix dans l'histoire, mais c'était suffisamment bien emballé pour que j'avale sans trop moufeter. Me voilà donc apprentie en décoration de petits paniers. C'est un travail qui a ses avantages. Je suis dans les tissus à longueur de journée. Dans les dentelles et dans le calicot. Je couds d'interminables longueurs de croquet sur d'éternelles bandes de tissus et je varie parfois en cousant la même bordure en rond pour les couvercles des paniers. Le tissu que nous utilisons sert parfois aussi pour mes robes voire mes pantalons. Ainsi, je ne dépare pas dans l'atelier ! Tous les jeudis je vais à l'école. C'est un collègue que l'on met à notre disposition quand les autres élèves n'ont pas cours. Nous avons des professeurs un peu hors du commun. Notre professeur d'éducation générale, mathématique, français, est un rebouteux enthousiaste et un jour j'irai me faire soigner chez lui, pour voir. Quant à notre professeur de théorie de la couture, comme le Facteur Cheval, elle peint de ravissants tableaux naïfs.

Les jours de cours sont mes moments préférés. Je m'arrange pour avoir une heure d'avance. Je prends le bus jusqu'à la gare routière. Je dois traverser toute la ville pour monter dans les hauteurs où se trouve mon école. Comme c'est aussi jour de marché, je fais le détour par la vieille ville. Il y a le marché ouvert et le marché couvert. Je flâne au milieu des stands. Légumes, poissons, viandes, pain encore chaud surtout, avec son odeur insoutenable. Il est si tôt que les marchands ne sont pas tous installés. Ils vident les voitures, ou les camionnettes, ils se crient des plaisanteries à tue-tête, se donnent des rendez-vous pour la pause chez Germaine et

préviennent d'un coup de sifflet le petit vendeur à la sauvette quand le gendarme arrive au coin de la rue. Moi je teste mon pouvoir de séduction sur tous les mâles des environs et je récolte hommages et sifflets admiratifs sur mon passage. Je m'offre quelques belles fraises toutes fraîches que je lave à la fontaine et grignote en chemin. J'ai déjà le reste de mon pique-nique dans mon sac, avec un bon bouquin. Je me réjouis d'avance de l'heure du déjeuner, quand je m'installerai dans la cour déserte avec mon livre et mon sandwich. Tant pis si mes collègues me prennent pour une bêcheuse coincée. D'ailleurs, c'est archifaux. La preuve ? Tous les vendredis soirs, j'ai la permission d'une heure du matin. Je vais à la Maison des Jeunes et de la Culture de Cagnes sur Mer et là... mazette !!! Je m'en donne à cœur joie sur Just a gigolo ! J'ai un partenaire spécial pour les rocks endiablés, un autre pour les slows romantiques et un troisième pour hanter les ruelles pendant les pauses. Une nuit, il m'a soulevée dans ses bras ; il m'a dit : « Le jour où je me marierai, je ferai comme ça » et il est descendu, à la volée, les cent marches depuis la mairie. Quand je dis que mon cœur hésite entre les trois... Le samedi, à Antibes toujours, je vais à la bibliothèque. Je passe par les remparts du vieux fort. J'ai gardé quelques piécettes pour m'offrir un gâteau à la boulangerie de la place. Je travaille, donc je peux m'offrir ce que je veux. Hélas, le moment venu, aucun gâteau n'est assez beau pour que j'y investisse le fruit de mon dur labeur ! Je repars toujours les mains vides.

J'ai dix-sept ans. Le dimanche, mes parents souhaitent que je les accompagne dans leur promenade. Heureusement, ce n'est pas trop fréquent. Je marche dix pas devant, dans ma belle robe taillée dans les tissus « maison ». Je suis gauche et terriblement timide, j'ai les pieds en dedans, les épaules rentrées, le visage renfrogné, tout le contraire de celui que je présente le vendredi soir ; je déteste ces dimanches-là.

J'ai dix-huit ans et je suis amoureuse. Le soleil d'Antibes caresse mon dos et ma poitrine naissante. Je me promène main dans la main, avec LUI. Nous nous embrassons sous les voûtes, les glycines comme seules témoins. Ma Vie commence, enfin.

Ardèche été 74

Visse un peu la sirène !

Oui, je sais nager, et alors ?

Normal, je vis au bord de la mer.

J'ai dix-sept ans, je suis jolie sans en faire une histoire, 85-59-95 (ce n'est pas mon numéro de téléphone), regard clair et cheveux châtain jusqu'au milieu du dos.

Ce sont les premières vacances que je m'offre avec mes premiers salaires d'apprentie. Un mois plein en Ardèche. On me propose canoë, spéléologie, varappe, descente des Gorges de l'Ardèche ; le camp est mixte et je compte bien en profiter un maximum. Nous serons logés dans l'école communale. Des tentes sont dressées dans la cour. Deux immenses pour les garçons, deux petites pour quelques filles. Les autres filles s'installent dans les deux dortoirs du bâtiment scolaire. Une alignée de douches, plus ou moins fermées, a été installée dans le jardin.

Je m'initie au Diabolo Menthe dans le bistro sur la place, juste en face de l'école. Nous continuons – entre Femmes – une conversation qui a commencé avec l'être humain et qui finira avec lui. Pas besoin de chercher un sujet. Il est éternel : la Vie et bien entendu l'Amour ! Nous avons opté pour les dortoirs de l'école cette nuit, question de discrétion. Mais en fait, nous ne dormirons pas. Avec Catherine, que je viens de rencontrer, nous nous sommes découvert plein d'affinités et nous nous parlerons jusqu'au petit matin. J'ai toujours la photo d'identité de Catherine ; anonyme (sauf pour moi) dans l'un de ces albums que je traîne depuis bientôt quarante ans. Je me souviens de ce soir-là. Ce premier soir de liberté. Je me souviens de tous ces rêves, ces projets, ces espoirs, ces enthousiasmes, ces rires, ces émotions, ces confidences partagés. La vie devant nous s'annonçait aussi prometteuse que nous avions d'attentes !

Le surlendemain, Catherine est venue me voir en pleurant. Elle avait cédé aux avances de l'un de nos moniteurs. Elle « l'avait fait ». Elle regrettait. Après tout ce qu'elle m'avait confié de ses rêves voilà qu'elle s'était trahie, qu'elle avait renié ses valeurs,

oublié ses certitudes, ses désirs de pureté. En même temps pucelle et sage, n'ayant point chu de mon piédestal (manque d'occasion sans doute) je suis devenue oracle. Prenant ce tout nouveau rôle au sérieux, je suis aussitôt partie en guerre contre la gent masculine, assez ignoble pour profiter de la pureté d'une frêle jeune fille, et j'ai passé plusieurs heures cette nuit-là, en argumentation passionnée, destinée à la décourager de continuer cette amourette de vacances.

Sa grande histoire d'amour fut donc avortée avant même d'avoir commencé. Elle n'adressa plus la parole au moniteur de toutes les vacances. Elle passa un mois misérable, je l'ai très peu croisée. De mon côté, ayant trouvé un copain je tombais amoureuse et passais les plus belles vacances de ma vie. C'était une époque où l'on pouvait encore « dormir » avec un garçon sans pour autant « coucher » avec.

J'ai perdu Catherine de vue. Plus tard elle m'a bien écrit quelques fois, mais comme j'étais occupée ailleurs, je l'ai rapidement laissée tomber. Avec du recul je me dis aujourd'hui que ce jeune homme avait peut-être des très bonnes intentions. Et s'il avait été vraiment amoureux ? Ils auraient pu passer un été magnifique.

Cette année-là, un tiers des filles est rentrée enceinte. Je n'étais pas dans le lot. Depuis, j'ai appris à ne plus me mêler de ce qui ne me regardait pas, pas plus que du bonheur des autres.

Le livre de ma jeunesse

Savait-elle, ma mère l'incalculable cadeau qu'elle me faisait en me collant ce livre entre les mains ou voulait-elle simplement, une fois de plus, avoir la paix ? Me l'aurait-elle confié si légèrement si elle avait pressenti l'influence qu'il exercerait sur moi et par là-même, sur mon avenir ?

Et si je n'ai jamais dû, comme Frances (mon héroïne) et Neeley (son petit frère), guetter le moindre morceau de métal ou de cuivre, perdu au fond du caniveau, dans l'espoir d'en obtenir quelques pennies chez le ferrailleur... Si je n'ai jamais dû, pendant plusieurs jours d'affilée, « jouer au pôle nord » et souffrir de la faim dans une cuisine sans feu ; aux tablars et à la glacière désespérément vides, parce que l'argent manquait cruellement... Si je n'ai jamais (jamais ?), eu peur ou froid ou faim dans mon enfance de petite fille bien nourrie, je me suis néanmoins identifiée par la suite à tant de réminiscences de cette biographie-là, qu'elle a sensiblement déteint sur la mienne.

J'ai bien dû le lire six fois, ce livre, la première année. Aujourd'hui encore j'en connais certains passages par cœur. Quel âge avais-je la première fois ? Onze ans, douze ans ? Du jour (à sept ans et demi) ou j'ai su que je savais lire en déchiffrant (et comprenant !) un nom de rue, je n'ai plus jamais été seule. Une fois les dents (les yeux ?) faites sur les incontournables Bibliothèques Rose, Verte et autre Club des Cinq, c'est ce livre-là qui m'a le mieux appris les « choses de la vie » et grâce auquel mon imaginaire s'est éveillé aux goûts, aux bruits et aux odeurs. J'ai compris aussi que plus que n'importe quels fiction ou conte de fées, c'est « la vraie vie des vraies gens » qui me passionnerait à jamais.

Est resté encre (sic !) en moi le goût du concombre au vinaigre lentement savouré par Frances, sur les marches de l'escalier de secours de son immeuble. Une fois dessus elle était comme nichée dans les branches de « son » arbre. Le seul arbre qui pousse à Brooklyn, même sur du béton, disait le tout début du livre. Elle lisait, tout en grignotant son concombre (la rumeur courait que celui

qui les vendait crachait dans le tonneau quand il était de mauvaise humeur), le livre emprunté à la bibliothèque de son quartier. Elle s'était fait le serment d'en lire un par jour pendant toute sa vie et tous les auteurs de A à Z.

J'entends encore le bruit du clapotis de l'eau contre la barque de location, ce jour mémorable où Johnny, leur père, emmena Frances et Neeley à la pêche sur l'Hudson River. Il finit par tomber à l'eau tant il avait bu pour se donner du courage et tant il s'était démené pour faire croire à sa progéniture qu'il était doué pour la pêche. Le père trempé, son chapeau perdu, les deux enfants souillés, ce fut une belle journée !

J'étouffe dans la chaleur de la petite pièce, presque un débarras, dans laquelle dormaient Frances et Neeley. Frances se relevait la nuit à l'heure du dernier tramway pour écouter son père rentrer. Serveur de son métier, avec un grave penchant pour l'alcool, comme on l'aura compris, le pauvre Johnny était bien incapable de rentrer avec la totalité de sa paie les rares fois où il avait eu la chance d'être engagé pour un service (l'histoire se passe au début des années trente). Charmeur ; adoré de sa femme et de sa fille, on l'entendait rentrer de loin, sifflotant la plainte de Molly Malone.

J'entends d'ici le fracas des balais et du seau jetés violemment sur le sol de la cuisine, pour bien signifier que la semaine était finie, par Katie, la mère, brave petite femme courageuse et travailleuse, pleine de touchante abnégation. « Pauvre, mais honnête et digne » me répéterais-je avec un demi-sourire en pensant à elle chaque fois que dans ma vie il fera froid.

Je n'oublierai jamais l'odeur du macadam brûlant quand Neeley jouait au base-ball dans la rue pendant que ses copains mataient la poitrine naissante de sa sœur.

J'ai recherché souvent la chaleur du poêle, dans la petite école que Katie et Johnny nettoyaient à leurs débuts et sur les bancs de laquelle ils ont conçu Frances. « Je vais mon chemin, toi le tien », avait dit Johnny à sa petite amie du moment quand il était tombé amoureux fou de la belle Katie.

Et quarante ans plus tard, la brûlure causée par la main du satyre sur la jambe de Frances, quand il avait réussi à l'agripper à travers les barreaux des marches de l'escalier, et ne voulait plus la lâcher, est toujours aussi vive dans mon frisson de dégoût. C'est Katie, alertée par les cris de sa fille, qui a réussi à l'en décoller à coup de fer à repasser. Il n'y eut pas de second cadavre de petite fille violée cette année-là dans la cave, mais la peur a longtemps hanté les esprits.

Frances. Frances qui avait presque mon âge et à cause de qui je m'étais fait le serment d'aller vivre en Amérique – le pays de tous les possibles – un jour. Frances, à cause de qui j'ai jeté mon dévolu sur l'homme qui serait susceptible de m'y emmener. Au risque d'en mourir.

Frances qui aimait tellement écrire « la vérité » et ne comprenait pas que la maîtresse préfère les mensonges bien polis, bien propres, bien nets et surtout sans bavures sales. Frances qui avait menti alors pour s'approprier la poupée convoitée et destinée à une autre petite fille pauvre. Pendant que de mon côté, sous le ciel de Bruxelles, je m'appropriai une idée, et subséquemment, les lauriers en retour, d'une petite camarade qui n'avait pas parlé assez fort.

Comme Katie, j'ai connu un deuil cruel, j'ai connu les méfaits de l'alcool, j'ai vécu l'abnégation d'une femme pour ses enfants, pour son mari, avant d'enfin trouver la sérénité et ma place dans l'univers.

Comme Frances, je suis partie à l'assaut de mes rêves, dont j'ai réalisé certains ; cumulé échecs et réussites et appris à rire de moi quand il s'agissait de survivre.

Et le jour où, à mon tour, j'ai eu envie d'écrire mon roman ; il ne m'a pas fallu aller bien loin. Quoi de plus passionnant à raconter, en effet, que la VIE ?

Du vent dans mes voiles

J'ai vu l'autre jour en passant devant chez mon voisin, une 4L – très très vieille – dans son jardin. Actuellement, mon fils est en train d'apprendre à conduire. Pas un jour ou presque sans qu'il ne nous parle du modèle de sa future voiture. Et Mutsiba par-ci et Toyoti par-là, sans compter les options ! Alors, bien sûr tout cela me ramène quelques décennies en arrière, quand j'ai moi-même passé mon permis et acheté ma première voiture.

Le jour où j'ai eu réuni assez de petits sous, je me suis mise en quête d'une auto-école à Grasse, Alpes-Maritimes. Je ne sais pas si vous connaissez les rues de Grasse ? Comme Lausanne, la bourgade est construite sur une, voire des, collines. Grasse étant « une des » sinon « LA » capitale française du parfum, il y traîne, ça et là, toutes sortes d'effluves. Quand on roule – forcément ! – sur les bouches d'égout, pour peu que votre voiture rouille du plancher, voilà tout un monde olfactif qui s'ouvre à vous. Un jour vous roulez sur du muguet, le lendemain sur des roses, le suivant sur du mimosa ou du citron et parfois même sur de l'ail. Aie ! C'est déjà moins drôle. Mais ces rues ne se contentent pas d'être odorantes, elles sont aussi très étroites, sinueuses et raides. Je suis donc devenue rapidement championne du démarrage en côte ! Je suis aussi devenue rapidement amie avec ma monitrice d'auto-école. Que voulez-vous, je n'y peux rien, je suis sympa ! En avons-nous passé des samedis soirs à écumer les petits bals éponymes. Au retour, celle qui affichait le taux d'alcoolémie moindre conduisait. Votre servante – quoique pas toujours à raison – s'y collait donc le plus souvent. Ça n'a l'air de rien, mais ça cumule les heures tout de même !

La pomme n'est pas tombée bien loin de l'arbre, me disais-je encore en écoutant mon fils essayer de nous convaincre (il y a réussi !) d'acheter son futur véhicule bien avant d'avoir passé son permis. Trente-sept ans plus tôt, profitant d'un court voyage de mes parents, j'avais, sans attendre non plus le précieux sauf-conduit, répondu à une petite annonce et pris rendez-vous avec

les vendeurs – un père et son fils – de ma première automobile. Caisse, bahut, guimbarde, roulante, choisissez ; la liste n'est pas exhaustive. En réalité une 4L presque de collection. J'avais vingt ans et toutes mes dents. À peine un peu naïve, mais est-ce vraiment un tort ? Ils m'ont fait visiter l'intérieur. Impeccable. Tout était beau et très bien entretenu. La couleur me plaisait, le cendrier était vide. Ils ont soulevé le capot. Rien à redire. Le moteur y était. Pareil pour le coffre. Plein de place, en veux-tu, en voilà. Pour la bonne forme, le jeune homme est allé prendre une manivelle pour me faire entendre le doux ronron du moteur. Magnifique ! Tout semble aller comme sur des roulettes, et pour cause. Topez-là, j'achète ! Voici mon chèque et il n'est pas en bois. Au revoir Messieurs ! Bien du plaisir Mademoiselle !

Bien sûr que, comme (presque) tout le monde, j'ai échoué la première fois que j'ai passé l'examen pratique. Il faut bien que l'État rentre dans ses fonds. Si l'on se mettait à donner le permis à tous les jeunes du premier coup, où irions-nous ? Pour le code, ça avait été tout seul par contre. Même que j'avais eu l'immense plaisir de croiser, à la sortie de l'épreuve théorique, un amoureux potentiel qui m'avait éconduite et qui l'avait raté ; bien fait pour lui ! Et puis, un mois plus tard, à la deuxième tentative, on me l'a remis, finalement mon petit papier rose (c'était en 1976).

Enfin, j'ai mon sésame et donc, légalement le droit de m'asseoir du côté conducteur de mon tant attendu cercueil à roulettes. Je n'attends donc plus, j'y vais. Un petit coup de manivelle, le moteur tourne. J'ai le poignet luxé, mais pas assez pour ne pouvoir enclencher la première. Je déboule sur la route nationale et... tout s'arrête ! Heureusement, nous sommes au faîte d'une pente assez raide, il me suffit de baisser le frein à main et, en avant Berthe ! (Qui deviendra Germaine pas la suite.) Un garage solidaire, inopinément situé juste au bas de la pente en question m'accueille. J'y prendrai carrément un abonnement, vu le temps que mon carrosse y passera désormais et jusqu'à ce qu'il rende l'âme définitivement.

J'ai positivement adoré conduire et ce furent – entre-deux visites au garage – les débuts d'une bien jolie aventure. Ah ! Ressortir

dans la nuit après le film du soir et rouler jusqu'aux Terrasses de Plascassier pour admirer la Voie lactée. Descendre jusqu'au bord de la mer par une journée pluvieuse et regarder les eaux, du ciel et de la mer, s'épouser. Enlever mon futur mari – pour lui montrer *comme je conduis bien* – et le regarder se débattre entre vitesses au volant et frein à main, dans ses vaines tentatives de flirt. J'en ris encore aujourd'hui ! Partir à la découverte des petites routes de Provence qui fleurent bon le thym et la lavande, s'arrêter dans les criques peu fréquentées pour une baignade rafraîchissante...

J'aimerais tout de même profiter de la présente pour faire mes plus sincères excuses à ce pauvre clébard que j'ai heurté une certaine nuit et dont le kaï kaï kaï hante encore parfois mes oreilles. Ce fut mon premier – et dernier – délit de fuite (quoique). J'espère qu'il y a prescription.

Oui, l'un dans l'autre, j'ai aimé toutes les voitures que j'ai pu conduire après celle-là. On oublie aussi peu sa première voiture que son premier amour n'est-ce pas ? Mais je n'ai pas oublié non plus la Fiat 125, la Peugeot 504, la Mustang 8 cylindres en V, toutes ces petites merveilles décapotables. La plus jolie étant la poussette 4x4 de mes petits pour laquelle je n'ai eu aucun regret d'abandonner toutes les autres !

Potages Pédagogiques

Quelques leçons reçues aux détours des chemins, parfois gentiment, parfois moins, souvent avec une touche d'humour...

Long courrier

Ma fille rouspète. Elle exhale sa frustration. Elle a dix-huit ans. Dix-huit ans déjà, mon Dieu, ça ne me rajeunit pas tout ça ! Et elle se languit d'un petit ami, d'un premier amour, d'un premier amant. Elle en a deux pourtant, potentiels (potes en ciels ?) qui attendent patiemment son bon vouloir à la grille du parc. Mais non, comme avec un premier salaire devant une vitrine pleine des plus beaux gâteaux, aucun n'est trop beau pour l'effort accompli.

Ma fille râle et je me projette dans ce même temps où moi aussi j'attendais et râlais. Devrais-je faire comme ma mère ? Non, je ne le lui pardonnerai jamais, paix à son âme !

Lasse sans doute de mes geignasseries à peine post-adolescentes elle avait fini par mettre une petite annonce dans les « cœurs à prendre » de notre journal local. J'ai reçu une bonne cinquantaine de réponses. J'en jetais la plupart après m'être tout de même donné la peine d'envoyer une fin de non-recevoir. Une seule m'a intriguée cependant. Il s'agissait d'un homme assez âgé qui vivait dans un bateau amarré dans le port de Cannes. Toujours sensible aux gars de la marine ; passionnée de voyages, aimant la mer et ses habitants, je le contactais. Rendez-vous fut pris pour un week-end sur l'eau. Le jour dit, je pris le bus et descendis à Cannes. Je passais facilement les premiers obstacles et arrivais au bout du quai indiqué. Des marins d'eau douce m'avaient renseignée. Vous verrez, il est là-bas le bateau, autrefois il s'appelait « Long courrier », mais maintenant, vu qu'il reste au port, c'est « courrier » tout court. Et ils étaient partis d'un grand éclat de rire.

Comme s'il m'avait vue venir, « Popeye », c'était son surnom, grimpa dans son youyou et traversa la baie. Dès que je le vis un peu mieux, je mesurai l'ampleur des dégâts. Il devait bien avoir dans les soixante-dix ans ! Et moi qui avais accepté de passer la nuit à son bord ! Allais-je devoir me battre pour préserver ma vertu ? J'aurais dû partir en courant avant qu'il touche le quai, mais je restais là, fascinée par ce bonhomme dégingandé, au sourire rayonnant et si manifestement ravi de recevoir ma visite. Il me prit dans ses bras

pour une accolade des plus chaleureuses et m'annonça tout de suite la couleur. Lui, le samedi après-midi il avait l'habitude d'aller dans un tea-room qui faisait « thé dansant » et de danser le tango tout l'après-midi. Après, nous ferions quelques courses, puis nous irions à son bord où il m'avait prévu le plus délicieux des soupers : de la morue aux pommes de terre cuites.

Ce n'était plus le moment de s'enfuir. Je pris mon parti de ce programme ; qui vivra verra. Et hop, nous sommes partis, bras dessus bras dessous, vers l'endroit de tous les délices. Oh, il a bien essayé de danser quelques danses avec moi. J'étais certes la plus jeune sinon la plus jolie, la moyenne d'âge dépassant bien les soixante ans. Hélas, j'étais loin d'être aussi habile de la gambette et du rythme que les partenaires habituelles, et préférées, du sieur Popeye ! J'avais aussi le sens du ridicule exacerbé, comme on ne peut l'avoir qu'à cet âge, quand on ne sait pas encore s'amuser en toute humilité. J'ai donc passé la plus grande partie de l'après-midi à faire tapisserie, sans pour autant m'ennuyer une seule minute, tant l'enthousiasme, la fougue et la vitalité de mon hôte faisaient plaisir à voir. De même que la gaieté débordante de ses partenaires, manifestement ravies de se retrouver dans ses bras et les reines du bal, chacune à son tour !

Le dernier Tango achevé, nous nous sommes dirigés vers la rue d'Antibes, pour terminer quelques courses. Puis enfin, j'ai sauté dans le youyou et nous avons embarqué sur Long Courrier. Popeye m'a fait faire le tour du propriétaire. Il était très fier de son bateau, un cotre, je crois, avec lequel il avait fait plusieurs fois le tour du monde. Pendant que notre repas réchauffait sur le fourneau à bois, il m'évoqua quelques-uns de ses voyages. Puis nous avons ouvert la bouteille de vin rouge que j'avais apportée et nous nous sommes régalés de la meilleure morue salée que j'ai jamais mangée de ma vie. Il a parlé la plus grande partie de la nuit et m'a raconté ses plus belles aventures. Il m'a montré des photos aussi et surtout, cerise sur le gâteau, toutes les lettres et toutes les photos de celles qui avaient mis des annonces ou répondu aux siennes. Beaucoup de ces dames étaient loin d'être dépourvues de charmes, même si

la plupart accusaient facilement le double ou le triple de mon âge. Certaines images étaient plus que suggestives et mon compagnon m'a fait comprendre que cela ne lui déplairait pas que ma propre photo figure parmi les autres. Considérant qu'il en avait bien assez et n'était donc pas à plaindre, j'éludais évasivement.

Avant de nous coucher, il m'a montré, sur un calendrier qu'il avait cloué au mur, toutes les dates qu'il avait entourées de rouge. C'étaient, me dit-il, les jours où il s'était réveillé « en forme ». Il y en avait beaucoup. Cruellement insensible, j'ai fait semblant de ne pas comprendre et me suis endormie, sur ma couchette, sans plus de cérémonie. Demain peut-être avais-je esquissé...

Le lendemain, dimanche, après un copieux petit déjeuner, nous sommes allés chercher sa voiture au parking. Parce qu'il avait aussi une voiture. Une vieille, toute vieille Mercedes Hardtop Sedan 300 sl dont il était presque aussi fier que de son bateau. Nous sommes partis nous promener, et pour rester dans le domaine de la mer, il m'a emmenée au Phare de la Garoupe. Hélas, cent trois mètres d'altitude pour cette guimbarde (pardon Mercedes !) c'était plus qu'il était raisonnable de lui demander. D'autant que la route était à peine carrossable. La pauvre voiture, très basse de plancher, accueillait généreusement chaque gros caillou du chemin. Nous avons décidé de terminer à pied. J'étais bien dans mes petits souliers !

Depuis là-haut la vue était belle sur le Cap. J'ai encore eu droit à une leçon de géographie puis à une étude comparée des Caps méditerranéens avant, qu'enfin nous reprenions le chemin du retour. Arrivés sur le port et la voiture prudemment garée dans son boxe, je lui ai offert un dernier café. Je lui ai dit, le plus élégamment possible, devant nos tasses brûlantes, que je renonçais à sa gentille proposition de faire de moi la compagne de ses dernières années. Malgré son désir de m'enseigner les règles de la navigation pour me léguer son bateau un jour.

Longtemps je me suis demandé quelle aurait été ma vie si j'avais accepté. Naufragée dans la fleur de l'âge ou navigatrice statique dans le port de Cannes avec pour seule sortie le thé dansant du samedi après-midi ?

Une chose est sûre, je n'aurais pas eu de fille à laquelle raconter cette histoire...

Quoique.

Difficile coup de fil...

L'appartement est bien rangé. Propre-en-ordre. C'est un ami, René, qui le reprend, pas besoin de chercher un nouveau locataire. Dans la chambre à coucher, les trois matelas allongés côte à côte, *le ring*, comme je l'appelais, semblent n'avoir jamais connu de nuits passionnées. Je pense à ces heures passées dessus, à toutes ces fois où, à peine étais-je habillée pour aller travailler, tu m'attrapais par le bras pour m'y ramener et me redéshabillais illico pour m'entraîner dans la farandole de ton désir, de notre plaisir. Quand nous nous sommes connus, quand nous nous sommes dit :

« Je t'aime. »

Tu m'avais bien prévenue que c'était pour la vie. Qu'il ne s'agissait pas de te laisser tomber au bout de quelques mois. Hier tu as fait ton sac pour partir sur l'Allemagne, seul chauffeur de ton beau camion. Tu as mis du temps à partir. Nous n'en pouvions plus de ne pas pouvoir nous séparer. Longtemps je t'ai suivi des yeux par la fenêtre. Ça ne sera pas long me disais-tu. Quelques mois à peine. Je n'en croyais rien. Trois mois. Une éternité. Le bout du monde. Et qui sait ce qui peut se passer en trois mois. Hier, j'ai passé la soirée avec ton meilleur ami. Nous avons parlé de toi. Rien que de toi. Et ce matin, seule dans ce qui reste de notre *chez nous*, je jette un dernier regard aux fenêtres que tu avais réparées. Première chose que tu as faite quand ce n'était encore que *chez moi*. Un autre regard aux quantités phénoménales de pâtes restées sur l'étagère et qui me rappellent le jour où tu es allé faire les courses tout seul. Elles occupaient tout le fond de la voiture et sur le dessus : une rose. Les pâtes étaient en promotion, m'avais-tu dit. Mon regard s'arrête alors sur l'appareil téléphonique. Un sentiment de révolte émerge. Du tréfonds de mon être.

NON ! Non ma mère, tu ne m'auras pas ! Non je ne le veux pas ! de quel droit ? Comment oses-tu exiger de moi que je t'aliène ma liberté ? Tu me demandes de tout quitter pour revenir travailler avec toi. Tu t'attends à ce que j'obéisse. Juste parce que tu es ma mère ? Parce que tu n'as personne d'autre pour t'aider et que les

commandes affluent ? Parce que je ne suis pas majeure et que ça te donne le droit de faire pression sur moi ?

Si je t'appelle maintenant, pour te dire que c'est inutile de venir me chercher à la gare, je peux encore le rattraper, Lui, mon aimé, à la frontière. Il faut toujours au moins deux heures pour enregistrer un camion, passer au pesage, expédier la paperasserie. Je peux encore prendre un taxi, essayer d'appeler le poste de douane. Peut-être même qu'il y aura du retard. Est-ce que je vais oser ? Il faut du courage pour oser braver sa mère. Surtout une mère qui a sur moi autant d'influence que toi. Je prends l'appareil, je fais ton numéro, je tremble comme une feuille. Je sais ce que je veux dire pourtant. Je vais rester ici, je vais l'épouser, je l'aime. C'est si simple. J'ai un travail. Je gagne ma vie, je suis autonome. Et peu importe si je ne suis pas majeure, je te défie de m'envoyer les flics ! Tu t'es bien fait ta place au soleil avec le coup de génie de cet artisanat que tu exploites avec succès. J'ai droit aussi à ma part de bonheur. Tu trouveras bien une autre employée !

Je nourris ma rébellion, fais les premiers chiffres, les suivants, j'écoute, je tremble toujours. J'imagine le camion bloqué en douane qui va emmener mon amour loin de moi. J'imagine l'appareil qui résonne tout là-bas dans le sud de la France, sur le meuble où je l'ai toujours vu. Il sonne, encore et encore. Ma pensée descend l'escalier, sont-ils au jardin ? Regarde par-dessus le balcon, par-delà la barrière des oliviers qui s'étagent jusqu'à la mer. Je les imagine, mes parents, courir dans les rues de Cannes. Faire quelques courses avant d'aller au restaurant, puis au cinéma histoire que le temps passe en attendant que le train que je dois, que je suis supposée prendre, arrive. Seulement, je ne serai pas dans ce train. Je n'y serai pas, parce que ma vie n'est pas là-bas. Pas avec vous. C'est tellement beau ce qui m'arrive. J'aime. Je suis aimée. Il est grand, il est beau, il est fort. Il m'a enlevée dans son immense camion. On a traversé des pays. En long en large et en travers. Je sais bien que dès que nous aurons des enfants je deviendrai *femme de routier*. Je ne pourrai plus aller partout avec lui. Respirer le brouillard au petit matin sur une aire d'autoroute. Déguster la tarte aux myrtilles de

Chez Germaine. Mais je l'accepte. D'avance je l'accepte. Je dis oui à tout, oui au bonheur...

... le téléphone sonne toujours là-bas dans le sud.

Personne ne répond.

Et, comme personne ne répond,

je prends mon sac,

je ferme la porte,

je pars pour la gare,

je retourne chez ma mère.

Le bonheur attendra.

La patronne

J'ai vécu autrefois, pendant quelques mois, aux côtés d'une très grande dame. Oui, monsieur, une très grande dame. Je me suis toujours dit, avec amusement, qu'un jour j'aurais plaisir à le raconter à mes petits enfants. Puis le temps a passé, puis la vie a fait son œuvre. Et mes enfants, je les ai eus très tard. Alors, les « petits enfants », vous pensez, je peux toujours attendre. Bien heureuse si j'arrive au bout de ceux-ci.

Il n'empêche, cette expérience de « la haute », m'est restée en mémoire. Je revois avec précision l'immense appartement. Je la revois surtout, elle, à genoux dans le corridor qui menait aux chambres de ses enfants, nettoyer le tapis en coco qu'ils avaient tâché.

Elle portait à longueur d'année une incroyable gandoura bleue, toute maculée de peintures diverses, de taches d'encre, de crayon, stylo, qu'elle adorait visiblement et qui allait bien avec ses yeux.

Oh, je ne suis pas restée bien longtemps, juste le temps d'obtenir des documents qui me permettraient de travailler dans ce pays, dans un autre secteur que celui d'employée de maison. C'était une sorte de passage obligé auquel, vu sa durée limitée, je me suis soumise de bonne grâce, en me promettant d'en tirer tout le sel possible. J'entends encore certains de mes amis de ce temps-là me dire : « Tu en as de la chance, ma femme et moi, on rêve depuis toujours de pouvoir vivre cette expérience une fois dans notre vie. Être un couple de serviteurs dans une famille huppée, voir l'envers du décor ».

Il est vrai que pour mon expérience j'étais fort bien tombée et j'ai appris beaucoup. J'ai aimé m'occuper des trois enfants de huit, dix et douze ans dont l'aîné des garçons (dix ans) m'assaillait de questions souvent très intelligentes. Il le faisait, juché sur les escaliers de la cuisine pendant que moi, je lavais les sols. Son cadet, lui, tentait pathétiquement de capter l'attention de ses érudits de parents en mouillant son lit presque tous les jours. À défaut de la

maman, que j'intéressais trop peu, je m'attachais à la fille malgré son âge ingrat.

J'ai aimé travailler dans l'immense cuisine, apprendre à faire des frites et des gâteaux au chocolat sur trois étages. J'étais d'une maladroite évidente que ma bonne volonté compensait. J'aimais répondre au téléphone et demander « de la part de qui ? » alors que j'avais tout à fait reconnu le Président de la République.

J'ai aimé grappiller des miettes de leur intimité. Lui en caleçon, les sourcils en bataille, qui hurlait devant le thermostat défaillant « Nom de dieu de bor... de m... n'y a-t-il donc pas moyen d'avoir un peu d'eau chaude pour se raser dans cette maison ! » Elle, dans sa tour d'ivoire à écrire ses livres, illisibles pour le commun des mortels (surtout si le commun des mortels c'est moi), une cigarette après l'autre et culpabilisant parce que, pendant qu'elle vivait sa vie de femme, d'écrivain, de professeure, de féministe, elle mettait de côté celle de mère de famille, s'occupant peu de ses enfants qu'elle laissait à mes soins.

Parallèlement, j'apprenais à écrire, avec dix doigts, sur une vieille Remington. C'est ainsi que je suis devenue secrétaire par la suite et que j'ai continué ma route.

Quand il m'est arrivé de penser à elle, bien plus tard, je l'ai trouvée tellement attendrissante avec ses doutes et ses complexes, qu'elle m'a donné envie d'écrire. J'ai mis longtemps pour y parvenir. Normal, j'ai personne pour s'occuper de mes enfants moi, pendant que je le fais.

Escroquerie

Le mariage quelle escroquerie !

C'est vrai, au début, tu te dis, tout feu tout flamme, que tu ferais n'importe quoi pour ça, que tu supporterais tout, toute ta vie, pourvu qu'il t'aime et qu'il t'épouse et qu'il te fasse un fils.

Et dix ans plus tard, tu te retrouves avec vingt kilos de trop, ton fils, adolescent qui devient insupportable et lui, ton héros, ton homme, qui tire une tête de vingt pieds de long.

Qu'en reste-t-il, hein ? Qu'en reste-t-il ?

C'est une monstrueuse fumisterie tout ça.

Si, si. De la poudre aux yeux !

Ah, on nous en a fait croire des choses !

Ah, on nous en a fait miroiter !

On se lance dans la vie avec la joie au cœur et le soleil au ventre.

On y croit, on est plein d'illusions, plein d'idées fausses.

On s'imagine naïvement que c'est ainsi que ça va se passer.

On se prépare, on fourbit ses armes, on s'éduque, difficilement, mais tout de même, on devient homme, on devient femme. On prépare son intelligence, sa spiritualité, sa force de travail, comme ils disent. Et puis on finit, quand même, à l'âge, soi-disant adulte, par se lancer. On traverse les *affres* de la solitude, on la vit mal, forcément, c'est pas le moment. Enfin, en vitesse, on se range, sur les chapeaux de roues.

Chacun finit par trouver sa chacune. Des fois, ce n'est pas du premier coup. Il faut s'y reprendre à plusieurs fois. On a bien de la chance si ça finit par marcher. Enfin. Et puis on baigne dans l'amour. Enfin.

On est heureux, on y passe quelque temps. On bosse aussi, ça occupe les histoires avec le patron, les collègues. Quand on rentre, c'est la belle-mère qui entre en scène, ou le beau-père.

Enfin, un enfant s'annonce. Extraordinaire. On a *donné* la vie. On a *fait quelque chose* de sa vie. On a procréé. À nous maintenant de transmettre nos valeurs. Ce qu'on fait avec beaucoup de courage

voire d'acharnement. Une fois. Deux fois. Plusieurs fois. Deux virgules sept fois, en fait. Ou huit, ça dépend des pays. Et de leur niveau de vie. Plus on est riches, moins on en fait. Vous avez dit bizarre ? Et tous ces enfants, on commence par les conditionner. C'est si mignon ! Ça passe si vite !

Ensuite vient l'éducation proprement dite. On court de succès en échec, et encore, je dis succès parce que je suis gentille. On arrive péniblement à l'adolescence. Et là commencent les souffrances si on a survécu jusque-là ! Les tasses qui volent les portes qui claquent. Plusieurs fois on frôle le suicide. Enfin, le temps de l'apprentissage. Après des années d'angoisse de ne pas trouver un patron providentiel. Enfin ils prennent le large.

Et à quoi ça sert tout ça ?

À se retrouver comme deux âmes en peine à attendre qu'ils reviennent.

En faisant semblant de s'occuper.

En attendant la mort ?

C'est simple, tout ça, pour moi, ça n'a qu'un nom :
Escroquerie.

Synthèse

Je me suis rendu compte ce matin de l'horrible réalité des choses.

En m'occupant de la petite grand-mère qui vit en dessous de chez moi et en voyant comment sa maigre fortune, accumulée si patiemment et au prix de sordides coupes sombres dans son quotidien, comment sa maigre fortune donc, allait passer en des mains étrangères. Je nous ai vus alors, nous tous, pauvres petits terriens, dans toute l'ampleur de notre triste réalité.

Pris au berceau déjà et placés dans des crèches pour que nos parents puissent aller travailler (payer des impôts, consommer plus), ensuite, école obligatoire, après quoi service militaire pour les garçons et école ménagère pour les filles. Ou alors une année au pair pour apprendre le métier de ménagère dans une langue étrangère ! Après quoi, les garçons trouvent une place de travail et les filles se marient. Elles font des enfants (qu'elles mettent à la crèche le plus rapidement possible) puis retrouvent un travail (impôts et consommation) et s'y attellent pour toute la vie sauf quelques semaines de vacances par année. Bien sûr, si, par malheur, le taxateur n'avait pas pu presser le citron suffisamment pendant la vie active, et ne laisser que le strict nécessaire, si une quelconque fortune avait tout de même pu être accumulée, elle serait bien entendu soustraite à notre famille jusque sur notre lit de mort. Nos héritiers (pour autant que nous ayons eu le temps d'en avoir) paieraient au prix fort le droit de récolter quelques maigres avoirs bien ponctionnés.

J'ai eu cette vision, de peuples entiers qui couraient toute leur vie dans tous les sens après des chimères. Et nos cinéastes, nos artistes, nos écrivains ? Que font-ils tous ceux qui, peut-être, pourraient changer quelque chose ?

De la puissance de trois petits points

...

Depuis toujours je les aime ces trois-là.
On peut y mettre tout ce qu'on veut.
Et aussi tout ce qu'on ne veut pas.
« Oh, toi, je t'aime, et si tu étais là... » !
« Messieurs, au vu de votre incompetence... ».
Toute ma vie durant,
j'ai été confrontée à ces trois petits points.
On peut tout leur faire dire.
Tout leur faire endosser.
Ils transportent aussi bien mon amour...
Que ma plus noire colère...
Je reçois aujourd'hui la lettre d'une amie.
Et tout ce qu'elle ne dit pas,
Tout ce que je dois comprendre,
Réside dans ces trois petits points noirs.
Je les fixe bien, je les regarde encore.
J'essaie de les ouvrir ; de les hypnotiser.
Pour que leur secret me soit enfin révélé.
« Je suis si heureuse... »
« J'ai tellement souffert... »
Comment traduire mes angoisses ?
Comment savoir si je comprends juste ?
Comment remplir les vides ?
Et puis :
Une fois démystifiés ces trois petits points noirs,
Les mots, eux, ont-ils autant d'impact ?

On parlait d'organisation justement.

Tout ça parce que je fais mes commandes en gros et que je m'organise pour que la facture vaille le coup de payer la livraison.

Je ne t'ai pas dit que souvent j'oubliais l'élément qui, que, justement, je devais commander en gros, comme précisément le sucre ou la farine. Si j'étais vraiment aussi bien organisée, aussi intelligente, je ferais une liste de base, exhaustive, au lieu de jouer les touristes et de devenir de plus en plus laxiste.

Me rappelle cette anecdote de moi dans mon bled de Virginie, Warrenton ou Manassas. Peut-être même Gainesville.

On avait fait un garage sale (vente de garage). Sauf que c'était sur le bord de la grand route et pas dans notre garage. Tu parles, la propriété faisait 14ha et il y avait loin de la grille du parc à la maison.

On avait fait ça, cette vente, parce que notre fils était malade et que l'on voulait retourner le soigner en France. Je sais, d'habitude c'est le contraire. Alors, on s'était arrangés pour transférer notre boulot en banlieue parisienne et du coup, on vendait tout pour rentrer chez nous. Comme il m'était difficile d'à la fois donner des soins à mon bébé – il me fallait huit heures par jour rien que pour le nourrir – et de boucler les derniers dossiers au boulot tout en terminant les bagages et liquidant nos affaires, j'étais passée par les services sociaux pour obtenir de l'aide. Ils m'avaient envoyé une très gentille dame. Mais vraiment très très gentille. Si gentille qu'elle passait sa journée, près de la fenêtre, à compatir et à me regarder m'agiter. Sans jamais lever le petit doigt pour m'aider. Manifestement, elle était dépassée. Heureusement, ça n'a pas duré longtemps.

Arrivée au bout de son mandat et après bien d'autres commentaires, elle m'avait déclaré, très émue : « Oh, là là, vous alors, on voit que vous êtes bien organisée, finalement, c'est une bonne chose que ça vous soit arrivé cette affaire-là, je ne sais pas comment une autre aurait fait pour s'en sortir ! »

Écrire

Écrire un texte, c'est vraiment facile.
Moi, je fais ça tous les matins pour me réveiller.
Je m'en fais trois avant le petit déjeuner...
Que je ne mange pas, d'ailleurs.
Non seulement c'est facile, mais en plus c'est rapide.
Pas besoin de tergiverser devant une page blanche.
Il y en a qui se la jouent écrivains ou poètes.
Soi-disant prolifiques, soi-disant maudits.
Non, non, non.
Moi, je vous le dis, écrire une page c'est facile.
Le secret, parce que secret il y a bien sûr...
C'est de bien choisir sa plume.
Elle doit être légère, mais stricte, solide, mais coulante,
rapide et néanmoins précise.
Elle doit dire la vérité, tout en sachant broder.
Toute vérité n'est pas bonne à dire, ne l'oublions pas.
Ma plume doit aussi savoir éviter les fautes.
Ces sacrées fautes d'orthographe, si décriées.
Qui font peur au point qu'on a inventé un vocabulaire
spécial, exprès pour elles...
La plume doit être obéissante aussi.
Elle ne doit pas couler toute seule.
Elle doit pourtant, répondre à la demande.
Et ne me raconte pas d'histoires...
Ne vas surtout pas t'imaginer que c'est toi qui fait tout le
travail,
Parce que la page, en attendant,
C'est bien moi qui l'ai remplie !

To edit or not to edit that is the question

Comme tout le monde, j'ai eu envie de mon quart d'heure de gloire. Juste un petit quart d'heure, même pas une demi-heure. Je me disais que ça serait drôlement chouette de tomber sur une pile de mes bouquins chez mon libraire préféré. De me mettre dans un coin et de regarder les gens qui s'y intéresseraient. Le prendraient, le feuilletteraient, le reposeraient ou décideraient de l'acheter. Je me disais que ça serait rigolo de gagner des sous avec mes livres (au moins le premier) peut-être même de gagner un prix littéraire et de lire deux ou trois critiques très gentilles dans les journaux avant de retomber dans l'oubli.

Je voyais déjà la cabane je me m'achèterais sur une montagne ou au bord d'un lac et où je prendrais désormais mes vacances, calmes et heureuses, en compagnie de mon Chéri. Toujours les mêmes, chaque année au même endroit avec le même Chéri.

J'avais déjà choisi la couleur du tailleur que je mettrais pour recevoir mon prix littéraire (le plus prestigieux) sous les applaudissements enthousiastes d'un public averti trié sur le volet (quel beau cliché !) J'ai même songé un instant à enlever la mention « femme au foyer » de mes papiers d'identité pour la remplacer par celle d'« écrivain ».

Et puis, un matin, je me suis réveillée, comme après une indigestion, avec une bonne gueule de bois. Je me suis vue dans un grand magasin, genre *Croisement* ou *Lesombre*, derrière une pile de mes bouquins à dédicacer à tour de bras à tous les péquenots du coin. Autour de nous les gamins braillaient et d'autres gens saucissonnaient. Les mères, épuisées, excédées, sacs à dos et vêtements layette, s'offraient (grâce à moi !) un quart d'heure de distraction à bon compte.

Je me suis vue à la table d'un restaurant sans étoile en train de raconter à mon éditeur – qui me suppliait de faire vite, quitte à faire les trois-huit – les péripéties de mon prochain ouvrage. J'avais déjà touché (et dépensé !) une minable avance. La chose n'avait plus rien de glamour. Il était question d'alimentaire, sans plus.

Je me suis vue en train de recevoir un prix littéraire (sous forme de saucisson fumé et de gros rouge qui tache) dans l'arrière-salle d'une Maison du Peuple, à moins que ce soit une MJC de banlieue. J'avais mis trois heures à la trouver sous une pluie battante mon GPS ayant déclaré forfait à l'entrée de la ville.

J'ai vu mon collecteur d'impôts me demander, avant même que j'aie reçu mes premiers droits d'auteur, si je pouvais évaluer ma fortune à venir, afin que je n'aie pas trop d'impôts à payer d'un coup l'année prochaine !

À la seconde où j'aurai signé un contrat quel qu'il soit, je n'aurais plus jamais le droit de changer quoi que ce soit à mon livre, l'ISBN faisant foi. Devrais-je demander la permission pour l'offrir à mes amis ? Pour que mon nom ne s'oublie pas trop vite et que mon éditeur puisse en « profiter » le plus longtemps possible, je serai gentiment priée de participer à une ou deux radios, au milieu d'écrivains débutants qui s'essayeront à savoir lequel sera le premier aux *meilleures ventes du mois*.

Malade de timidité je demanderai alors à mon psy de me prescrire amphétamines et tranquillisants.

Puis je partirai pour écrire l'œuvre de ma vie dans une excellente clinique de désintoxication.

Reconstruire

Démolie je suis, vaincue !
Perdue je suis, vidée, emplie de doutes
Il faut refaire, mais comment, mais quoi ?
Je repense à ces six mois
Assise derrière ma machine à tricoter
Six mois d'échecs, jour après jour
À remettre chaque matin l'ouvrage sur le métier
Essayer encore et encore
Pleurer de rage et d'impuissance
Ravaler mon orgueil en même temps que ma morve
Petit ego pas content content
Petit ego pas content du tout !
Or un matin pourtant, victoire, une chaussette était née !
Sans une seule fausse maille, pour le même prix la paire !
Alors pour les mots, pourquoi pas l'identique ?
S'il suffisait juste d'un certain nombre d'heures
D'une certaine quantité de travail pragmatique
Un beau matin s'éveiller d'humeur lyrique
Ré apprivoiser l'écriture, le langage
Tricoter les mots justes, quelle gageure !
Recommencer toujours, patience, persévérance...
Aussi souvent qu'on peut et quelle qu'en soit l'issue
Jusqu'à ce que la tournure soit belle, la phrase réussie
Jusqu'à ce que l'histoire soit à son apogée
Laisser tomber l'orgueil et le paraître
Et le chagrin de n'être qu'envie
Qu'en vie... et sans génie !
Ah ! Retrouver le désir, la foi, la passion
Le talent, le don, le sens de la formule
En un mot comme en cent, surtout en majuscules.

ÉCRIRE C'EST MA RAISON DE VIVRE

Et la raison aussi de mon sourire béat

Quand je sors victorieuse de ce combat

Qui tout en me vidant de ma substantifique moelle

Me remplit d'un bonheur en tous points sans pareille

J'ai, aujourd'hui encore, pu mettre au jour ma prose

Et voilà bien une chose qui mérite qu'on l'arrose !

Sables mouvants

C'était important pour elle. Pas *très* important. Juste important. Elle voulait (aimerait) savoir ce qu'il avait pensé de son livre. Ami ? Ennemi ?

Un notable comme lui, installé. De réputation à ne pas faire de cadeaux. Il l'impressionnait parfois par sa façon de parler, de réagir. Elle ne savait jamais s'il était aussi humain qu'il le prétendait ou juste un commerçant impitoyable. Elle avait toujours l'impression qu'il jouait un rôle et qu'il pouvait, d'une seconde à l'autre, se transformer en pire ennemi. Quelquefois, on chatouille le diable d'un peu trop près avec son âme et on se la fait bouffer tout cru. Il faut vraiment faire attention à qui on la confie si on ne veut pas que cela se retourne contre soi. Et la voilà face à sa vérité. Après un échange de quelques petites escarmouches :

« Comment vont les enfants ?

— Ont-ils bien repris l'école ?

— Mais oui (le ton est froid, assez impersonnel)

— Et pour vous, pas trop pénible avec votre fils ?

— Oh, parfois peut-être, mais ce n'est rien comparé à autrefois... » (Et puis, pour rien au monde elle ne l'admettrait si c'était effectivement trop pénible, ce n'est en tout cas pas à lui qu'elle le dirait).

L'homme était passé derrière elle. Elle ne pouvait pas le voir. Impossible de se retourner. Est-ce pour cela qu'elle s'est jetée à l'eau ? Elle trouvait insupportable d'avoir fait tout ce chemin dans sa tête et de n'avoir aucun résultat. Se retrouver dans la même pièce que cette personne, à laquelle elle avait donné une part d'elle-même, à qui elle avait fait des confidences, parfois très intimes...

Alors, vous l'avez lu mon livre ? Comment l'avez-vous trouvé ? Il était là, lui, elle se devait de profiter de cette occasion où il était à sa merci, où il ne pouvait pas fuir. Les autres instruits du même acabit, du même milieu, ceux qui se croient supérieurs par l'instruction, le pouvoir ou l'argent avaient presque tous pu lui échapper. Évitant à chaque fois la confrontation directe ils la

laissaient dans un doute pénible. Elle n'arrivait pas à déterminer si leur silence était méprisant ou seulement désemparé. S'ils ne disaient rien parce qu'ils ne savaient pas quoi dire ou parce qu'ils avaient détesté. Alors bien sûr elle en avait conclu, un peu rapidement peut-être, qu'ils n'avaient pas aimé. Et d'ailleurs, certains indices le lui avaient laissé penser. N'empêche, tous avaient très volontiers accepté son cadeau. L'en avaient remerciée à profusion. S'étaient sentis honorés, émus, touchés. Et elle, comme Boule de Suif dans la nouvelle de Maupassant, avait maintenant l'impression qu'ils lui avaient tout pris sans jouer le jeu. Sans donner en échange ne serait-ce qu'une froide appréciation. Comme si rien de cet échange n'avait existé. Avaient-ils cru qu'elle voulait les rejoindre ? Faire partie de leur cercle fermé de bourgeois nantis ? Pourquoi aurait-elle eu cette recherche, cette demande, cette attente de reconnaissance venue d'un monde auquel elle n'aurait jamais accès, ce qu'elle savait parfaitement ?

Non, comme tous ceux qui se sont *faits eux-mêmes* elle se retrouvait simplement sans moyen de comparaison. Elle avait besoin d'une échelle de valeurs. Elle aurait aimé qu'on lui donne une note, voilà. Et elle ne s'expliquait pas pourquoi elle avait été chercher ce type d'appréciation *chez ces gens-là* alors que les vraies gens de la vraie vie lui avaient donné maintes fois l'occasion de trouver sa valeur, sa vraie valeur humaine, sans faux-semblants, sans fioritures. À croire qu'elle trouvait une satisfaction morbide à entrer dans la cage aux fauves.

« Alors, vous avez lu mon livre ? qu'en pensez-vous ?

— Impressionnant...

— Ah ?

— Oui, impressionnant. Quel parcours ! Et puis, il faut oser se mettre ainsi à nu, se confier à de parfaits inconnus, moi je n'aurais pas pu.

— C'est pour l'alcoolisme que vous dites ça ?

— Non, ça, c'est plutôt anecdotique. Il n'y pas que ça. Une certaine façon d'évoquer l'adultère, peut-être, de pleurer un enfant, de parler de sa mère. Il faut vraiment du courage pour le dire comme

ça. En même temps le parcours n'est pas banal. Moi je n'aurais pas su l'écrire.

— Vous croyez ?

— Oui, enfin, je comprends qu'on puisse se faire du bien en racontant tout ça. Un peu comme une thérapie non ? C'est très émouvant aussi, très touchant. »

Chacun de ces compliments est fait sur un ton tel qu'elle les reçoit comme autant d'insultes. Ce qu'elle croit entendre c'est : « impudique, déballage, confidences d'ivrogne, mauvaise fille, mauvaise mère. Ne se servirait-elle pas de son triste destin pour émouvoir les foules ? Me rendre complice de sa thérapie, quel culot ! Encore heureux qu'elle n'essaie pas d'en obtenir gloire et fortune... »

Heureusement que la majorité de ses autres lecteurs ne pense pas la même chose, se dit-elle et qu'elle est bien solide dans ses convictions aujourd'hui.

Mon Dieu ! Réalise-t-elle soudain, alors mon mari avait raison quand il me décourageait de publier mon livre chez un éditeur en me disant que je n'avais pas à être jugée par ces gens-là ? Mais un terrible doute s'insinue en elle malgré tout. Et si c'était son médecin qui avait raison ? Et si son livre était si mauvais qu'elle se serait couverte de ridicule en essayant de le faire publier ? Et si son mari l'avait tout simplement sauvée de la noyade ? Après tout, qu'est-ce qu'une cinquantaine de retours positifs ? Cela ne veut pas plus dire qu'elle bonne plutôt que mauvaise. Que vaut-elle enfin ? Le silence devient pesant. Derrière elle l'homme continue son travail, il la soigne. Un peu brutalement peut-être aujourd'hui. Comme s'il lui en voulait de l'avoir poussé dans ses retranchements.

« Vous savez, la plupart des gens, sur les cent vingt qui l'ont lu, l'ont bien aimé.

— Ah ?

— Oui, ça a ouvert quelques portes, c'était fait pour ça d'ailleurs, donner de l'espoir, montrer que tout est possible. Je me suis même fait quelques vrais amis au passage.

— Ah bon. (Sourire incrédule)

— Et si je vous l'ai confié, c'est surtout parce que j'ai été touchée, émue de ce que vous m'aviez raconté vous-même de votre propre histoire, de vos malheurs quand vous en aviez. Vous voyez, je ne l'ai pas donné à n'importe qui, c'était un acte de confiance.

— C'est vrai ? (Elle a l'impression qu'il sourit pour la première fois.) Je n'aurais pas pensé que vous vous en souviendriez. Mais mon histoire n'a rien de comparable à la vôtre, s'empresse-t-il de dire. Comme pour se rassurer. »

L'homme est toujours derrière elle. Il n'y a eu pendant tout l'échange aucun contact visuel direct. Déjà avant il avait du mal à la regarder dans les yeux, alors maintenant, il se contente de faire son travail, terriblement distant. Il lui a fait mal à un moment donné. Elle a l'impression qu'il essaie de la punir pour l'avoir fait sortir de sa réserve, de son rôle habituel. Elle ne sait pas. Elle pensait s'être fait un ami et le voilà fâché. Elle ne comprend pas très bien. Il insiste tout à coup, elle sent sa colère qui monte, presque palpable :

« Pourquoi ce besoin de se mettre à nu ?

— Mais parce que j'ai voulu montrer que, quelles que soient les vicissitudes de la vie, l'espoir était possible en toutes circonstances, qu'on pouvait s'en sortir. Et d'ailleurs, c'est bien ainsi que ce livre a été perçu le plus souvent. Il a aidé des gens, beaucoup s'y sont retrouvés. »

Elle pense par-devers elle : surtout des petites gens, des gens simples et qui ont vécu des choses pénibles dans leur vie. Des gens qui ont souffert et su rebondir. Pas forcément des notables ayant pignon sur rue et vécu une vie irréprochable qui ne favorise pas la remise en question profonde. Dans ses réponses, souvent incomplètes ou évasives, le médecin reste péremptoire. « On ne raconte pas sa vie » semble-t-il dire. Et c'est là qu'elle se sent impudique. Trahie par le regard de l'autre. S'est-elle trompée d'ami ? Où bien était-il déjà de mauvaise humeur avant même qu'elle n'arrive auquel cas elle aurait juste pris une balle perdue ?

Beaucoup plus tard, elle comprendra que l'empathie n'est pas accessible à tout le monde. D'ailleurs, elle-même, n'avait-elle pas mis du temps à comprendre ? Elle pensait, autrefois, qu'il fallait un

talent particulier pour exprimer ce sentiment-là. Et elle était sûre qu'elle ne serait jamais à la hauteur. Alors, comme tout le monde, elle se taisait quand elle se trouvait en situation. Et puis un jour, on lui a dit : « Tu sais, il ne faut pas grand-chose pour montrer à l'autre que tu le comprends. Un regard, un sourire, le prendre dans ses bras sans rien dire, parfois, cela suffit ». Elle s'était souvenue de la leçon et avait essayé de la mettre en pratique. Aujourd'hui elle arrive même parfois à aller plus loin et à exprimer ce qu'elle ressent verbalement.

Elle a appris aussi à ne plus se mettre dans la tête de l'autre et à s'imaginer savoir ce qu'elle a cru comprendre. C'est nettement moins douloureux !

Rupture glaciale contre bonne pâte

Quand tu as divorcé, tu lui as laissé à peu près tout ce que vous aviez.

Comme elle avait pris soin de tout acheter à son nom avec vos sous déposés sur *son* compte épargne, on peut dire que tu n'as pas eu beaucoup de choix. Même la voiture, tu as dû lui en racheter la moitié alors qu'elle ne sait pas conduire.

Mais voilà, c'était la loi à ce moment-là.

Nonobstant ces petits inconvénients, elle t'a quand même laissé, soyons honnêtes, une sorbetière et une machine pour faire ses pâtes soi-même.

Quelque chose me dit qu'elle ne devait pas trop aimer l'Italie !

C'est vrai que c'étaient des cadeaux de mariage « de ton côté de la famille » et que là, vraiment, elle aurait été mal venue de ne pas te les laisser.

Longtemps, moi la suivante, la « vient'ensuite », celle qui prend les restes une fois que les plâtres sont essuyés, longtemps donc, lui ai-je été reconnaissante de son manque de générosité.

D'abord, cela m'a évité de me vautrer sur un canapé qui n'aurait pas forcément fait mon bonheur esthétique. Étant donné qu'elle avait eu le manque de goût de rejeter celui qui allait devenir mon époux, comment lui faire confiance dans le choix d'un sofa ? Et cela m'a également évité la fatigue de devoir changer à coup d'arguments persuasifs les deux tiers des possessions qui ont « fait » un premier foyer, pour tout réorganiser à ma convenance.

Ensuite, eh bien ensuite, ces deux objets-là, vu l'état de nos finances à cette époque nous ont sauvé la mise à plusieurs reprises, on peut bien le dire (et on le dira !).

À nous les bonnes pâtes fraîches maison suivies d'une excellente glace on ne peut plus « extraordinaire » pour faire le plus onctueux des desserts. En effet, si plus personne ne mentionne depuis longtemps votre ex-canapé pur cuir, on parle aujourd'hui encore dans les chaumières, avec un brin de nostalgie, de nos bonnes

glaces à « l'aspérule odorante », à la « reine des prés », à la « fleur de sureau » et à bien d'autres choses encore.

Quant à nos pâtes, elles firent merveille, tant en accompagnements qu'en plats principaux. Quelques œufs, un peu de farine, complète ou pas, et selon l'humeur, une tomate ou un peu de saumon et voilà de quoi réjouir les palais les plus difficiles.

Qui a dit que les grives étaient meilleures que les merles ?

Pauvreté

On se croit libre quand on possède une voiture. On se croit riche lorsqu'on possède une maison. Mais on peut être libre même en prison. Et la richesse, ce n'est pas tout à fait ça. Ça, c'est juste enrichir les autres. C'est seulement un esclavage. C'est simplement un conditionnement.

Nous sommes « entrés en pauvreté » à peu près en même temps que nous sommes entrés « en amour ». L'expérience fut riche (si j'ose dire) mais néanmoins concluante. Évidemment, ça ne va pas tout seul. Comment vivre ? Comment faire ? Comment payer les factures ? Angoissée de nature, je n'en menais pas large. Mon homme par contre, quand nous en étions à nos tout derniers sous, dans les environs du quinze du mois, m'emmenait les griller au bistro du coin. Celui-là même où il m'avait fait sa demande. Crostinis et pâtes fraîches... quelles merveilles !

En ce temps-là il était en attente d'une rente d'invalidé (son dos avait lâché à trente-six ans) et nous ne savions pas du tout à quelle sauce nous serions mangés par la toute puissante administration. Résultat, non seulement nous étions fauchés en permanence, mais en plus, contrairement à tout ce sur quoi j'avais construit ma vie de femme indépendante et autonome, j'étais réduite, pieds et poings liés, à l'état d'impuissance. État extrêmement inconfortable s'il en est. La raison ? En plus de tous ses ennuis de santé ; une épouse plus qu'indélicate l'avait mis sur la paille et s'était arrangée pour que cela dure jusqu'à la fin de ses jours en conséquence de quoi, que j'aie travaillé (en supposant que j'y arrive avec un mari malade et deux nourrissons à la maison) ne rapporterait à personne d'autre qu'à elle. On dit que de nos jours le divorce est une des principales causes de pauvreté dans notre société *civilisée*, nous n'avons pas échappé à la règle. Ceci impliquait donc, pour notre couple, notre famille, un changement de vie radical. Longtemps j'ai pensé écrire un livre sur le sujet, mais je me suis rendu compte que rares étaient les gens ayant le même état d'esprit dans l'épreuve. Nonobstant le fait que par principe : « son expérience ne peut être

utile qu'à soi-même » je reste pourtant fermement convaincue que le développement détaillé de cette expérience peut parfois ouvrir quelques portes, ne serait-ce que celle de l'espoir. Je pars toujours de la certitude que si moi je peux réussir quelque chose, me sortir d'une impasse, *n'importe qui* (c'est-à-dire tout le monde) qui se trouve dans une situation similaire peut y arriver !

La *pauvreté*, c'est comme tout, ça s'apprend. La pauvreté honnête, s'entend. Il ne s'agit en rien de léser nos contemporains. Il s'agit juste de se contenter de ce que l'on a et d'en tirer le meilleur profit, en gardant un bon état d'esprit, une saine curiosité de base et beaucoup d'humour. Bien sûr, nous vivons dans un pays où presque personne ne meurt de faim. Même si elles ont tendances à s'amincir dangereusement avec les années, nos ressources de base, si elles sont bien gérées, peuvent encore suffire à nous nourrir. Le reste n'est plus que réflexion, astuce, audace et amour immodéré de la vie. Et n'allez surtout pas croire qu'il m'est possible d'en parler avec autant de légèreté parce que je n'ai rien vécu d'autre de grave et que celle-ci fut ma seule épreuve. Les chagrins, les deuils, les souffrances, le travail acharné, les injustices ont traversé ma vie comme chez tout un chacun. Et nombreux ont été les clins d'œil lancés vers le ciel, avec une foi indéfectible, comme pour lui dire : « Et cette fois, cher Ami Tout Puissant, comment vas-tu faire pour me sortir de cette mélasse ? ».

Nos débuts ont été assez ardues en fait, parce qu'il a fallu nous débarrasser d'habitudes néfastes autant que dispendieuses. Nous avons dû, dans un premier temps, arrêter de fumer. Ça a été dur, mais nous y sommes parvenus, sans doute parce que nous étions deux à nous entraider. Nous avons mis six mois, mais nous ne l'avons pas regretté depuis et n'avons plus jamais eu envie de recommencer. Pourtant, pendant près de vingt ans, nous avons fumé nos deux paquets quotidiens. Ensuite, dès l'instant où nos bambins ont sur marché nous nous sommes séparés de notre voiture. Un abonnement permettant le demi-tarif sur tous nos déplacements nous est suffisant encore aujourd'hui. J'ai affronté la lancinante question : « que faire sans voiture si un malheur devait arriver ?

Seuls à la montagne avec deux tout petits ». Il y avait bien un autocar six fois par jour, mais tout de même. Eh bien, nous nous sommes débrouillés avec le téléphone, avec les rares transports et, lorsque l'accident est effectivement arrivé, j'ai fait appeler l'hélicoptère. Nous n'avons pas regretté d'avoir fait confiance à la vie.

Ensuite, nous avons décidé, d'un commun accord, de nous éloigner le plus possible des tentations. Nous avons placé la barre très haut. Nous avons trouvé à louer, après bien des péripéties, un chalet dans les préalpes, à mille quatre cents mètres d'altitude. Dans un village ravissant avec une église déserte, un bistro-épicerie, une laiterie, soixante-quatre habitants à l'année et quatre cent soixante pendant les vacances.

Nous avions dans notre maison, un seul chauffage à bois pour quatre personnes sur trois étages. Quand les enfants étaient bébés, nous avions, pour eux, un petit radiateur électrique et des tas de couvertures ! Souvent, après un jour ou deux passés en plaine en plein hiver, je les installais sur le canapé, dans leur combinaison de ski en attendant que la pièce se réchauffe pendant qu'ils regardaient un dessin animé. Quant à nous, en hiver il faisait six degrés dans notre chambre à coucher. Mais dès que le printemps approchait et que la terre se réchauffait, il faisait onze degrés et nous avions trop chaud ! Notre fils était affligé d'un vilain eczéma à sa naissance, n'ayant pas les moyens de courir les dermatologues, nous nous sommes acheté des livres sur les plantes et nous avons appris à connaître toutes celles qui poussaient autour de chez nous. Nous avons ainsi pu faire des pommades (avec du saindoux) mais aussi des tisanes et des sirops (sureau noir, miel de sapin) pour toutes les affections sans compter les innombrables pâtés (bistorte, mauve et ortie), soupes (ortie), gâteaux (myrtilles), glaces (aspérule, reine des prés, fleur de sureau), qui émerveillent encore nos amis aujourd'hui.

Nous avons également fait connaissance avec la laitière du village, qui est devenue notre meilleure amie. Non contente de garder nos enfants les très rares fois où nous devons nous absenter sans eux, elle nous mettait de côté tous les produits dont la date était (un peu) dépassée ! J'aimais monter le petit raidillon qui menait à la

laiterie. Nous avons acheté, en Gruyère, un livre très intéressant sur la fabrication du fromage. Nous avons aussi acheté des faisselles et une « écrémeuse » bien utile pour séparer la crème du lait. Avec un peu de présure achetée en droguerie pour trois fois rien, nous nous sommes essayés à la fabrication du fromage. De jolies petites tommes toutes simples, qui n'avaient pas forcément l'air très civilisé, mais qui se laissaient très facilement manger ! Quand nous n'utilisons pas le lait entier pour faire des fromages, je gardais la crème pour faire des caramels. Malheureusement, j'ai rapidement dû passer à autre chose ; nous ne pouvions pas nous permettre de changer de garde-robe ! L'ennui avec toutes ces bonnes choses, c'est qu'on les mange !

Bien sûr, pour déguster nos fromages, il nous fallait du pain, et c'est donc la première chose que nous avons mise au point. Nous nous sommes fabriqué un levain maison qui mûrissait au frigidaire d'une fournée à l'autre. Du pain, du fromage, que demande le peuple ?

Potée aux Herbes Amères

Ces choses pas drôles du tout. Ces choses qui font mal. Ces choses qu'on peut désormais oublier parce qu'on a pu les dire, ou les écrire. J'annonce la couleur, on peut les lire ou décider de passer outre, momentanément. On peut profiter de l'expérience tout en gardant une certaine distance. On peut aussi s'émerveiller sur la capacité de résilience de l'être humain. Toutes proportions gardées bien sûr. Comparaison n'est pas raison.

La trottinette

J'ai cinq ans.
C'est mon anniversaire.
C'est un jour très important.
Des jours qu'on en parle.
Je dois rester dans ma chambre.
Maman prépare le salon.
Que c'est long, que c'est long !
Grand-maman doit venir.
Elle est invitée à la fête.
Enfin, la porte s'ouvre.
Je peux venir, c'est mon tour.
Il y a plein de choses sur la table du salon.
Recouvertes d'un grand drap blanc.
Mais d'abord, je dois dire bonjour à Grand-maman.
Ce que je fais avec enthousiasme.
J'aime bien Grand-maman,
même si ce n'est pas le cas de tout le monde ici.
Et puis on enlève le drap blanc.
Dessous : une poupée et une trottinette.
Bien sûr, je ne vois que la trottinette.
Malgré les tentatives désespérées de Grand-maman.
Pour m'attirer vers la poupée.
Total tout le monde est fâché.
Et je n'ai plus faim pour le goûter.

De l'autre côté de la rue

Il y a de nouveaux enfants de l'autre côté de la rue. Pour une fois, au lieu d'être toute seule sur mon bout de trottoir pendant toute la longue après-midi d'été, j'ose la traversée. Nous faisons connaissance. Nous nous amusons bien. Ils sont gentils. Ils ont une terrasse immense, pleine de choses pour grimper dessus, pour passer dessous, pour se balancer.

Mais je n'ai pas le droit de traverser en principe. Alors pour les revoir, j'essaie de les attirer sur mon territoire, même s'il n'est pas aussi excitant. Je voudrais tellement aussi les inviter chez moi. Je prends mon courage à deux mains et je négocie dur avec Maman. Elle a horreur d'être dérangée. Elle est très réticente. Mais de guerre lasse elle finit quand même par dire oui.

Et voilà que ce sont eux qui tergiversent. Tout à coup ils ne veulent plus. Piquée au vif dans son orgueil, elle me dit : « Dis-leur qu'il y aura des gâteaux ! » L'aubaine. Quelle chance ! Je lance mon invitation. Elle est acceptée. Toute la semaine je me réjouis. J'ai sept ans. C'est la toute première fois que j'invite d'autres enfants pour jouer à la maison.

Ce jour-là il pleut. Nous restons dans la chambre que je partage avec mon petit frère. Nous nous amusons bien. Quand même, nous espérons le goûter. Enfin quatre heures. Maman arrive. Dans ses mains une assiette. Dans l'assiette des pommes.

Je n'ai plus jamais revu mes nouveaux amis.

Diététique

Presque tous les samedis après-midi, c'est la même chose. Maman m'autorise à prendre ma trottinette pour aller à l'autre bout du quartier faire ses courses dans un magasin de diététique. Le magasin est très joli. La vendeuse est très gentille. L'étalage est bien fait et vraiment très tentant. Mais bien sûr, je n'ai jamais d'argent à moi. Et jamais la permission de m'acheter quelque chose. Je dois prendre ce qu'il y a sur la liste, c'est tout. J'ai sept ans, je sais être raisonnable. Même si parfois c'est dur.

Au bout d'un certain nombre de fois. Et après bien des hésitations. Je finis par céder à la tentation. Je profite du fait que la vendeuse aille chercher ce qu'il me faut dans son arrière-boutique, pour vite saisir une barre chocolatée et courir la glisser dans le petit filet installé sur ma trottinette. Je suis de retour dans la boutique juste avant qu'elle revienne. Elle emballe précautionneusement la marchandise, puis, malgré mes dénégations, décide de m'aider et de tout apporter jusqu'à la trottinette, histoire de sécuriser le paquetage. Bien sûr, elle voit tout de suite l'objet du délit. Elle me dit : « je te le laisse, mais tu diras toi-même à ta maman que tu me l'as volé ! ».

Je rentre à la maison. M'arrête en chemin. Ouvre le papier, croque dans le chocolat. Une fois, deux fois. Suis dégoutée. Jette le tout dans une bouche d'égout. Tout le reste du chemin, je prie, pour qu'elle ne dise rien à Maman.

Arrivée à la maison Maman m'attend. Debout. Raide comme la justice. Tu n'as rien à me dire ? Oui, non, oui. Les coups pleuvent.

C'est bête que le téléphone existe quand même. On ne peut plus faire confiance à personne !

Pourquoi ?

Je rentre de l'école.
La porte s'ouvre sur le long corridor lumineux.
À ma droite, la chambre que nous partageons
mon petit frère et moi.
Dans le fond de la pièce,
ma mère a installé sa machine à coudre. Elle travaille.
J'entre tout à fait et referme la porte derrière moi.
Soudain, elle bondit de derrière sa machine
et court vers moi.
Devant son air décidé et furieux, je panique.
Je prends la fuite et cours au bout du corridor.
M'enfile dans la première ouverture, les toilettes.
J'essaie de refermer la porte sur elle.
Trop tard. Elle me tombe dessus à bras raccourcis.
Les coups pleuvent, très forts.
Ma tête heurte la cuvette des WC.
Je hurle.
Elle continue à taper, sans un mot.
Elle finit par s'essouffler.
Elle s'en va.
Toujours sans rien dire.
Je reste là.
Je pleure.
Je ne comprends pas.
Qu'est-ce que j'ai fait ?

Bonux

J'ai fait une brosse bêtise.

Je ne sais plus laquelle mais elle devait être grosse.

Maman m'a dit : « Va dans ta chambre, je ne veux plus te voir ! »

Papa est venu me chercher plus tard.

Je suis debout devant eux au salon.

Elle est assise dans son fauteuil, on dirait une reine.

Elle se tait.

Papa m'explique les choses de la vraie vie.

Il est au regret de me rappeler à quel point je suis insignifiante. Incapable. Ignorante. Même pas aussi grande qu'un bébé-fourmi comparé à la galaxie. Etcétera. Etcétera. Je connais par cœur. C'est pas la première fois que je fais une grosse bêtise faut croire.

Comme je viens de passer une nuit entière à réfléchir sur mon cas. À me remettre en question. L'estomac vide. À essayer désespérément de comprendre pourquoi ce que j'avais fait était grave. Jusqu'à finalement oublier la raison de la colère de mes parents. Je me laisse impressionner. J'accepte tout ce que l'on voudra. Pourvu qu'ils arrêtent le silence. Et de regarder à travers moi.

Je suis tout à fait d'accord sur le fait que je n'ai pas le droit d'être de mauvaise humeur, ni méchante, ni capricieuse. Que je dois être tout le temps reconnaissante parce qu'à part pour un lit – donc un toit sur ma tête et de quoi me nourrir et me vêtir sommairement – on ne me doit rien. C'est ce qu'ils passent des heures à me répéter. Tout le reste, et Dieu sait s'il y en a, avec les trésors de patience et de tolérance pour moi déployés, c'est des cadeaux bonux.

Ah, oui ! Je me souviens maintenant ce que j'ai fait de mal. J'ai ouvert moi-même la nouvelle boîte de céréales pour voir ce que c'était le cadeau bonux cette fois !

Avenir

J'ai seize ans et toutes mes dents. Je termine la première partie du lycée. J'ai toute la vie devant moi à ce qu'il paraît. Je suis pleine de joie de vivre et aussi d'espoir. Mais je ne sais pas encore ce que j'ai envie de faire. De devenir. Médecin ? Infirmière ? Hôtesse de l'air ? Exploratrice ? Chercheuse ? Peut-être bien chercheuse.

À vrai dire, je n'ai pas encore eu vraiment le temps de rêver ma vie. On ne m'y a pas tellement encouragée non plus. Et puis, il se passe tellement de choses à la maison. Ça fait douze fois qu'on déménage et au moins autant que je change d'école. Malgré tout – peut-être parce que je ne suis pas la moitié d'une conne ? – je m'en suis fort bien tirée. Je sors huitième sur trente-deux. Première fille. Mais j'ai eu de la chance cette fois, j'ai pu rester une année entière dans la même classe.

Quoi qu'il en soit, Papa et Maman viennent de démarrer une entreprise artisanale. On dirait que ça va marcher. Il le faudra, c'est leur dernière chance. On espère beaucoup de travail. Du coup ils décident de me prendre comme apprentie. De la main-d'œuvre docile à bon marché.

Plus besoin de songer à mon avenir. De toute manière, une fille, ça n'a pas besoin d'éducation pour se marier et faire des enfants non ? Me dit Papa en rigolant.

On est en 1972.

Genitas – génitatis

J'y vais, j'y vais pas ?

Ça fait tellement longtemps. C'est ma vie que j'engage. Qu'est-ce que je risque. Qu'est-ce que j'attends ?

Je pourrais te dire, mon fils, comment j'ai rencontré mon père. Toi qui en as un de père et quel père ! Je voudrais te dire mes hésitations, mes questionnements. Tout le monde, chacun, revendique son géniteur. Comment cette histoire-là a-t-elle commencé ?

La première fois que j'en ai entendu parler, c'était à côté d'une baignoire. Ma mère la nettoyait. Elle était à genoux devant quand je lui posais LA question : « Pourquoi est-ce que je ne m'appelle pas comme toi ? » Je venais d'apprendre, le matin même, que je n'avais pas le même nom que celui que j'avais appelé Papa jusqu'à ce jour.

Elle me raconta alors une histoire de jeune innocente qui croyait au prince charmant, jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'elle s'était trompée. Mais c'était trop tard, n'est-ce pas, le bébé, moi, était déjà dans son ventre. Alors, elle s'est mariée, parce qu'en ce temps-là, ça ne se faisait pas, pour une honnête femme, d'attendre un enfant sans avoir la bague au doigt. Bien sûr, ça n'a pas duré. Parti comme c'était, sur des regrets, avant même d'avoir commencé.

Il n'y a rien à faire, l'amour il faut le nourrir, le cultiver, le soigner, si on veut qu'il dure et tout cela ne peut pas se faire dans l'égoïsme. Elle est donc partie, la naïve, avec son bébé sous le bras. Très peu de temps après, elle a rencontré celui que j'ai toujours pris pour mon vrai père.

Et moi, aujourd'hui, je suis là ; dans cette ville qui m'a vue naître. Je travaille comme serveuse dans un restaurant sympa, pour routiers du même nom. Depuis six mois que je suis là, pas un jour ne passe sans que je pense à LUI.

Mon vrai père, dont je savais que je voudrais faire sa connaissance un jour. Malgré onze ans de discours convaincants, de : « Qu'as-tu besoin d'un autre père ; celui-là vaut bien l'autre... de toute manière, il n'a jamais vraiment cherché à te revoir, tu parles, une

filles, tu ne l'intéressais même pas, tu aurais au moins été un garçon, je ne dis pas... » Discours suffisamment raisonnables pour que, paresse congénitale aidant, je n'aie effectivement pas envie d'aller me vautrer dans l'herbe du champ voisin.

Oserais-je ?

Malgré cela donc, plusieurs fois déjà, j'ai saisi l'appareil téléphonique. Jamais encore je n'en ai eu le courage. Je compose le numéro, laisse sonner, puis raccroche.

Maman m'avait dit, en me laissant partir dans la gueule du loup : « Si jamais tu n'y résistes pas, appelle-moi d'abord. Que l'on discute, que je t'explique. J'aurai des choses à te dire ». Mais moi : « Non, non, ne t'inquiète pas, tu as raison, je n'ai pas besoin de m'encombrer de ça en plus ! » Et hop, j'étais partie. Je laissais Maman rassurée, et certaine de ne rien risquer du fait de son excellent lavage de cerveau. Aujourd'hui on parle d'aliénation parentale. Et moi, soumise, docile j'étais sûre de tenir ma promesse.

Ce soir pourtant, je suis là, dehors, dans le froid, délaissant mon travail, abandonnant mes salades. J'ai bu trois (quatre ? Tant que ça ?) whiskys pour me donner du courage. J'ai décidé de sauter le pas, j'ai choisi cette cabine téléphonique. Elle est dehors en terrain neutre. J'ai rempli mes poches de monnaie, pris un paquet de cigarettes neuf, mais l'entretien sera vite torché, vite terminé. Je dis, la voix un peu chevrotante : « Bonsoir, je suis ta fille, on m'a dit que tu étais mon père, j'aimerais bien savoir à quoi tu ressembles, on peut se voir ? ».

Je m'attendais à ce qu'il réponde : « J'arrive ». Mais non, il me dit « Attend », puis se tourne sans doute vers sa femme. Me revient ensuite. Dans deux jours, à dix-neuf heures je passe te prendre, ça te va ?

Ai-je le choix ?

Bien sûr ! J'y serai !

Et voilà... simple comme un coup de fil.

Mais qu'est-ce que j'avais imaginé ? Un fleuve émotionnel au bout de dix-huit ans d'absence ? L'alcool m'anesthésie, mais c'est quand même un acte important que je viens de poser là. Je me sens

adulte tout à coup. D'autant plus adulte que j'arrive à nier l'intense frustration que je ressens. Pas de sensiblerie je vous prie ! Pourquoi aurait-il sauté dans sa voiture ? Pourquoi serait-il arrivé en brûlant tous les feux rouges ? Pourquoi serait-il sorti en courant vers moi, m'aurait-il soulevée dans ses bras, m'aurait arrosée de baisers, m'aurait dit : « ma fille, ma petite fille, enfin ! » Pfff, ce n'est que du cinéma tout ça, très peu pour moi.

Il n'empêche, j'ai terriblement envie de pleurer.

Histoire d'une manipulation

J'ai essayé de t'appeler, Maman, à la dernière minute pour te dire que je ne rentrais pas. Mais tu n'étais pas là. Je n'ai pas eu le courage de ne pas prendre ce train. Je suis rentrée quand même. Comme prévu.

Pourtant, j'avais construit quelque chose ici. Un travail qui rapporte et me rendais autonome, j'avais rencontré un fiancé sérieux et enfin retrouvé mon père. Nous avions fait des projets. L'avenir était plein de joyeuses perspectives.

Dans le train je me disais, ce n'est que partie remise, je suis sûre qu'une fois en face de toi, je vais pouvoir tout t'expliquer et que tu comprendras très bien les enjeux. Alors, je repartirai sans attendre.

Deux jours après mon retour, tu me convoques dans ton bureau. Et là tu m'expliques que mon père m'a trahie. Qu'il vient de rompre nos accords. Qu'il a commis l'irréparable. Essayé de nous séparer.

D'abord, je suis choquée. Je n'y crois pas. Et puis la colère monte. Quel ignoble individu. Ah ! Il m'aura vue celui-là ! Tu parles d'une famille !

Retournant à ma solitude, et bien sûr sous ton unique influence, il me faudra vingt ans d'une nouvelle séparation avec mon père, pour comprendre ta manipulation. En tout, j'aurais perdu quarante ans.

Mais quarante ans, ça passe vite, pas vrai ?

Pathétique

J'ai rencontré mon père
Il a refait sa vie
Sa femme est très jolie
Il a aussi une fille
Et puis encore un fils
J'ai une nouvelle famille

J'ai rencontré l'amour
Je suis sûre que c'est lui
L'homme de ma vie
Je veux l'aimer toujours
Je veux rester ici
Et l'aimer au grand jour

Toi, ma mère, qui me siffle
Tu as besoin de moi
Tu as le droit sur moi
Qui ne suis pas majeure
Et tu ne rigoles pas
Peu t'importe mon cœur

Devant le téléphone
Je persiste et je signe
Et que Dieu me pardonne
De te désobéir
Mais tu ne réponds pas
Saccageant mes espoirs
Ma vie tient à un fil
Et tu n'es pas au bout.

Mobile

Le mobile est placé juste au-dessus de sa tête. Sur le trop grand lit d'hôpital. Là où les adultes s'accrochent d'ordinaire pour se soulever avant de s'asseoir. J'ai attaché sur l'une des quatre branches un long ruban de couleur vive. Chaque fois que je remonte le mécanisme et que la musique se met en route, que tourne le mobile, le ruban caresse l'enfant mourant et passe à proximité de sa petite main. Quelquefois, rarement, il arrive à l'attraper. Il explose alors de rire. Un grand rire muet qui fait briller ses yeux et secoue son petit torse atrophié. Nous jouons ainsi pendant un moment, puis il s'endort, épuisé. Je sors alors. Erre un moment dans les rues autour du CHU, avant d'entrer dans un café. Parfois, au contraire, je vais jusqu'à la maison où je sais trouver un soulagement plus rapide et efficace dans une quelconque bouteille. Plus tard je retourne dans sa chambre, me brosse les dents pour unique toilette et m'écroule, ivre morte ou presque, sur le lit d'appoint, en priant que la mort nous délivre.

Domages collatéraux

Comme chaque année, nous avons invité notre amie. La femme de notre ami D. Au restaurant, pour son anniversaire.

Elle vient toujours avec plaisir. Nous avons bien mangé. Ces beignets au fromage sont décidément succulents. J. Était là ce soir comme toujours. Elle est venue nous embrasser. Lorsque nous sommes partis, nous lui avons demandé de bien saluer son mari pour nous. Elle nous a répondu qu'il allait très mal. Qu'il était au CHUV et qu'on pensait qu'il était atteint de myélome (cancer de la moelle osseuse). Elle nous l'a balancé tel quel. Sans frémir. Et comme nous aimons beaucoup C, son mari, cela nous a fait un sacré choc. D'autant que notre amie est veuve depuis peu d'années et qu'elle en souffre beaucoup.

Cet incident m'a ramenée plusieurs années en arrière, lorsque je vivais aux États-Unis.

La jeune femme qui s'occupait de mon compte à la succursale de ma banque était enceinte presque en même temps que moi. Elle a accouché quelques jours avant. Mon tour est arrivé et un magnifique garçon est venu couronner mon union. Il y avait bien longtemps que je l'attendais, c'est dire si ma joie fut grande et précieuse. Peu de temps après la naissance de mon enfant, j'allais entreprendre un tour d'Europe pour le présenter à ma famille. Mon petit était adorable, sauf pour une certaine atonie musculaire. Il ne tenait pas très bien sa tête à deux mois et cela inquiétait un peu notre pédiatre. En passant au guichet pour prendre un peu d'argent, nous avons échangé quelques mots sur nos bébés respectifs, la jeune guichetière et moi, et je lui confiais mon souci. Puis je partis en Europe et ce fut un voyage merveilleux.

De retour aux États-Unis, mon pédiatre, qui avait pris rendez-vous entre-temps, m'envoya consulter un spécialiste à Charlottesville. J'embarquais donc mon tout petit et nous partîmes pour un trajet de deux heures. Arrivés à l'hôpital, nous nous sommes annoncés et avons été pris en charge. On nous conduisit dans une toute petite

pièce où il y avait tout juste assez de place pour un lit d'examen et une chaise.

Une heure plus tard, je savais que mon enfant était condamné et je commençais une descente aux enfers qui dura une bonne dizaine d'années.

Je vous en passerai les détails. Simplement, en repassant au guichet (extérieur) de la banque quelques jours plus tard, après m'avoir servie, la jeune banquière voyant mon enfant sur son siège à l'arrière, rit et me dit : « alors, tout est arrangé n'est-ce pas ? Je suis sûre qu'il tient bien sa tête droite maintenant ! ». À quoi, je répondis, très sobrement : « Oh non, en fait, tel que vous le voyez là, il est très malade. Il ne tiendra jamais sa tête droite, il va mourir bientôt ».

La pauvre jeune maman changea de couleur et disparut subitement à l'intérieur de la banque. Toute à mon propre chagrin, j'amorçais ma sortie. Un coup d'œil dans le rétroviseur me la montra dans les bras d'une de ses collègues. Elle semblait pleurer. Et je réalisais soudain ce que je venais de faire.

Trop tard.

Science... Chrétienne ?

Virginie, juin 1985.

Notre fils va mourir. Nous ne savons pas où, ni quand. Tout ce que nous savons c'est qu'il est atteint d'une de ces sales maladies orphelines, une myopathie, et que les médecins n'ont pas de réponse. Alors, nous cherchons un espoir. Partout. Nous demandons, en une quête sempiternelle, à tous ceux que nous croisons. Nous sommes certains que quelqu'un, quelque part, a une réponse. LA réponse. Nous sommes confiants. Notre enfant, nous le sauverons. Ce sera le premier sans doute, atteint de cette maladie, qui sera sauvé. Il ne saurait en être autrement. Nous l'aimons tellement n'est-ce pas ?

Parmi tous ceux à qui nous nous sommes adressés à ce jour, un ami nous a dit que lorsque son fils a eu son accident de cheval, et qu'il était cassé de partout, il s'est adressé à sa mère, une Scientiste Chrétienne qui, grâce à ses prières, a guéri l'enfant. Totalement.

Bien, nous sommes-nous dit. Pourquoi pas nous ? Juste là, maintenant, nous ne sommes pas particulièrement croyants n'est-ce pas, mais enfin, du moment que la science n'y peut rien, essayons la prière. Après tout, nous n'avons rien à perdre.

Comme il nous semblait insupportable, bien qu'il soit né ici, que notre fils soit soigné (voire dans le pire des cas, enterré) dans un autre pays que la France, nous avons décidé d'y retourner. En quelques semaines nous y avons organisé notre vie future, familiale et professionnelle. Il ne nous reste plus qu'à plier bagage. Nous avons préparé notre déménagement. Pour ce faire, nous avons mis toutes les affaires que nous ne voulions pas emporter sur un terre-plein, au bord de la route cantonale. Nous y avons collé des étiquettes avec les prix et en moins de deux jours, nous avons pu tout liquider. Beaucoup de gens se sont arrêtés pour récupérer les objets que nous bradions. Ces mêmes objets que nous avions pris plaisir à acheter dans des ventes identiques cinq ans auparavant. Pour finir, tout ce qui n'a pas été vendu a été donné à la nurse que nous avions engagée pour s'occuper du bébé pendant tout ce temps-là. Elle allait se marier. Nous aurions bien voulu la garder

encore quelques semaines, pendant que nous liquidons les affaires du bureau, mais hélas, il s'est vite avéré que cela ne nous avancerait pas à grand-chose. Il me faut huit heures par jour pour nourrir le bébé qui ne peut déglutir qu'une infime partie de biberon à la fois. La nurse ne s'en sort pas. Elle est tellement émue par notre malheur qu'elle pleure tout le temps. Du coup il me faut à la fois m'occuper de notre fils et, dans le même temps, consoler la nurse !

Une autre bonne âme vient un jour nous apporter un peu de réconfort. Elle s'installe au salon. Je lui propose un peu de thé et le lui prépare. Je m'occupe à la fois d'elle et du bébé. Je tourne, je virevolte, répond au téléphone, commande des billets, prépare notre souper, range, nettoie. Comme d'habitude. Au bout d'une heure, elle finit par me dire : « finalement, heureusement que c'est à vous qu'une telle chose arrive, vous êtes si bien organisée ! Je ne sais pas comment une autre aurait fait pour s'en sortir ».

Enfin, un soir, c'est le grand départ. Nous avons beaucoup d'amis ici, mais nous sommes seuls au moment de partir pour l'aéroport. Bien qu'ils nous aient montré considérablement de compassion dans les premiers temps de notre épreuve, désormais ils semblent nous fuir. Peut-être se sentent-ils coupables d'être en bonne santé. D'avoir des enfants normaux. Ou alors, pire et plus insidieux, ils nous en veulent d'avoir détruit leur image du bonheur parfait. De n'avoir pas su rester dans la norme. Comme si ce qui arrivait était de notre faute, une sorte de malédiction pour je ne sais quel péché commis dans le passé. Parfois, nous sentons confusément qu'il en faudrait peu pour qu'on nous condamne. Nous partons cependant avec toutes les coordonnées de tous ceux qui prétendent pouvoir nous aider. Les numéros de téléphone de tous les spécialistes dont nous pourrions avoir besoin. Nous sommes attendus à l'aéroport de Dulles par la responsable de coordination des vols d'Air France, Marie-José. Il est temps que nous arrivions, car, pendant que nous garons la voiture, le bébé commence à s'étouffer. C'est le branle-bas de combat et on nous dirige immédiatement à l'étage des premières classes dans le salon des VIP. Avant de poser mon bébé par terre pour lui donner ses soins, j'ai juste le temps de voir,

du coin de l'œil, Giscard d'Estaing en personne gicler de la pièce. Après quelques minutes pendant lesquelles notre enfant s'endort, on nous enfourne, nous et tout notre barda dans une voiture afin de nous conduire sur le tarmac et nous faire monter dans l'avion. Tout est vide encore, et nous nous installons sous les yeux de tout le « personnel navigant » préposé à notre petit confort. Beaucoup tombent sous le charme. Il est si beau à regarder ce poupon de huit mois. Certains, ayant appris notre histoire, ont les larmes aux yeux. Après un bref briefing, chacun sait ce qu'il doit faire. La bouteille d'oxygène est prête et toutes les mesures de sécurité qui vont avec. C'est un sacré risque que d'avoir une telle bouteille dans un avion. Il ne s'agit pas d'être imprudent. Enfin, Marie-José discrètement, nous laisse. À Paris nous serons pris en charge par une autre équipe médicale. En attendant le départ, on nous sert le champagne, et on veillera à ce que nos coupes restent pleines jusqu'à notre arrivée. Parfois, pendant la longue nuit que durera le vol, un autre passager, mis au courant par le bouche-à-oreille, viendra nous dire quelques mots gentils.

Paris. Enfin. Depuis le 18 avril. Depuis le diagnostic, nous avons dirigé tous nos efforts pour y arriver. À la descente d'avion, une infirmière est venue nous apporter le matériel que nous avons commandé. C'est bien, mais je ne sais pas m'en servir. Tant pis, nous prenons le risque de remettre l'apprentissage à plus tard, quand nous aurons le temps. En attendant, mon mari va chercher la voiture que nous avons pris soin de louer depuis la Virginie. Moi, je l'attends, seule dans un coin du grand hall de Roissy. Je surveille les deux caddies lourdement chargés par la montagne de nos affaires. Tout y est du peu que nous voulions garder et le bébé trône au-dessus du tout, toujours endormi. Puis il se met à tousser. De plus en plus fort. Mon angoisse s'intensifie. Et mon homme qui n'arrive toujours pas. J'en pleurerai. Je n'ai pas dormi de la nuit, je suis épuisée. Pendant plus d'une demi-heure, j'attends en essayant de dégager les bronches de mon tout petit. Je le tapote, je le masse, il finit par se calmer. Enfin, son père arrive. Il a eu d'énormes problèmes pour récupérer notre voiture. Par on ne sait quel mauvais

tour du hasard, la réservation avait été perdue et il a fallu des trésors d'ingéniosité pour qu'on lui trouve un autre véhicule.

Dans la voiture, j'arrive à brancher l'appareil respiratoire sur l'allume-cigare et à dégager les bronches du petit. Puis je le nourris, ça prend du temps, mais il finit par se rendormir calmement, gavé et bercé par le mouvement des roues. Nous avons mis un peu de musique douce. Il semble content. Dans un premier temps, nous partons dans le Limousin, chez ma belle-mère, le temps de poursuivre nos recherches pour trouver une maison directement depuis la France. Nous aimerions trouver quelque chose en banlieue parisienne afin d'avoir accès à tous les meilleurs hôpitaux et aussi au Centre médical de Garches où il y a, paraît-il, des spécialistes dans la maladie qui nous touche. À ce stade, nous sommes encore persuadés de parvenir à guérir notre enfant.

Dès que nous sommes arrivés à St-Junien, dans le Limousin, mon époux téléphone au responsable scientifique chrétien de Washington qui nous a été assigné. Nous devons l'appeler tous les jours, ce que mon mari fait docilement. Une heure est fixée, ce sera 18 heures pour le « guérisseur » soit minuit chez nous. Étant occupée une bonne partie de la nuit entre deux heures et six heures du matin à masser mon enfant ou à le « désencombrer », j'ai pris l'habitude de dormir de vingt heures à deux heures du matin. Afin de ne pas trop m'épuiser et d'être un tant soit peu opérationnelle pendant la journée. C'est donc mon époux qui appelle, consciencieusement. En même temps il monte à Paris régulièrement pour visiter des maisons ou des appartements. Finalement, nous trouvons notre nid. Une jolie maison dans le sud-ouest de Paris. À la campagne, mais quand même à trente kilomètres de la capitale et à égale distance de Garches. Il nous reste un mois pour nous installer avant qu'il ne doive reprendre le travail. Et toujours il téléphone, toutes les nuits. Et son correspondant, à l'autre bout du fil fait des prières et encore des prières. Ces rendez-vous téléphoniques entre la France et les États-Unis durent parfois une heure. Nous y laissons des fortunes. Enfin, un jour, on nous donne l'adresse d'une « guérisseuse » qui

habite tout près du bois de Boulogne et à qui nous devons nous adresser désormais. Rendez-vous est pris, rapidement.

C'est un samedi radieux. Nous y croyons vraiment. Nous sommes sûrs que sortis de ce rendez-vous, une grande part de nos problèmes sera résolue. Nous sommes tout joyeux quand nous sonnons à la porte de cette dame qui nous reçoit douce et rayonnante. Pendant plus d'une heure, nous parlons. Nous racontons notre parcours, nos efforts, nos apprentissages. Elle nous interroge, nous répondons, c'est agréable. Nous avons l'impression d'avoir été entendus, compris. Au bout d'un moment quand même, nous lui demandons ce qu'elle compte faire avec notre enfant. Ne voudrait-elle pas au moins le regarder vraiment ? Le toucher peut-être ? Mettre ses mains, faire quelque chose enfin ? Non, il n'en est pas question. C'est seulement nous qui pouvons agir. Et cela uniquement par la prière. Mais enfin lui dis-je, quand il s'agit de problèmes « mécaniques » comment pouvons-nous réagir ? Continuez à prier nous dit-elle.

Je commence à m'agacer un peu, après tout, nous venons d'en faire l'expérience pendant plusieurs mois, il y a toujours un moment où il faut agir. Sans quoi c'est l'étouffement. Alors, dis-je que faire dans ce cas ?

« Écoutez Madame, me dit-elle, soit vous avez confiance, soit vous n'avez pas confiance. Mais si vous avez confiance, même sans action physique, votre enfant guérira. »

J'insiste :

« Mais si ça ne suffit pas et qu'il meurt quand même, faute de soins ?

— Alors, c'est que vous n'aurez pas assez prié. »

Coup dur

Mon bébé, mon fils, est mort.
Il avait tout juste onze mois.
Au début de sa maladie.
Que nous savions mortelle.
J'ai appelé quelquefois.
J'avais besoin de toi, ma mère.
De ta force. De ton courage.
De réconfort.
D'un peu d'amour peut-être.
Mais très vite tu m'as fait répondre :
Ne m'appelle plus.
Ne m'écris pas.
N'envoie surtout pas de photos.
Tout ça, tu vois,
C'est trop triste,
Ça me déprime.

Deuil

D'aucuns reçoivent des prix pour avoir si bien réussi à simuler le chagrin. Ils ont été grandioses... on leur déroule le tapis rouge. Moi, je peux vous dire que le chagrin est tout sauf beau. Il pue, il est humide, plein de morve et mesquin. Il cherche frénétiquement une bouteille pour soulager l'angoisse. Il fait vomir, il fait mal au ventre, au cœur, aux boyaux. Rien de glorieux là-dedans. Pas de quoi pavoiser. Je me promène le regard vide en me demandant ce qu'il en aurait été si le disparu avait encore été là. Ce que j'aurais fait. Je sais que j'aurais donné ma vie, oui, comme dans les plus sirupeux romans, si ça avait servi à quelque chose. J'imagine de longues conversations avec le diable pour négocier un retour de l'aimé. Un marchandage froid et cynique : « Échange âme éternelle contre paradis dérisoire ». Assise face à elle, je joue aux échecs avec la mort. Me voilà dans le septième sceau. Celui-là même que je n'ai jamais pu regarder sans m'endormir dès le premier tiers. Je n'en sais que ce que l'on m'en a raconté... Entre deux dialogues avec le démon, j'essaie de remonter le temps. De faire comme si je vivais un cauchemar dont j'allais forcément me réveiller. Comme si je pouvais remonter le cours du temps. Je prends une douche, puis une autre... tout laver, tout effacer ; mais cela n'a qu'un effet de courte durée. Alors, je tente une prière muette, puis une autre et là encore, tout se termine dans l'enfer d'une crise de manque et de désespoir. Pourquoi est-ce que j'oublie toujours mes mouchoirs ?

Mireille

On est monté chez toi.

On avait rendez-vous à midi.

Mon mari et moi.

Pour déjeuner.

La porte de l'appartement était entrouverte.

Et toi, tu étais occupée à la salle de bains.

On entendait le glouglou de l'eau dans le lavabo.

Des bruits tout mous, de lavette mouillée.

Des frottements ffff... ffff...

On s'est assis à la table de la salle à manger.

Et on a attendu.

On a laissé nos yeux se balader. Il y avait une drôle d'odeur.

Dans l'extrême fond de la pièce ; là où était ton lit, deux pieds en dépassaient.

Des chaussures immenses, sales, puantes, traînaient sur le tapis, pas très loin de la porte.

Enfin, tu es sortie de la salle de bains.

Toute pimpante – comment fais-tu donc pour rester si jeune malgré tes excès ? – quoique tout de même un peu cernée...

Tu nous as raconté ta soirée. Une fois de plus, bien agitée.

D'ailleurs, il n'y avait pas longtemps que tu étais rentrée.

À cette époque tu étais la meilleure amie que j'avais à Paris.

Nous en avons partagé des choses.

Des soirées, des bouteilles de rouge, des vernis à ongles, des confidences, et des rires surtout.

Pourtant ce soir-là, après t'avoir quittée, une fois réinstallée bien au chaud dans ma peau de femme mariée et dans notre voiture, j'ai laissé couler mes larmes.

Pour toi.

Sur toi.

Quand on a vu l'horrible bonhomme sortir de ton lit, enfiler son pantalon, sans un mot et sans un regard, pour s'enfuir dans les rues ternes et vides de ce dimanche après-midi, on n'a pas osé

te questionner... Et c'est toi, avec ton fameux sourire en coin ; celui qui te va si bien, inimitable, un peu canaille, qui nous as dit, fataliste, dans la fumée de ta cigarette : « Que voulez-vous ? Je ne supporte plus ma solitude ! »

Et maintenant où es-tu ?

L'autre jour, dix ans plus tard, je suis passée près de chez toi.

Avec ceux que j'aime aujourd'hui.

Il n'y avait plus personne à l'adresse indiquée.

Désormais tout le monde sait ce que ça veut dire...

H.I.V.

Téléthon 1 – Le pouvoir de l'argent

La salle est petite. Aussi petite que la maladie est rare, alors même qu'elle prend tant de place quand elle sévit. On parle de maladie orpheline. Parce que les parents commencent par être orphelins d'attention de la part des médecins, puis deviennent plus tard orphelins de leurs propres enfants puisqu'on n'a toujours pas inventé de terme pour désigner l'inqualifiable.

Le Grand Professeur est attendu. Malgré l'exiguïté de la salle. Ils ont quand même trouvé moyen d'y mettre une estrade, histoire que lui au moins ait la bonne place. Celle qui le mettra à la fois en deçà et au-dessus des autres. Afin qu'il ne se sente pas trop seul sur la sellette, on a disposé des chaises de chaque côté de la sienne. Là, s'installeront les responsables, les engagés, les principaux bénévoles pour la cause.

Et puis, il y a le parterre. Composé des parents, des malades, des codépendants. Tous attendent le miracle qui éloignera d'eux les spectres de la maladie et de la mort. Ils sont à bout de force, à bout de chagrin. Ils espèrent avec toute l'énergie de leur désespoir. Ils patientent depuis pas mal de temps déjà parce que, sans doute attardé à table, le Grand Professeur, pourvoyeur desdits miracles, se fait quelque peu attendre.

Peu à peu, les bénévoles s'installent sur l'estrade. À part celle du Professeur, il y a six autres chaises. Trois de chaque côté. On se rend compte au bout d'un moment qu'on a oublié une chaise pour la présidente de l'Association. La fondatrice, l'instigatrice ; bénévole de la première heure. L'estrade est trop petite pour une septième chaise. On ne sait pas où la caser. Cela devient extrêmement gênant. D'autant plus que c'est la seule personne qui appartient à la fois à l'Association et à la triste cohorte des parents atteints par la maladie au sein même de leur famille. Elle aurait fait un magnifique porte-drapeau, juchée sur l'estrade avec les autres. Aucun d'eux ne lui cédera sa place malgré tout. Au bout d'un long moment de tergiversation, elle prend sa décision. Puisque c'est ainsi, elle s'assiéra dans la salle, au milieu des parents et se lèvera (elle est de

petite taille) chaque fois qu'elle fera une intervention. Renonçant ainsi aux lauriers de sa position de chef de file, elle privilégie, ce soir, celle de parent atteint par la fatalité.

Le Professeur arrive, s'installe et la conférence peut enfin s'ouvrir sur la partie discours. Comme toujours on débute par les remerciements. On parle d'abord de tous ceux sans qui rien n'aurait été fait puis, de tous ceux grâce à qui tout a été fait et, enfin, de tous ceux qui, grâce aux premiers et aux seconds ont fait. Tout cela grignote sur le temps imparti, ce qui a tout de même le gros avantage d'éviter d'aborder les vrais sujets tout de suite, et d'anesthésier un peu l'auditoire. Cela désamorce aussi quelques conflits qui auraient pu être dus aux frustrations causées par la non-reconnaissance du travail accompli. Cette reconnaissance restant le seul salaire sinon le seul moteur de tous les bénévoles ici présents. Par exemple, il y a dans la salle un couple qui vient de perdre son bébé, et qui a travaillé longuement à l'élaboration de documents très utiles, permettant à la fois d'éviter certaines erreurs de manipulation et de rendre le quotidien du malade plus confortable. Ils ont aussi recensé tous les moyens mis à la disposition des familles à ce jour pour décélérer le processus inéluctable de la maladie. Avec, bien entendu, toutes les adresses des institutions et des thérapeutes concernés. On les applaudit discrètement. Puis un silence respectueux se fait dans la salle. Le Professeur va parler.

Son discours sera sobre promet-il. D'autant plus, ajoute-t-il avec une humilité de bon aloi, qu'il n'est qu'un rouage parmi d'autres dans le dispositif que tous essaieront de mettre en route ce soir. Tant mieux si le discours est court pensent certains, venons en fait, donnez-nous du concret ! Alors, il commence à expliquer. D'abord ce qu'est une maladie orpheline et ensuite comment cela se passe pour qu'enfin, une fois les 20 000 premiers cas atteints, on se décide à la considérer un peu plus sérieusement. Il explique surtout que ces 20 000 premières familles touchées ne doivent rien attendre d'un gouvernement quelconque et que tout ce qu'elles obtiendront, elles ne le devront qu'à elles-mêmes. Ce qui signifie qu'en plus de l'angoisse générée par la perte future de leur enfant, en plus

de l'érosion, souvent jusqu'à la rupture, de leur couple, tous ces gens-là, en pleine tragédie, devront se battre jour et nuit pour faire bouger les choses si tant est qu'ils arrivent à déplacer les montagnes d'inertie politiques et sanitaires !

Il parle ensuite dans un jargon semi-médical de chaîne ADN, de gène à isoler, de marqueurs génétiques. Il faudra prélever un échantillon sanguin sur chaque parent, sur chaque enfant y compris et surtout les frères et sœurs non atteints par la maladie, pour autant qu'il y en ait, et parfois même sur les petits cadavres pour autant qu'ils soient récents. Il faudra faire des études, des comparaisons, se tromper, recommencer. Mais nous n'en sommes pas encore là n'est-ce pas ? Il dit encore que beaucoup nous quitteront pendant ce processus, mais qu'il faudra continuer quand même à se battre. Il dit enfin, et c'est très important, que les parents dont le premier enfant est atteint ne pourront plus avoir d'autres enfants, car même si on a longtemps cru le contraire, on sait désormais, que le taux de répétition est de 100 %. Cette condamnation tombe dans un silence atterré. Et l'espoir, le tout dernier espoir des jeunes parents présents se voit balayé sans pitié. Dans l'assemblée, une famille qui a persévéré, en se basant sur des informations désormais caduques, acquiesce en silence. Des quatre enfants mis au monde, tous sont malades. À côté, une autre jeune femme, maman d'un petit malade et à nouveau enceinte laisse couler ses larmes dans un silence pesant. Elle vient d'entrevoir son calvaire futur.

Et le Professeur continue son discours, agrémenté parfois des commentaires des six acolytes qui partagent avec lui les hauteurs de son estrade. Outre des gens de l'association, il y a aussi un ou deux spécialistes de la question des maladies respiratoires. Ces gens-là viennent de Garches. Le centre qui recueille, outre les plus grands accidentés de la route, les paraplégiques, tous les malades (souvent incurables) qui ont besoin d'une thérapie poussée pour réapprendre à respirer. Avant de nous attaquer au gène de la mucoviscidose dit-il, nous allons continuer les recherches sur celui de la maladie de Duchêne-Boulogne. Une fois que nous aurons trouvé et isolé le gène malade et, semble-t-il, ceci est en bonne voie, nous en saurons

plus pour commencer les recherches curatives. Bien sûr, il faudra des années pour cela. Nous ne pouvons pas encore déterminer à cet instant précis la manière d'annihiler le gène et ses conséquences, mais nous avons bon espoir de parvenir à un résultat probant. Il est certain cependant que les recherches conduites actuellement dans le domaine de la génétique sont extrêmement importantes. C'est pourquoi nous vous encourageons fortement à soutenir par tous les moyens le développement des manipulations génétiques si vous souhaitez que cette maladie soit un jour éradiquée. Les rares parents qui se faisaient encore des illusions viennent de comprendre deux choses. D'une part, que les espoirs qu'ils caressaient, envers et contre tout bon sens, de permettre à leur enfant d'éviter la condamnation viennent de s'évanouir brutalement et, d'autre part, qu'en approuvant les manipulations génétiques (et ont-ils le choix désormais ?) ils vont contribuer à ouvrir la boîte de pandore. Et c'est une duplicité qu'ils n'avaient pas du tout prévue. La maladie de Duchêne-Boulogne est transmise par les femmes à leurs fils uniquement. Elle se souvient, la mère d'un petit décédé récemment, du jour où son mari est rentré à la maison avec l'information, tout fier de n'y être pour rien, lui, et avec à la bouche des propos aussi consolateurs que maladroits. Il avait essayé de la déculpabiliser en même temps qu'il acceptait généreusement que la responsabilité lui incombe ! Déjà il l'avait quittée mentalement. Déjà elle s'était résignée.

Mais on s'agite dans l'assemblée. Il est temps de faire une pause. Les gens se lèvent dans un grand bruit de raclement de chaises. La présidente de l'Association sort du troupeau et reprend son rôle de dirigeante des opérations. Elle conduit tout son petit monde dans la pièce voisine. Il y a là quelques carafes de jus de fruits, des bouteilles de vin et des petits biscuits. Tout le monde attend et ne se jette sur les boissons et les biscuits qu'une fois l'autorisation implicitement donnée d'un battement de cils. Les groupes se forment. Les parents qui se connaissent déjà s'interpellent. La présidente s'adresse au couple de parents qu'on a applaudi tout à l'heure. Elle leur demande comment ils vont. Elle est venue manger

chez eux un dimanche avec leur fils. Ils avaient fait connaissance parce que leurs enfants étaient atteints de la même maladie, sauf que le bébé du couple était atteint à un stade plus précoce que celui de la présidente. Ce n'est pas la maladie de Duchêne-Boulogne d'ailleurs, ni une mucoviscidose. C'est une maladie encore plus rare. Et si le côté positif en est que les mères ne sont pas responsables de la transmission du gène défectueux cela a, par contre, l'immense inconvénient que les recherches spécifiques à cette maladie seront, très certainement entreprises, bien après les autres. Qu'en pensez-vous ? Demandent les parents en espérant de toutes leurs forces l'infirmité de leur pressentiment. Oui, dit la présidente, la tête déjà ailleurs, oui, je sais, excusez-moi, on me demande... à tout à l'heure alors, dit-elle, et elle les plante là, au milieu de la pièce, complètement inutiles, jusqu'à ce qu'une jeune femme s'approche pour leur demander quelques renseignements pratiques. La pause est finie, tout le monde rejoint sa place. La présidente ouvre le débat pour cette deuxième partie, et présente dans les grandes lignes les objectifs de ce Téléthon, pour lequel on les a également (surtout ?) fait venir et que, sur le modèle américain, elle se fait fort d'instaurer et inaugurer en France. Mais tout d'abord, et afin de prendre insidieusement le pouvoir sur l'assemblée pour l'amener à rejoindre ses vues, le Grand Professeur lui assène son point de vue. Il choisit sciemment pour cela des termes chocs. Il explique en clair, à tous les parents, que la maladie de leur enfant n'intéresse personne. Qu'aucun chercheur n'aura envie de se lancer dans cette fastidieuse corvée de recherche, s'il n'a pas la perspective d'un travail plus valorisant, plus diversifié dans un laboratoire ultra-moderne.

Bien entendu que le travail rédhibitoire sera tout de même effectué, mais au moins dans des conditions plus motivantes. Les participants ne retiennent de ce discours que le fait que leur cas ne sera traité que parmi de nombreux autres. De là à ce que la progression de la recherche soit ralentie, il n'y a qu'un pas. Mais de cela il ne parle pas et il s'en tient à un avenir magnifique qui amènera sans doute possible la résolution de tous les problèmes...

pour autant que l'on réussisse à amasser suffisamment d'argent pour mener le projet à bien ! Il parle avec un bel enthousiasme de son futur labo. Il s'y voit déjà !

Ensuite il arrête là son discours et laisse le soin à la Présidente de développer le déroulement de ce tout premier Téléthon français. La plus grande foire de l'année, tout droit venue des grands shows télévisés américains. La conjonction des termes télévision et marathon. Un marathon télévisuel de trois jours non-stop. On monopolisera tous les villages de France et de Navarre. On fera appel à toutes les organisations. À toutes les administrations. À toutes les institutions. Les pompiers feront des exploits. Les présentateurs des trois chaînes de télévision commenteront, seconde après seconde les événements, les défis, les exploits qui se dérouleront sous les yeux des téléspectateurs enthousiastes et émus. Des volontaires offriront leurs exploits sportifs, d'autres réaliseront des paris extraordinaires et même un tout petit enfant cassera sa tirelire en public pour en offrir le contenu à un petit myopathe. Un immense tableau comptabilisera l'argent reçu au fur et à mesure dans toute la France voire dans les pays limitrophes qui reçoivent les chaînes françaises. Bien sûr on incitera le pays tout entier à jouer le jeu à fond. Et puis, au milieu de tout cela, de temps en temps, on verra un petit malade, dans son fauteuil roulant, et on l'interrogera en temps réel.

Pour que cela fasse plus vrai se dit-elle in petto en extrapolant. Évidemment, pendant tout le temps qu'aura pris l'organisation de ce premier Téléthon, beaucoup de ses petits camarades seront décédés. Ce qui n'ôtera rien au succès phénoménal de ce premier opus.

On pourra voir ensuite le laboratoire ultra sophistiqué qu'auront pu se construire les chercheurs après bien des tergiversations. Comme il a été promis que chaque centime dépensé serait justifié, on lira tous les fastidieux rapports du Conseil d'Administration que préside le Grand Professeur. Désormais, l'argent ayant valorisé la recherche, celle-ci peut commencer. Sous l'autorité du Ministère de la Santé publique.

Elle est écœurée, tant elle ressent ce pouvoir de vie et de mort de la toute puissante médecine. Ce pouvoir de leur faire faire à tous ses quatre volontés. De les plier à ce jeu ignoble de la pitié, du voyeurisme, de leur imposer cette participation à l'infâme mascarade où l'on tirera bien fort sur la fibre émotionnelle d'un public manipulé. Sans argent, pas de recherche. Sans recherche, la condamnation.

C'est drôle, chaque année, au moment du Téléthon, début décembre, quand elle passe devant un stand, quand on la sollicite de toutes parts, il n'y a rien à faire, elle ne peut pas s'empêcher de détourner la tête.

Téléthon 2 – L'envers du décor

Merci d'applaudir Monsieur et Madame X pour tout le travail effectué...

Le couple se retrouve soudain au bord de la nausée. Ces applaudissements spontanés leur semblent déplacés. Comme si on les remerciait d'avoir si bien su perdre leur enfant. D'avoir été tellement « efficaces » face à l'adversité. Alors même que le père s'est noyé dans son travail dès qu'il a appris le drame et que la mère, désespérée, murmurait à l'oreille de son enfant, d'une voix insoutenable de douceur : « meurs, mais meurs donc, ne vois-tu donc pas que je n'en peux plus ? », avant d'aller s'écrouler, ivre morte sur son lit. Et c'est pour cela qu'on les applaudit maintenant ? Les heures passées à essayer de déculpabiliser en se lançant dans un travail aussi dérisoire qu'acharné comptent pour beurre. Elle n'arrive pas à oublier le flacon entier de Témesta englouti sur la tombe de son fils au soir de son enterrement. Toutes les portes des églises auxquelles elle a frappé, pour y trouver un semblant de réconfort, lui sont restées fermées. Résonnent encore et toujours à ses oreilles les cris de bête qu'on égorge qu'elle a poussés pendant des heures dans la chambre du bébé désormais absent. Elle aurait tellement voulu, ce soir, être cette sainte irréprochable, cette mère éternelle et résignée, cette image d'Épinal, cet exemple universel, au lieu de la loque bien maquillée et désespérément souriante qu'elle montre à tous.

Quant à celle qui provoque ces applaudissements, elle est venue manger chez eux un dimanche avec son mari et leur fils. Il y a une éternité semble-t-il, maintenant que la mort est venue s'immiscer entre eux. C'était juste avant. Ils avaient fait connaissance parce que les deux enfants étaient atteints de la même maladie sauf que le bébé du couple était affecté à un stade plus précoce que celui de la présidente. La maman qui a déjà perdu son enfant, malgré ses souffrances, n'envie pas sa consœur. Quand ils sont venus chez elle, elle a lu la douleur dans le regard du petit, elle a vu le harnachement tout de cuir et de métal qui ne pouvait pas ne pas le faire souffrir

cruellement. Elle a entendu les pleurs de l'enfant quand on lui a enlevé son corset et que les chairs ont réagi. Jamais elle n'aurait souhaité cela pour son propre enfant se dit-elle. Quoique. Si elle veut bien être honnête, elle sait parfaitement qu'elle aurait été au bout du monde à genoux si cela avait pu changer les choses. C'était il y a une éternité non ? Mais ça veut dire quoi exactement l'éternité ?

L'éternité. Elle revoit son enfant qui riait, allongé sur le dos dans sa poussette dont elle avait rabattu le capot afin qu'il puisse bien voir. On était à mi-septembre et l'été indien cette année-là devait durer jusqu'à fin octobre. Les feuilles étaient déjà bien colorées au-dessus de la tête du bébé et il adorait les regarder. On voyait aussi les rayons du soleil au travers et tout cela dansait et bougeait. C'était si beau et l'enfant était si visiblement heureux que tout le monde avait envie de rire. On oubliait tout le reste. Quand elle y repense, elle pourrait même dire, la mère, que c'est lui qui l'a aidée à tenir le coup, pendant tous ces mois de sa brève existence et qu'il lui aura donné une fabuleuse leçon de vie. Mais ce jour-là, une fois arrivés en bas de la côte, à peine avait-elle eu le temps de faire ses premières courses pour le repas de midi, qu'il s'était mis à tousser, à s'étouffer. En un éclair il avait fallu tout remballer, rentrer le plus vite possible vers les appareils médicaux. Elle n'avait plus du tout envie de rire et chaque pas, rajouté au précédent était si désespérément lent qu'elle avait alors cruellement ressenti cette notion d'éternité. Éternelle oui, que cette bataille pour tenter encore une fois d'accomplir l'impossible. Retarder de quelques instants le rendez-vous fatal. Une éternité dans chaque arbre dépassé, chaque tournant du chemin, chaque buisson. Vite, vite, vite. Pourquoi, mais pourquoi n'ai-je pas pris avec moi la bonbonne d'oxygène, la pipette au moins ? Pourquoi ? Si seulement on habitait en bas de la côte. Si seulement on était en descente et pas en montée. Je pourrais marcher plus vite... Si, si, si... tu sais bien qu'avec des si ! *Si seulement il n'était pas malade.* Oh, je t'en prie, je t'en supplie mon bébé, ne pars pas, pas comme ça, pas encore. Je t'en prie reste encore un peu avec moi. Je ne suis pas encore prête. Vite la maison,

vite la grille, vite la clef, encore un étage à monter, ça y est on est arrivés ! L'enfant est bleu, elle le retourne, fait les quelques gestes que le physiothérapeute lui a montrés puis l'installe sous le masque. Il reprend enfin des couleurs. Elle le couvre de baisers. On a gagné ! Ce n'est pas encore pour cette fois ! Et tandis que la faucheuse s'éloigne en faisant la grimace, elle lui tire la langue. Bien sûr qu'au bout du compte elle aura raison la noire marâtre, mais pour le moment c'est la Vie qui a le dessus. Dansez ! L'enfant dort maintenant. Calmé, nourri grâce à la sonde que sa mère a appris à mettre. On ne sait pas si c'est vraiment très bien de faire ainsi d'ailleurs. Le bébé devient obèse petit à petit. Sa peau prend une sale couleur blanchâtre. Malsaine et moite. Sa mère a tellement peur de le nourrir insuffisamment qu'elle enfile tout le petit pot dans la sonde. Elle n'a même pas la présence d'esprit de se renseigner, et d'ailleurs qui pourrait bien l'aider, personne parmi tous les gens qu'elle connaît n'a entendu parler de cette maladie. Mais la solitude dans laquelle elle se noie n'est pas encore le pire. Le pire, ce n'est même pas de savoir que l'enfant va mourir. Non, le pire, pour aussi impensable que ce soit, c'est juste de ne pas savoir quand.

Plus tard, une jeune femme s'approche pour leur demander quelques renseignements pratiques. La maladie est si peu connue, si peu reconnue qu'elle ne sait pas à qui s'adresser pour trouver un bon physiothérapeute, un bon médecin, quelqu'un d'humain. Ils la renseignent bien volontiers. Pour eux, tout est simple, tant que l'enfant va bien, on le garde à la maison. Il peut profiter du jardin, de la présence de sa mère, de son père. Il faut bien sûr se procurer tout un attirail médical, mais on apprend vite à s'en servir et il est remboursé sans problème. Et sitôt que l'enfant entre dans une période de crise qui nécessite des soins plus importants, on s'installe avec lui à l'hôpital pour quelques jours. Bien sûr, les parents sont libres de faire autrement. Ils lui parlent alors de ce médecin-chef qui les avait convoqués dans son bureau, lors de la première vraie crise de leur fils, et qui leur avait dit : « Laissez-le-nous, dans trois jours ce sera fini ! ». Abasourdis, choqués, incapables de se révolter vraiment, ils avaient refusé, expliquant laborieusement que tout en préférant

éviter un acharnement thérapeutique ils ne souhaitaient pas, leur enfant ne souffrant pas outre mesure entre les crises, accélérer le processus de la maladie. Il semblait encore très heureux de vivre et il leur apportait beaucoup de bonheur. La jeune femme acquiesce. Hésitante. Elle semble visiblement se demander si cette solution radicale ne lui aurait pas mieux convenu, à elle dont le mari est parti en courant le jour même où il apprit que leur enfant était malade. Et comment faire, seule, quand il faut travailler pour survivre ?

Pendant que les débats reprennent, la mère se souvient alors de sa triste réalité. Pas le tableau édulcoré et idéalisé qu'elle vient de transmettre à la jeune femme, non, elle se remémore la première crise. L'enfant, dans sa chambre, étouffait. Son mari était parti travailler avec la voiture. Il n'avait pas encore répondu à son appel, signe qu'il n'était pas arrivé au bureau. Elle était seule et pour se donner du courage, elle avait été chercher la bouteille de scotch qui restait à la cave. Ils venaient à peine de déménager et tous leurs voisins étaient des quasi-inconnus. Sauf celui d'en face, un père de quatre enfants, qui était engagé au sein de la commune, et qui avait pu faire accélérer les choses pour qu'ils aient l'électricité et le téléphone, sans devoir passer par des délais d'attente. Seulement, il était aussi venu lui rendre visite après coup, un jour où elle était seule avec son enfant, et il lui avait fait comprendre qu'il n'aurait vu aucun inconvénient à ce qu'elle le remercia de ses interventions en payant de sa personne, dans la chambre même du bébé. Du coup elle ne souhaitait pas s'adresser à lui pour amener le petit à l'hôpital. La bouteille était ouverte devant elle et pour essayer de vaincre son angoisse, elle y avait déjà largement puisé, carrément au goulot. Son voisin de gauche était instituteur. Serait-il là un jour de semaine ? Entre deux cours ? Un peu désinhibée, elle avait réussi à le joindre et il avait accepté de la conduire de suite à l'hôpital. Une fois l'enfant soulagé, calmé, endormi, elle était allée appeler son mari depuis le bistro d'en face. Blindée dans un carcan d'indifférence quasi inhumain, protecteur, elle se l'était jouée série noire et elle avait lancé au barman « un cognac s'il vous plaît, un double ! » comme elle l'avait vu faire si souvent dans des films policiers.

Des cailloux dans ma chaussure

Je suis désolée
Je te demande pardon
Je te remercie
Je t'aime
(hoo'oponopono)

J'aime cette « prière » hawaïenne. Je la récite plusieurs fois par jour. En ce moment je suis en train de faire le grand ménage dans ma mémoire. Ce n'est pas facile. Pourtant, c'est pour la bonne cause.

Je me suis rendu compte que si je ressasse mes petits malheurs, je les minimise et je n'arrive pas à les oublier. Ils reviennent périodiquement m'empoisonner la vie et ne me rendent pas meilleure pour autant. En conséquence, je vais tout simplement faire comme avec ma peur de la mort : les regarder bien en face. Les énumérer une fois pour toutes et essayer de les éradiquer, comme certaines ciguës de mon jardin. Après quoi, je pourrai retrouver ma petite pièce intérieure toute propre et commencer à la meubler de toutes ces merveilles que la vie m'a offertes.

En attendant, je ne sais pas comment l'écrire, cette histoire. Hier matin à mon réveil, tout semblait si évident, si facile. J'ai hurlé ma frustration à tous les échos elle était entendue, j'avais vidé mon sac, je pensais que tout était réglé. Pourtant non. Mais j'ai lancé la machine. Ouvert la boîte aux coups de colère, laissé monter le lait, et une fois de plus, si je prends de la distance, j'ai l'impression qu'en regard de certaines souffrances vécues par tant d'autres, ma tragédie personnelle est plus que négligeable. Il ne faut pas comparer sa vie, me dit-on. Peut-être. Mais si je ne l'avais pas eue qui me sautait à la figure, cette comparaison, est-ce que j'aurais réellement pris conscience de certaines choses ? Me serais-je posé des questions ? De quoi ai-je été nourrie pour pouvoir comparer. Pearl Buck, Charlotte et Emily Brontë sont-elles d'aussi bons maîtres que Shakespeare ou Simenon à l'école de la vie ? Quelles sont les vraies questions au fait ? Il est facile – même si pas toujours simple – de savoir ce que l'on ne veut pas. Mais ce que l'on veut ?

Ce que l'on peut ? Ce que l'on est ? Marthe ou Marie ? Où est le malaise ? De quoi ai-je besoin ? De quoi ai-je manqué ?

De respect.

De considération.

D'estime.

D'attention.

De soins.

D'AMOUR.

J'aurais aimé, une fois, une seule, dans ma vie, avoir une journée qui aurait été la plus belle. Celle de mon mariage tient, par exemple. J'aurais aimé y jouer le premier rôle. Et pourquoi pas ? N'importe quelle chevrière, couseuse, domestique y a droit. Pourquoi pas moi après tout ? J'aurais aimé avoir autour de moi des gens aimants. Une mère aimante. Une belle-mère complice. Qui n'aurait pensé qu'à mon bonheur. Qui m'aurait aidée à me préparer. Qui aurait voulu que je sois la plus belle pour mon prince charmant. Elles m'auraient fait couler un bain. M'auraient donné « quelque chose de vieux, quelque chose de neuf, quelque chose d'emprunté, quelque chose de bleu » et une pièce d'argent dans mon soulier. Mais il y avait beau temps que s'était envolée l'ancienne dentelle précieuse de leurs robes de mariées ; de neuf elles n'avaient que du faux, me prêter quelque chose à moi ? Jamais ! M'auraient-elles dit et pour le bleu, je n'avais qu'à jouer La Truite ! Quant au sou dans le soulier, vous n'y pensez pas ! Déjà qu'on perd notre bâton de vieillesse au profit d'un bon à rien !

Et moi qui aurais tant aimé qu'en lieu et place de leur indifférence, elles m'expliquent maladroitement les choses de la vie. Nous aurions ri toutes ensemble dans le gynécée et toutes m'auraient dit à quel point j'avais de la chance et comme je serai heureuse avec cet homme-là, si beau, si tendre, si intelligent, si drôle aussi, mais d'un humour fin, jamais grossier. Nous serions montés dans la vieille voiture, un peu bringuebalante, mais bien décorée pour l'occasion, pleine de fleurs d'égantier. Bien installée à côté de lui et en riant au souvenir de sa demande quelques mois plus tôt, je continuerais à m'extasier. C'est bien moi qui suis là à

ses côtés ? Me souvenant du moment si spécial, quand savourant un hors d'œuvre particulièrement bien préparé, lors d'un repas en tête à tête, il m'avait lancé négligemment : « Ce serait idéal comme introduction à notre repas de mariage non ? ». Je m'étais étranglée de surprise. Le matin même, je lui avais dit que puisqu'il y était allergique (il avait vécu une affreuse expérience) je ne lui demanderais plus désormais de m'épouser et acceptait la précarité de la vie qu'il m'offrait, enceinte ou non. Et voilà qu'il avait manifestement changé d'avis et décidé d'essayer, une fois de plus, une fois encore, de parier sur le bonheur.

J'aurais tant aimé que toute la journée de notre mariage se passe dans le même état d'esprit que cette soirée, tellement irradiée d'amour que je m'en nourris encore vingt ans plus tard. Nous serions arrivés en un joyeux cortège, même pas forcément bruyant, devant le Château d'Aigle où devait se dérouler la partie civile. Je baignais dans cette aura un peu particulière qui semble inhérente à chaque nouvelle épousée quels que soient son âge, sa race ou sa condition. Cette aura que je ne peux définir autrement que par le terme *Amour* et qui transforme n'importe quelle femme en lumineuse beauté.

Que tu étais beau mon homme dans ta chemise blanche, avec tes cheveux mi-longs et ton sourire inimitable. Nous étions seuls au monde pour apposer une signature sur le registre de notre avenir. Une fois les vœux, les fleurs et les vivats échangés, nous serions partis sur les lieux de la fête. Un très joli endroit préparé par nos soins. Un repas modeste, mais néanmoins délicieux et quelques pas de danse pour clore la soirée. Une nuit claire, pleine d'étoiles et nous deux, main dans la main pour rentrer chez nous. J'attends notre enfant, le fruit de notre amour, et dans un peu plus de deux mois, il viendra bouleverser nos vies.

Elle m'a convoquée chez elle, l'auteur de mes jours. Elle a posé cinq cents francs sur la table et elle a dit : « Tiens, ça fera pour les boissons et fais en sorte qu'il y en ait assez ».

J'étais si belle et prête dans ma robe de grossesse, donnée par la femme de notre propriétaire, et d'un si joli bleu qui m'allait à ravir. Les invités sont arrivés. Chacun a pris sa place. Certains

peu, d'autres trop. On ne se refait pas. Nous avons commencé par faire connaissance au bistro d'en face. Celui-là même où nous serions allés s'il n'avait tenu qu'à nous. Bien sûr les buveurs ont commandé à boire et commencé les libations d'usage. Puis, après quelques rires empruntés et propos coincés, nous nous sommes engouffrés dans les voitures pour aller au Château. Bien entendu je me suis retrouvée, toute tordue, tout au fond de notre minibus. Les anciens et les « malades-en-voiture » s'arrogant de droit les meilleures places à l'avant. Mariage ou non, mariée ou non. Nulle n'est prophète en son église. Quand on compte pour beurre, c'est pour la vie. Et comment faire autrement que de présenter un visage heureux un jour pareil ?

Nous avons attendu longtemps sur la place du Château. Manifestement le mariage précédent prenait tout son temps, ou alors c'est nous qui étions (une fois de plus) en avance ou encore, le Pétabosson qui avait du retard. Enfin, nous avons été autorisés dans la salle magnifique. Le discours, simple et concis, était le plus beau pour mon troisième et (je l'espérais) dernier mariage. Ma fille explorait la salle à quatre pattes, le beau-frère, la belle-sœur, la belle-mère, le père, la mère, tout le monde était là. Et quelques photos plus tard, tout le monde s'est retrouvé sur le parvis. Un bouquet de fleurs en plus dans la main de la mariée (moi !) offert par la Ville d'Aigle.

Ça tombe bien, ainsi, non seulement je me retrouvais (presque) dans le coffre de notre voiture, mais en plus j'étais submergée de matériel en tout genre, de plats et de paquets, de mon gros ventre et du bouquet de fleurs ! En route pour le cabanon, loué pour l'occasion au milieu de la forêt, et décoré la veille de dizaines de ballons irisés. La petite troupe est descendue de voiture et pendant que je servais l'apéritif aux assoiffés, les hommes se sont attelés à la confection de la fondue. Il me semble qu'il n'y avait pas d'électricité dans le refuge et j'ai souvenir qu'on ait mangé à la lueur des bougies, par contre je ne sais plus comment on a fait cuire la fondue. Ah ! Oui, je me souviens, la cuisinière fonctionnait au gaz. Quelle jolie soirée ! La table était bien garnie de toutes ces jolies choses que

j'avais achetées. La fondue était délicieuse, et mon seul regret fut que je n'avais plus faim pour les petits fours si luxueux du dessert. La seule chose que je m'étais achetée pour moi.

Nous avons tout rangé, tout nettoyé. Nous avons ramené les invités chez eux. Le brouillard était à couper au couteau, mais personne d'autre ne voulait se charger de la corvée. Puis nous sommes rentrés chez nous. Enfin seuls, et moi, bien à ma place aux côtés de mon époux tout neuf. À la maison, nous avons posé ma fille endormie dans son lit, puis nous nous sommes couchés, épuisés de fatigue.

Quel beau mariage c'était là !

Thanatos

Mais qu'est-ce que je fais dans cette chapelle ? Je n'ai pas du tout envie d'être là. Je ne suis pas à ma place ici. Je suis un mensonge vivant, et je n'aime pas ça du tout. En fait, ce n'est pas ainsi que je l'imaginai, l'enterrement de ma mère.

Et ce n'est pas ainsi que je l'aurais souhaité. La chapelle est très basse de plafond. Ça a un côté écrasant. Mais bon, c'est moderne, il paraît. J'aime bien les arrondis derrière l'autel. Mais je me demande pourquoi ils ont fait des sièges pour les prêtres qui ressemblent à des w.c. C'est bizarre.

Le cercueil est là. Bien présent. Il a l'air tout petit. C'est vrai qu'elle avait bien maigri après un an de maladie. Le pasteur est là aussi. Pourtant, l'église et elle. Enfin.

Quand on est arrivés, essouffés, il y avait déjà mon frère, sa femme et leurs quatre filles. De deux lits différents, comme on dit. Famille recomposée. C'est très tendance. Cinquante pour cent de divorces quand même !

Il y avait aussi un oncle, le Tonton de Bâle, le dernier survivant de la fratrie maternelle. Il y avait la plus fidèle amie de ma mère. Son souffre-douleur privilégié. Cette pauvre A., comme elle aimait tant à le dire. Et puis une autre amie encore, rencontre de voyage, que je ne connaissais pas. Et c'est tout.

Les autres sont venus pour les vivants. Un ami de papa. Un ami de mon frère. Et puis il y avait mon mari. Et puis moi.

Quelle galère !

J'avais décidé de ne pas venir. Il y a dix ans que j'avais coupé les ponts. Après des années de malentendus. Et puis, finalement, sur une rencontre accidentelle, j'ai retourné ma veste. Et, devant son mari, octogénaire, qui voulait à tout prix donner encore l'image d'une famille unie, J'ai décidé de faire l'effort de venir quand même. En toute hypocrisie. Pour la paix de mon âme ; pour éviter le risque de me sentir coupable un jour. Et aussi pour ne pas rompre totalement avec mon frère. Pas question qu'elle arrive à nous séparer sur son lit de mort !

Évidemment, le père, le patriarche, n'a pas pu s'empêcher d'y mettre des garanties et, tout comme il avait pris la défense de sa femme autrefois, en refusant la main qui se tendait pour essayer de recoller les morceaux, il a opposé une fin de non-recevoir à toutes relations futures. Alors même qu'aucun pas en ce sens n'avait été fait...

« Vous comprenez, à mon âge... je n'aurais plus la force », et cætera... Tout ça pour dire qu'il n'a pas du tout envie de se retrouver face à deux adolescents (les miens) et de faire des efforts au nom de la sacro-sainte famille (comme je le comprends, je ne voudrai pas non plus à son âge, mais pourquoi ne pas le dire tout simplement ?)

Nous y voilà. Musique, Maestro. Et « Only you » explose dans le chœur. Quelle surprise ! Comme c'est joliment incongru. Non, ce ne sont pas les « Platters », groupe à la mode au temps où elle écoutait cette chanson. Mais presque. Quoiqu'un peu trop policé à mon goût. « Only you ». Toute une époque.

Nous habitons rue de la Tour. À Lausanne. Une rue *chaude* où l'on trouvait encore des appartements bon marché. Et c'est les putains d'en face qui faisaient tourner ce disque à longueur de journée. Celles-là mêmes qui me gardaient quand Maman allait travailler dans son bar à café. Pour finir, elle ne s'en sortait pas quand même. Elle a déménagé, à *la cloche de bois* (de nuit, sans payer les loyers) en mettant son barda dans une brouette et le panier à linge contenant le bébé (moi) sur le dessus. *Only you*. Un symbole ? Non. *Only you*. Seulement toi papa. Le seul homme de sa vie. Le seul qu'elle ait jamais aimé. Le seul qui l'ait jamais aimée. Only YOU ou only MOI ? Les enfants, ça passe après ne se privait-elle jamais de nous dire.

Le pasteur nous a fait ça très bien. Pour lui *only you* ne veut dire qu'une chose bien sûr. Le seul, le vrai, l'unique. Loin des basses turpitudes humaines. Ça ne peut être que le Christ.

Après, je n'ai plus écouté. Ma pensée s'est évadée. Je suppose que c'est pareil pour tous. C'est pour ça qu'ils donnent des photocopies de leurs textes à la fin. Qu'on peut mettre nous-mêmes à la poubelle. Moi, je pensais. Je cherchais, désespérément, tout ce

que j'avais vécu de positif. Parce que c'était l'endroit. Parce que c'était le moment. Je voulais tellement honorer sa mémoire. Mais je ne trouvais rien.

RIEN.

Et je savais pourtant qu'il y avait eu des choses. Des instants. Des moments. Mais là malgré tout mon ardent désir, j'étais vide et nulle et non avenue. Il y avait la pente, du savon, le puits sans fond, le mur lisse et aucune solution. Les seules choses qui me revenaient en mémoire, à cet instant précis, comme les bulles fétides dans un étang nauséabond (ça suffit comme image ?) n'étaient que les mauvais souvenirs. De toutes mes forces j'essayais de faire venir de belles images. De beaux souvenirs. J'en appelais à mon sens chrétien. Il est passé où mon sens chrétien ? Quand même, c'est un comble. Moi qui suis si bonne, si gentille avec tout le monde. Tous les autres, qui ne me sont pas aussi proches. Même ceux qui m'emmerdent. Et avec ma propre mère, je ne peux pas faire l'effort ? Alors même que j'avais réussi dans ma vie, là où elle avait échoué. Et du coin de l'œil, je regardais papa. Dernier survivant, qui était là, presque souriant.

Content d'avoir pu lui faire ce dernier cadeau, de la laisser partir avant lui, tant elle avait peur de lui survivre. C'est le seul point sur lequel nous nous ressemblons, elle et moi. Cette crainte de rester seule, après. Lui, comme toujours, ne laissait rien paraître. Fidèle à sa légende. Comme s'il n'avait aucun chagrin. Mais peut-être était-il au-delà du chagrin. Il doit bien y avoir un âge où la mort devient, sinon une aspiration, au moins anecdotique.

Moi, j'avais encore dans mes oreilles, son refus de moi, de ma famille, de mes enfants. Alors même que, de toute façon, bien que ce n'ait jamais été reconnu, ma place, je ne l'avais jamais eue.

Étant arrivée là, avec elle, ma mère, comme un cheveu sur la soupe. Un supplément inopiné en quelque sorte. Mais bon, c'était l'époque où ça commençait à faire désordre de supprimer les enfants. C'était encore à la mode de faire semblant de les aimer et puis, dix-huit ans, c'est vite passé, non ? Surtout quand l'enfant en question est tellement assoiffée d'amour qu'elle ferait n'importe

quoi pour en obtenir. Un peu. Nous avions donc joué le jeu avec beaucoup de penalties et quelques hors jeu, deux ou trois cartons rouges, jusqu'à la rupture finale. Pas plus que ses enfants, on ne choisit ses parents. Finalement, on a très peu de choix dans la vie.

Et puis maintenant, devant ce cercueil qui nous réunit, je suis venue les mains vides. Avec même pas dans le cœur, ma capacité de pardon. J'avais trop donné, avant. C'est vrai que des fois, il y en a un peu marre, d'aimer ceux qui ne vous aiment pas !

Et dans ma tête, tourne en boucle, cette chanson de Brel : « J'veux qu'on rie, j'veux qu'on danse, j'veux qu'on s'amuse comme des fous, j'veux qu'on rie, j'veux qu'on danse, quand c'est qu'on'm'mettra dans l'trou... ».

Et au lieu de ça, retentit dans la Chapelle : Strangers in the night Frank Sinatra. L'autre homme de sa vie. Son côté fleur bleue. Son côté *Allo Docteur* ? Son côté guimauve. Petite fille. Et alors ?

Les grandes émotions m'ennuient m'écrivait-elle, dans sa toute dernière lettre. Celle qui précéda la rupture. Normal, il s'agissait de MES émotions. Strangers in the night. Chabadabada. Je la connais par cœur. Aussi. Sauf qu'entre elle et moi, c'était plutôt des « bateaux dans la nuit ». On s'est croisées sans se voir, y avait pas la lumière, y avait pas les codes. Y-a-t-il eu au moins une fois de l'amour ? Et elle, est-ce qu'elle l'attendait encore, son grand amour ?

Et voilà,

C'était fini.

On s'est retrouvés dehors.

Un peu étourdis par le soleil d'avril, totalement irrespectueux de l'importance de la cérémonie. Une invitation insolente aux glaces, au farniente, aux vacances. J'allais prendre congé quand j'ai reçu, de plein fouet, le regard totalement dépourvu d'aménité de celui qui a contribué, un peu, parfois de manière frappante, à mon éducation.

Une fin de non-recevoir, sèche et brutale.

Enfin, je n'avais que ce que je méritais.

J'avais osé défier les lois de l'hypocrisie.

Appelé un chat un chat.

Accepté de ne pas être aimée.

Finalement.

Pour autant qu'on ne me demande pas de faire semblant.

Il est lent et sinueux le chemin de la découverte de soi.

Elle est difficile la recherche de sa propre intégrité.

Les deuils en font partie et aussi le pardon.

On appelle ça « grandir ».

Scène de torture ordinaire

Déshabillez-vous !

Allongez-vous !

Je ne suis pas là pour vous soigner, je suis là pour voir si l'on peut encore vous rentabiliser. Peu important vos douleurs, vos souffrances, votre état physique. Je dois voir si, avec ce qui vous reste de capacités, de forces, il est encore possible de tirer quelque chose de votre carcasse.

Des problèmes en C1-C2 ? Des petits soucis au niveau des lombaires ? Des grognements sur le psoas ? Qui êtes-vous pour vous servir de termes que seule la Médecine est autorisée à utiliser ? Vous n'êtes pas sensé connaître ce vocabulaire. Vous n'êtes qu'un souffreteux, un patient. Tâchez de ne point l'oublier.

Vous souffrez ainsi allongé ?

Il vous faudra le subir encore trois quarts d'heure.

Ouvrez les yeux !

Nous devons communiquer !

Il vous est interdit de pleurer de douleur !

Soyez un homme !

Si déjà nous ne pouvons faire du chiffre avec vous, ayez au moins la décence de souffrir dignement !

Ouvrez les yeux !

Je veux pouvoir me regarder au fond de votre souffrance.

Je suis tout puissant, vous n'êtes rien. Je peux décider de votre vie ou de votre mort. C'est à moi que vous devrez ce stage de réadaptation auquel je vous soumettrai. Ils m'attendent en haut lieu. Je dois leur donner des résultats. J'ai un quota à respecter moi ! Ce n'est pas comme les traîne-savates dans votre genre qui ne savent que profiter de notre société, du dur labeur de leurs concitoyens.

Un droit, l'assurance invalidité ? Ne me faites pas rire ! Ce n'est pas parce que vous avez payé quelques pourcentages de salaire pendant vingt misérables années que vous pouvez compter dessus pour vous nourrir jusqu'à la fin de vos jours.

Ouvrez les yeux !

Je vais vous apprendre à être fort moi.

Il vous est interdit de vous évanouir !

Ce que nous allons faire de vous ?

Hum, c'est assez ennuyeux, je l'avoue.

Nous vous avons déjà retiré les complémentaires en 2003, puis la part de rente dévolue à votre femme en 2005, elle n'a qu'à se bouger pour trouver du travail celle-là, peu nous importe qu'elle ait passé la cinquantaine ! Alors, honnêtement, ça va nous être difficile de vous recycler. Le plus simple, le plus rentable, serait de vous éliminer purement et simplement. Dommage que quelques doux rêveurs, imbéciles, constructeurs d'un vague monde soi-disant meilleur aient rendu la chose impossible. Pour l'instant. Parce que nous n'avons pas dit notre dernier mot, nous, les forts, les puissants, les riches, les actionnaires.

Ouvrez les yeux !

J'ai encore deux ou trois endroits à ausculter. Surtout là où ça ne fait pas mal. Histoire de leur démontrer que votre maladie est plus psychologique qu'autre chose. C'est qu'ils adorent ça en haut lieu, ces maladies qu'on ne peut démontrer, prouver, concrétiser. Autant de prétextes pour vous sortir des listes. Voilà, vous pouvez vous rhabiller. J'ai assez d'éléments. Ne vous levez pas trop brutalement. Il ne s'agirait pas de vous faire mal. Ah ? Vous avez apporté vos radios ? Elles sont sans équivoque ? Je vais voir ça. En attendant, allez soigner votre nuque, et bonjour à votre dame !

Songe d'automne

La dernière fois que j'ai vu ma mère
Elle était contre le chambranle
Silhouette noire et sévère
J'y pense encor' parfois, j'en tremble
Quand on quitte ceux qu'on aime
Pour un quart d'heure ou pour une heure
Ne peut que demeurer certaine
La dernière image du bonheur
Qui sait jamais si reverra
À son retour d'une simple absence
Tout ce dont très vite, déjà
On ne retrouve plus l'essence
Regarde bien, petit, regarde bien
Aujourd'hui, dans ton arrogance
Tu es jeune, tout t'appartient
Rien n'a encore d'importance
Manque d'amour, manque de courage ?
À l'aube de mon adolescence
Elle n'a pas su, et c'est dommage
Faire preuve d'un peu plus de patience
Elle est partie un beau matin
Cause désespérée, cause perdue
Avec rien que son sac à main
Et je ne l'ai plus jamais revue.

Contes Ludiques Sauce Gribiche

Ces histoires-là sont des fictions. Mais certains m'ont dit, qui les ont lues, qu'elles étaient vraies. J'ai mis quelques jeux d'écritures aussi. Parfois parce qu'ils sont drôles et distrayants, d'autres fois parce qu'ils sont instructifs. Et puis il y a des tout petits moments de vie, des pensées uniques, réflexions sur l'instant, à déguster chaud.

Ad Nauseam

J'attends mon fils.

J'attends toute la journée. L'œil morne qui fixe la fenêtre. Une chance ; ma chambre donne sur le parking. Je le vois venir, cachée derrière mes rideaux. Parfois, il a une nouvelle voiture. En ce moment elle est rouge.

Quand il arrive enfin, je fonce dans mon vestiaire et j'enfile ma vieille robe de chambre. Celle qu'il ne peut pas souffrir. Celle qui pue la mort, comme ma peau, comme mes cheveux qu'il va embrasser en arrivant (et en partant), comme tout ce qui est ici et dont ils se sont débarrassés.

Il entre dans ma chambre, avec un grand sourire qui s'éteint net quand il voit la pauvre petite chose toute rabougrie que je suis devenue. Quand il me parle, je l'entends chaque fois moins bien. Je l'entraîne à la salle commune et là, devant tous mes compagnons d'infortune, je l'oblige à me parler de son quotidien d'une voix de plus en plus forte. Ensuite, je me plains longuement de ma condition, je m'épanche et même, quand j'y parviens, je verse une larme ou deux.

Au bout d'un moment je vois bien qu'il n'y tient plus et qu'il a de nouveau envie de mettre le plus de distance possible entre lui et moi, alors, comme estocade finale, je lui fais comprendre à quel point je suis lasse (sous entendu à quel point il me fatigue) et que du fait de l'espacement de ses visites, je n'ai plus l'habitude de tenir le coup bien longtemps désormais. Il s'empresse alors de prendre la perche que je lui tends si gentiment, abonde dans mon sens, désire cesser de me fatiguer au plus tôt et, sur un dernier regard de fausse compassion, un ultime baiser, il prend ses jambes à son cou. Dès qu'il s'est enfui, bourrelé de remords de m'abandonner ici ; dès qu'il ne peut plus me voir, je remonte dans ma chambre pour me changer ; ressorts l'un de ces peignoirs si jolis qu'il m'apporte à chaque anniversaire, puis je cours vers les copines, et on passe un bon moment à rigoler de nos petites combines. Chacune a ses trucs bien à elle en fonction de ses visiteurs. Qui a des problèmes

d'audition, qui des problèmes de vue, une autre encore a des vertiges et fait semblant de tomber tous les dix mètres. Tu devrais la voir déambuler dans les couloirs avec son grand échelas de fils pas plus lourd qu'une paire de cannes. C'est à mourir de rire de le voir paniquer sans savoir que faire de sa pauvre mère qui perd l'équilibre sans cesse ! Oui, on s'amuse bien à se montrer nos numéros respectifs, à se donner des tuyaux, par exemple, comment se tartiner d'oxyplastine pour avoir l'air encore plus cadavérique. Après, on met au point nos futurs scenarii, pour la prochaine fois. On échange nos rôles. On y passe presque tout notre temps. Même la télévision n'est pas à la hauteur ! Tout ça parce qu'il ne veut pas me prendre chez lui, qu'il fait passer sa famille avant moi et refuse de me consacrer le restant de sa vie. En même temps, quand j'y réfléchis bien, je ne suis pas certaine que j'aimerais beaucoup ça, à la longue, surtout si la situation se retournait contre moi et que je dusse alors m'occuper de lui. Non, c'est infiniment plus intéressant de le culpabiliser tout en restant ici et en gardant chaque occasion de me plaindre. Après tout, j'ai culpabilisé assez longtemps d'avoir abandonné mes vieux ; les parquant dans un mouiroir pour avoir la paix, après avoir vendu leur ferme. Chacun son tour !

Plus tard, quand on en a assez de rigoler avec les amies, de blaguer avec les infirmiers et de faire tourner nos docteurs en bourrique avec tous nos bobos de bonnes femmes, alors, on prend nos tricots et on s'offre quelques belles séances de nostalgie en partageant nos souvenirs d'autrefois, quand on était des femmes, des épouses et des mères, pas encore tout à fait diaboliques...

Joyeux Noël (fiction)

Chaque année, j'essaie.

Noël approche.

Les « fêtes » approchent.

Je me dis que cette fois, c'est sûr, je vais réussir. Je vais me mettre à la cuisine pendant des heures, je vais élaborer, cuire, fondre, mélanger, hacher, émincer, remuer, m'éclater quoi.

Je vais nettoyer, laver, cirer, ranger, récurer, briquer.

Je vais décorer, suspendre, aménager, restaurer.

Je vais allumer toutes les bougies que je pourrai et d'autres encore.

Je vais être, du début à la fin, l'âme de la maison, la bienveillance même, la générosité en personne. J'oublierai les mesquineries, les mauvaises pensées, les rancunes.

Je serai douce, agréable à tous, souriante, reposée, détendue, pleine d'humour, originale. Je serai charmante, drôle, spirituelle, jolie, coquette, pleine de charme. Je serai infatigable, partout à la fois, comme la dame avec plein de bras dans les temples bouddhistes dont je ne me rappelle jamais le nom.

Et puis arrive le grand jour !

Les trois bougies sont allumées, la poussière est rangée sous les tapis, bien à sa place, les décorations en pâte à sel ternissent à peine. Les guirlandes, posées par les enfants, pendent au-dessus d'un sapin décoré du mieux qu'ils ont pu et ma foi, assez joli.

D'ailleurs, c'est aussi les enfants qui ouvrent la porte dès que sonnent les invités, toujours à l'heure en ce qui les concerne, voire quelques fois une heure plus tôt par politesse ! Moi je suis encore en tablier, pas eu le temps de me maquiller ni de me coiffer. Les ongles, on verra dans dix ans. En sortant de la salle de bains, j'essaie de rester zen pendant que je salue tout mon petit monde qui, débordant de paquets et de demandes multiples, m'appelle de tous les coins de la maison à la foi. Très vite je suis en nage et réprime difficilement un début de panique.

Enfin, tout le monde est installé, rangé, organisé.

Qu'allons-nous faire de cette journée ?

Faire attention à ce que notre invité numéro un ne se fâche pas avec l'invité numéro deux.

Faire attention à ce que les enfants n'en mettent pas partout.

Veiller à ce que tout le monde ait à manger.

Veiller à ce que tout le monde ait à boire.

Animer de ma douce présence une après-midi pluvieuse lors de laquelle sont réunis des gens dont certains aimeraient mieux être ailleurs et qui ne savent pas quoi se dire. Tenter désespérément de trouver des sujets de conversation. Distribuer des cadeaux et ranger discrètement les papiers au fur et à mesure qu'ils sont jetés à terre. M'extasier sur chaque objet, chaque carte, offerts.

Une chose est sûre : il y a TOUJOURS un moment dans le scénario ou le film dérape pour une raison x ou y et où le contrôle de la situation m'échappe complètement. Un infime moment où je ne suis pas à la hauteur et où la gaffe en profite pour s'immiscer dans la faille, marquant la journée de son sceau indélébile. Je souhaiterais alors me retrouver six pieds sous terre. Heureusement qu'il me reste (peut-être) encore quelques décennies pour m'améliorer.

Vivement l'an prochain !

Lapin à la crétoise

Ils adorent le lapin à la crétoise. Alors, devant sa fenêtre, patiemment, elle pèle des oignons, de l'ail. Son regard s'envole quelques fois au-delà de l'horizon. De son horizon. Elle a passé la cinquantaine et déjà quelques heures de vol sur son carnet de bord. Elle aime bien rêver. Surtout quand ses mains sont occupées. Surtout quand elle peut se concentrer. Se retirer tellement profondément à l'intérieur d'elle-même qu'elle en arrive à vivre les choses qu'elle imagine.

Là, pour le moment, ce lapin à la crétoise, ça la transporte sur une île. Une île avec des chèvres et des moutons et des tas de petites vieilles tout en noir qui passent leurs journées à ramasser des fagots de bois mort. Un instant, elle s'imagine être l'une d'elles... mais c'est encore trop tôt, et puis ce n'est pas sa culture. Alors, elle repense à ce film qu'elle a tellement aimé et qui se passe aussi sur le même genre d'île. Stromboli, ça s'appelait. Avec Ingrid Bergman. Elles n'ont pas grand-chose en commun évidemment, si ce n'est une chevelure foncée. Mais elle, devant ses morceaux de lapins tout nus, d'un rose si fragile, elle s'identifie au personnage de l'actrice. Jouant quelque peu avec la géographie bien sûr, et avec les dates aussi. Quoi qu'il en soit, les émotions restent fortes.

Elle a quel âge cette héroïne ? Vingt-quatre, vingt-sept ans ? Elle est encore trop jeune pour avoir un *vécu* comme ils disent et cependant plus assez pour ne pas être responsable. L'histoire se passe à la fin de la guerre. Elle est dans l'un de ces camps où l'on parquait les civils apatrides avant de les diriger sur un autre pays ou de les renvoyer chez eux. Notre cuisinière s'imagine le camp. Ce n'est pas un camp de concentration, mais tout juste. Elle sait le regard concupiscent des hommes sur une jeune et jolie femme. Elle sait, elle l'a vécu aussi. Autrefois. Parfois avec beaucoup de plaisir (quand elle n'était pas en danger, c'est-à-dire, quand elle était accompagnée) et parfois avec crainte. Elle sait que suivant les endroits, il ne faut pas se promener seule. Alors un camp, vous pensez si ça peut être source d'angoisses !

Dans ce camp l'héroïne rencontre un homme. Il est italien, il la trouve belle. Il l'aime. Elle l'épouse et le suit sur son île (au large de la Sicile) puis, comme elle se retrouve parachutée aux antipodes de sa culture, très vite tout se gâte. Ce qu'elle avait cru être de l'amour n'était qu'un leurre. Elle s'est trompée du tout au tout. Elle ne peut plus le voir, elle commence à le haïr son beau pêcheur italien et se met à tout détruire. Et à la fin du film quand elle a tout perdu, elle se rend compte que finalement elle l'aimait !

Ça, c'est vraiment pas de chance !

Abandon d'un rêve

Je suis décidément en veine d'écriture ce soir. Oh, bien sûr, pas de quoi écrire un livre dans ma besace, juste une anecdote, mais si je m'y mets avec application, si je fais abstraction de mon besoin de repos... Si j'arrive à m'arc-bouter sur mon clavier et à aboutir dans ma recherche de solitude, sans pour autant passer pour une mère abusive auprès de mes enfants adolescents ; alors oui, je vais pouvoir assouvir ma passion sans devoir attendre qu'ils soient en colonie ! Écrire, en ce qui me concerne, reste un passe-temps solitaire. Aussi loin que je remonte dans la chronologie de mes travaux, j'y retrouve toujours le même leitmotiv : laissez-moi seule, oubliez-moi, je ne veux pas voir un rat, je veux partir pour un long voyage... mental. Mais que nenni. J'ai beau menacer : « Si vous me dérangez, ma vengeance sera terrible ! ». « Si vous insistez, je m'achète un bateau ! ». Rien à faire, il y en a toujours un pour faire irruption dans mon bureau, au moment le plus inopportun. Tantôt avec une question gastronomique : « Oh, tu prendras bien encore un sushi ? Il n'en reste que trois », tantôt avec une rose fraîchement cueillie du jardin et alors, que faire devant de telles démonstrations de tendresse ? Je suis bien obligée de faire preuve d'équité, de prétendre qu'elle ou il est bienvenu même si à la troisième interruption je frise l'apoplexie ! Que j'ai plutôt envie de le/la traiter d'animal et que, si la pluie n'était pas de la partie, je l'enverrais volontiers admirer quelque triptyque orthodoxe dans une quelconque chapelle perdue loin, très loin, sur les rives du fleuve Amour, tout là-haut en Sibérie ! Oh, je sais bien que quand je suis en colère je ne fais pas dans la dentelle, mais je vous jure, je vous assure qu'il y a des jours où je me demande s'il me va vraiment falloir attendre d'être devenue une aïeule post-centenaire, un brin décalée, pour pouvoir écrire à satiété malgré une bruyante famille débordante de vitalité et d'amour. Il n'y a pourtant pas que des orphelines parmi les femmes écrivains, non ? Comment font-elles les autres pour ne pas abandonner leur rêve ?

Stercutius, Crepitus et Cloacina

Ou « la vie privée d'un cabinet »

Dans les sous-sols d'une petite école enfantine, nouvellement refaite, se trouve la salle des toilettes. Cinq plus cinq sièges en céramique, tout droit sortis d'usine, bien campés dans leurs boxes aux portes semi-découpées. Au fond de la salle, se trouvent, légèrement en retrait, deux toilettes pour adultes, aux portes pleines. Ces WC sont les seuls vestiges qui demeurent de l'ancien bâtiment. L'un est réservé aux institutrices femmes, et l'autre aux hommes. Pour l'heure, en attendant le raz-de-marée de la nouvelle rentrée scolaire, les portes sont restées entrouvertes ce qui facilite grandement les échanges. Cela permet aussi à celui qui, non seulement est attentif mais également fermement convaincu que les objets inanimés ont une âme, de surprendre la conversation suivante :

WC Femmes Nous voilà partis pour de nouvelles aventures on dirait !

WC Hommes Il semblerait, oui, mais je ne vous ai encore jamais croisée, chère Madame, d'où venez-vous donc ?

WC Femmes Oh, de pas très loin. J'étais juste à l'étage au-dessus pendant ces vingt dernières années, et vous ?

WC Hommes Moi, on m'a mis à la retraite ici-même, il y a vingt ans aussi, et j'en suis bien heureux. J'ai mené une existence si pleine de rebondissements depuis la nuit des temps que les horaires scolaires me conviendront tout à fait. Il est temps que je me repose.

WC Femmes Vous avez bien raison. Moi aussi j'ai vécu de belles aventures, avant d'être casée ici, et j'ai dans l'idée que nous allons passer de bons moments à évoquer nos souvenirs. Voilà qui nous distraira agréablement, ainsi que nos nouveaux compagnons tout neufs qui ne manqueront pas d'apprécier un partage d'expériences. Après tout, nous sommes dans une école non ? Alors, si vous commenciez par nous raconter votre histoire ?

WC Hommes Très volontiers, mais je vous préviens, elle est longue. Je n'ai pas toujours été le fringant jeune homme que vous avez la chance de côtoyer aujourd'hui. Je suis né dans la

ville de Harappa au XXV^e siècle avant J.-C. En ce temps-là les toilettes fonctionnaient à l'eau dans chaque maison. Nous étions reliés par des drains recouverts d'argile cuite. Beaucoup plus tard, j'ai appartenu, sous la forme de pot de chambre en pierre d'onyx, à l'Empereur romain Héliogabale. C'est pendant le règne de son successeur que je me suis mis à fréquenter quelques jolies vespasiennes. Saviez-vous que l'Empereur Vespasien (9-79) avait eu l'idée de créer un impôt sur l'urine ? Tout ça parce que les blanchisseurs et les teinturiers s'en servaient pour dégraisser les vêtements. Au Moyen Âge on constate une nette scission entre l'Europe et l'Asie. En Asie on recycle, on collecte les matières pour engraisser les champs. En Europe... disons qu'il valait mieux ne pas tomber par mégarde dans les douves des châteaux forts. Ni dans certains fleuves ou rivières surtout à la sortie des villes. Dans lesquelles villes, d'ailleurs, il n'était guère prudent de marcher au milieu de la rue. C'est une période où mes collègues et moi-même avons beaucoup chômé. Pourtant, ce ne sont pas les tentatives pour nous améliorer, nous réintégrer, nous installer qui ont manqué. J'ai vraiment eu l'impression de régresser quand j'étais chaise percée à la cour de Louis XIV. La grandeur du Roi Soleil, à d'autres ! Quand on pense que tous ces beaux messieurs, toutes ces belles dames se soulageaient sans vergogne derrière les portes dorées. J'étais vraiment devenu totalement inutile et surtout bien triste. Heureusement, la chasse d'eau est apparue au XVI^e siècle qui a fait faire un grand bond en avant à l'humanité. Mais pour qu'une révolution sanitaire ait lieu, pour qu'une loi soit votée (en quinze jours) pour débloquer les budgets devant servir à la mise en place d'égoûts en Angleterre, il aura fallu un événement catalyseur comme celui appelé « Grande Puanteur ». Je cite : Avec l'été chaud et sec de 1858, la Tamise baisse en volume pour ne plus charrier lentement qu'un flot d'excréments qui révolte et affole la population de Londres. La méconnaissance des mécanismes de transmission des maladies comme le choléra augmente la panique ; la proximité de la Tamise et du Parlement (!) incite les députés à agir promptement. Ce sera le début de la « révolution sanitaire »

dans les métropoles européennes durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Voilà pour la petite histoire. Mais j'ai aussi été une « toilette à terre », inventée par Thomas Sziburne à Londres en 1836 et installée dès 1860. J'étais pourvu d'un mécanisme qui me permettait de recouvrir automatiquement chaque dépôt de terre. Certaines de mes collègues étaient chauffantes, car cela permettait de supprimer les odeurs, d'autres étaient ventilées, d'autres encore, plus basiques, étaient réservées aux collectivités. Vous me direz que c'est mieux que rien, mais pour moi, qui suis toujours resté assez près du peuple, je trouvais que cela faisait montre d'un certain élitisme et je le regrettais. Enfin, j'ai poursuivi mon petit bonhomme de chemin. J'ai vécu une période en tant que toilette payante. Dans une station de bus d'abord, puis à la Gare de Lyon. J'ai de la peine à parler de cette période de ma vie tant la misère humaine côtoyée, pendant ces années-là, était difficile à supporter. Il m'arrive de faire encore des cauchemars quand je repense à cette enfant de quatorze ans venue accoucher à mes pieds, folle de douleur, de désespoir et d'angoisse et qui m'a confié son nouveau-né en partant. À ce pauvre gamin aussi, emprisonné dans son enfer d'héroïne et cherchant frénétiquement une veine encore accessible. Toute la détresse du monde se lisait dans son regard quand la camarade l'a emmené après son overdose. Je revois cette alcoolique qui venait planquer ses bouteilles dans ma chasse d'eau, du temps où elle était encore extérieure. Et ce troufion aussi, qu'on a obligé à me récurer avec sa brosse à dents, par mesure si cruellement disciplinaire ; sans parler de tous les malades qui sont passés par là.

Ah ! Il s'en est joué des drames entre mes trois murs et ma porte, je n'ai jamais pu m'y habituer vraiment. Même lorsque mes collègues me racontaient des anecdotes, amusantes celles-là, comme l'histoire de ce jeune couple qui n'avait pas pu attendre sa nuit de noces et s'était retrouvé coincé dans les toilettes d'un avion. Il y a eu aussi bien des occasions où juste le fait de me trouver au bon moment au bon endroit a carrément sauvé des vies ! Mais... assez parlé de moi. À votre tour de me raconter un peu votre parcours. Hé ! Ho ! Vous êtes là ???

WC Femmes : zzzz

WC Hommes : hum, j'ai bien peur d'avoir trop parlé une fois de plus. Dommage, j'aurais bien aimé qu'elle me renseigne sur le *Championnat du monde de lancer de chiottes*. Il paraît qu'il a lieu chaque année en juin dans la Nièvre, mais je ne sais plus à quelle date exactement. Tant pis, j'attendrai demain. Et maintenant je vais me plonger – savez-vous que beaucoup de toilettes sont de véritables bibliothèques ? Il faudra que je fasse une étude un jour sur le nombre de livres d'auteurs amateurs qui sont lus sur les « trônes » – bref, reprenons ; me plonger disais-je, dans la passionnante lecture de l'histoire des dieux, et de la déesse, dédiés aux lieux d'aisance (Stercutius), aux gaz (Crepitus) et à l'égout principal (Cloacina), dans la Rome antique.

Les dents de la mère

Je ne suis pas une adepte de la mastication automatique. Rien ne m'a jamais plus horripilée que la vue d'un charmant minois qui, prenant sa bouche pour un stade de football et tout en laissant celui-ci largement ouvert au public, occupe son temps à se renvoyer la boule de gomme d'une prémolaire à l'autre. Exceptionnellement cependant – ne voulant pas perdre une belle occasion de « laisser parler mon cœur » – je me suis forcée un peu pour accepter la friandise que mon bel adolescent de fils me proposait. Me retrouvant aussitôt piégée sous son regard attentif et vigilant – attention, pas de triche ! interdiction de jeter en loucedé ! – je mastiquais et mastiquais encore l'élastène aliment, jusqu'à ce que, de mère promue « Top », je me transforme en reine déchuée et dépourvue de couronne ! Celle-là même qui faisait agréablement partie d'un petit quatuor pianistique, situé juste à l'avant de ma bouche et témoin privilégié d'une jeunesse quelque peu mouvementée ! Ainsi me retrouvais-je indente après avoir été infante.

Sur le moment – nous sommes dans le train, en plein périple de retour de vacances – récupérant cette compagne de tant d'années dans le creux de ma main, je la considère un instant, puis, voyant qu'au fond elle n'est pas, à proprement dire cassée, je la replace délicatement sur son habitacle. J'appuie un bon coup et « Ô miracle » elle tient toute seule ! Si bien que je l'oublie, jusqu'à la prochaine utilisation, le soir au souper. Cette fois je me retrouve face à mon miroir, regardant la « vérité » en face. L'image réfléchie me projette des années en arrière, dans mes livres d'histoire quand, l'explorateur arrivé en terre inconnue, rencontre l'indigène souriant de tous ses chicots. Il ne me manque plus que la ceinture de bananes et la lance acérée ! Par bonheur, mon dentiste peut me recevoir dans deux jours. Pour une fois j'essaie d'avoir un réflexe de l'écrivain que je prétends être (j'y vais même de quelques photos) et me promets de tirer profit de ces deux jours afin de faire une étude en règle des différentes impressions que cet incident me procure. Coup de chance pour un auteur ! Évoquer l'importance du paraître ; du

regard des autres ; de l'impuissance à remédier à un inconvénient majeur et aussi prise de conscience de l'utilité de ladite dent dans ma mâchoire. Je me rends compte, une fois de plus, que la nature est bien faite. Non seulement les dents de devant servent à agrémenter, habiller le sourire séducteur de leur propriétaire, mais en plus elles exercent une fonction de « rabattage » de la nourriture vers l'arrière de la bouche, indéniablement utile. Retirez cette barrière et les inconvénients s'accumulent. Une sorte de zozotement tout d'abord, de plus en plus perceptible dans le langage à mesure que celui-ci prend de la vitesse. Puis une maladresse dans la mastication qui la rend relativement malaisée. La nature a définitivement horreur du vide ! L'effet produit sur l'entourage immédiat est intéressant aussi. Cris d'orfraie de mon adolescente, regard écœuré de mon adolescent (pourtant acteur direct de mes maux actuels !) Je me rends compte que mes petits tiennent à leurs habitudes et que mon clavier en fait partie intégrante. Sortie pour acheter du pain et faire deux courses, je tombe sur ma voisine qui, me sentant gênée, n'a de cesse de me faire parler bien que j'aie commencé par lui expliquer la raison de mon embarras. La boulangère, elle, s'en amuse et me raconte à son tour la même mésaventure qui lui est arrivée. C'est bien, au moins je ne dois pas parler. Juste écouter, en ce moment, me convient tout à fait. De retour à la maison, nous prenons le café et je raconte à mon compagnon les circonstances qui m'ont valu autrefois le remplacement de cette dent (parmi deux ou trois autres). Cette jeunesse mouvementée, non dénuée de risques, je ne peux même pas m'en plaindre, je l'avais bien cherchée cette mandale-là ! Heureusement, tout de même, que j'aie su dire *courage fuyons* au bon moment à ce prince charmant un peu trop démonstratif ! Par contre, je ne sais pas si c'est le genre de mésaventure que Mère-grand ose, devant flambée et chocolat chaud, raconter à ses petits-enfants ! Beaucoup de sensations diverses se bousculent dans ma tête au cours de ces deux jours. La reconnaissance, non, plutôt la gratitude, que cela soit arrivé maintenant (que j'ai un peu moins de peine à boucler les fins de mois). Mon dentiste d'autrefois ne

m'avait-il pas dit : « vous voilà tranquille pour dix ans » ? Cela fait tout juste trente ans, je m'en tire bien.

La gratitude aussi que cela m'arrive à un temps de ma vie où l'homme qui vit à mes côtés est le plus tolérant, le plus compréhensif que la terre ait porté. Avec lui, grosse, édentée, chauve, bancale, je sais qu'il m'aimera toujours (il me l'a dit !) et en prendre conscience renforce encore mon élan d'amour. Je constate également que je suis, mieux qu'autrefois, capable de relativiser. Pas de quoi en faire un plat ! Rien qui ne puisse être réparé. Ma beauté légendaire (sic) – mon sourire étant mon dernier atout majeur au sein de mes doubles mentons – n'est donc pas définitivement périmée ? J'en viens à me louer des progrès de la science. Que serait devenue ma cousine du Moyen Âge ? Il est vrai qu'il y a déjà peu de chances qu'elle ait atteint mon âge canonique de cinquante-trois ans ! Mais encore, pas d'implants, pas de greffes, pas de couronnes à cette époque. Et les conséquences d'une mauvaise mastication sur le transit alimentaire ? Et les maladies qui en découlent ? « Ils périrent dans d'atroces souffrances », voilà les mots mal digérés qui hantèrent les cauchemars de mon enfance. Heureusement, c'était le sort réservé aux *méchants*. Entre alors sur la scène de ma rêverie le phénomène de la foi. Dieu aurait-il laissé cela arriver même à un gentil ? Mais oui, mais oui bien sûr, pour important que cela puisse paraître à l'échelle individuelle, ça n'en reste pas moins une anecdote aux yeux de la nature, et certainement pas une punition divine, méritée ou non. On m'a dit que Dieu nous aimait tellement qu'il nous a donné le libre arbitre. Libre à nous de nous entre-tuer. Il n'est pas là pour intervenir autrement qu'en consolateur ; en tout puissant recolleur de morceaux ! Mon dentiste n'est pas tout à fait du même avis qui en profite pour me soulager d'une bonne centaine d'euros pour un point de colle et cinq minutes de boulot ! J'aurais mieux fait de la confier à la petite souris, je suis sûre qu'elle m'en aurait donné trois fois six sous...

Elle attendait que la neige tombe

Elle attendait que la neige tombe. C'était le début de ce jeu-sandwich, qu'avait instigué cet ami auteur. Quelques jours avaient passé déjà et alléchée, elle mourrait d'envie de s'y mettre depuis qu'elle avait reçu le mail. Intuitivement, elle savait que c'était maintenant ou jamais, seulement voilà ; il y avait les déclarations d'impôt à finir pour la belle-mère, le voisin du dessus et accessoirement, sa propre famille. Il y avait une dizaine de machines de lessive à faire et une immense corbeille de linge à repasser en attente. Pouvez-vous me dire ce que vaut le talent d'un auteur (d'une auteur) face à une pile de repassage ?

Non, vous ne pouvez pas, vous ne pourrez jamais ! Alors, elle enrageait dans son coin de se retrouver, une fois de plus, freinée dans ses aspirations par autant de tâches si prosaïques. Pour aujourd'hui, il lui allait falloir faire une croix sur ses envies. Ces moments délicieux où elle s'oubliait dans son écriture. L'ivresse d'une tournure au tombé réussi, la douce exultation du mot juste et bien placé, l'enchaînement magique des phrases dont la simple musique réveille l'âme et donne envie de devenir meilleur.

Allons bon... ce n'est que partie remise, dans deux ans, trois tout au plus elle pourrait s'y mettre vraiment. Après tout, elle était loin d'être la seule à avoir démarré dans sa vocation sur le tard. Maintenant, son fils était là qui avait besoin d'elle. Trois fois par semaine, ils allaient au fitness tous les deux. Ça restait un moment très privilégié et il n'était pas rare que l'adolescent confie un tout petit morceau de son jardin secret à sa « Moman » qui les collectionnait comme autant de perles précieuses...

De son côté à lui, il avait déclaré ce matin-là : « c'est bien joli la gym, mais au fond, rien ne vaut la piscine ». S'ensuivit un soupir plus gros que lui. Toujours en avance d'une saison, il avait été sur son snowboard dès le premier flocon. Comment aurait-elle pu s'empêcher de sourire en le voyant, déjà prêt pour l'été, devant le potager chauffé à blanc ? Il avait enfilé son maillot (il ne lui manquait que ses palmes), patient, *il attendait que la neige fonde...*

*en italique gras les deux phrases (début et fin) du jeu...

Petite histoire de recrutement

« Hé Fayre ! Lucie Fayre, au pied ! Le boss te demande !

— Zut ! il va encore voir que je suis en retard, et en plus je dois partir plus tôt ce soir, je ne peux pas me permettre d'être en retard deux fois dans la même journée ! Qu'est-ce qu'il me veut Iron Man ?

— Tu verras bien, je n'ai pas pris le risque d'aller lui renifler sous le nez, mais si on considère les étincelles qui lui sortaient des yeux, à mon avis tu as intérêt à faire fissa.

— Ok, j'y cours, je n'aurais jamais dû accepter ce poste, c'est infernal de bosser dans sa propre famille.

— Peut-être, mais en attendant, c'est le casse-croûte garanti, tout le monde ne peut pas en dire autant de nos jours.

— Huitième sous-sol, vous voilà arrivée, mademoiselle Lucie !

— Merci Mister Hyde ! »

Lucie s'approche d'un pas de danse gracieux du bureau de son oncle, dont la fidèle secrétaire garde la porte.

« Bonjour Madame Serrebère !

— Oh, bonjour Lucie ! Entrez, votre oncle vous attend, méfiez-vous il a l'air plutôt saignant ce matin !

— Merci de me prévenir, mais on l'a déjà fait ! »

Lucie entre dans le bureau.

« Bonjour mon oncle, vous m'avez fait appeler ?

— Ah ! Te voilà enfin ! Je commence à en avoir assez de tes fredaines sais-tu ? Il va falloir que tu te décides à prendre tes responsabilités une fois. Je ne serai pas toujours là pour te tenir la porte quand cet empire reposera entièrement sur tes épaules !

— Oh mon oncle ! J'adore quand vous prenez votre accent belge ! Oui, bien sûr, je vais faire un effort ; mais vous savez, je me démène comme un beau diable tous les soirs, toutes les nuits pour le boulot, alors c'est vrai qu'à 10 heures du matin je n'ai pas encore bien les yeux en face des trous.

— On dit ça, on dit ça. Il n'empêche, il y a quand même bien longtemps que je ne t'ai plus vue au tableau d'honneur et tu sais

très bien que si nous ne montrons pas l'exemple en tant que patrons, et ceci, en ayant un meilleur rendement que nos employés, nous aurons de plus en plus de mal à nous faire respecter.

— Je sais mon oncle, je sais, mais allez-y voir vous un peu dehors. C'est infernal ce que la vie est devenue difficile. Tous les clients potentiellement deviennent de plus en plus difficiles à trouver. Les prix montent, et malgré mes offres plus que généreuses, je n'arrive à aucun résultat. En fait, je vais vous dire une chose mon oncle : les gens sont bien trop heureux, bien trop nourris, bien trop ramollis et comblés pour avoir besoin de vendre leur âme, même à vous.

— Comment ? Après tout ce que je leur ai fait dernièrement ? La mort de Lady Di, les deux tours, les crashes boursiers, El Ninõ, le chômage, les augmentations d'impôt, l'euro, Sarko, Carla et j'en passe.

— Eh bien, il faut croire que ce n'est encore pas assez, un poil de plus de motivation sans doute. »

— Taratata, n'essaie pas de dissimuler ton incompetence sous des motifs fallacieux, en clair : de noyer le poisson. Tu sais bien que l'eau et moi, ça fait deux, et ça ne m'empêchera pas de penser que tu es en train de devenir la pire commerciale que j'ai jamais eue dans cette boîte ! Alors sois gentille, fais un effort. Et si tu ne sais pas comment ; j'ai des cours de formation continue qui sont disponibles et qui pourront peut-être t'aider, organise-toi avec Madame Serrebère en sortant d'ici. Quoi qu'il arrive, il faut, tu entends, il faut, que tu nous sortes de ce merdier. Ce n'est pas que j'aie des comptes à rendre, mais tu sais combien ta tante est exigeante et qu'elle ne supporte pas du tout la moindre baisse de nos quotas. Depuis qu'elle s'est mis en tête que nous devons profiter de la perte de vitesse de la concurrence pour augmenter nos chiffres, ma vie est devenue un enfer !

— Bon bon, je vais essayer, mais je ne peux rien garantir. Au jour d'aujourd'hui, entre Amazon, Price Minister et ebay, il reste toujours quelque chose à vendre aux gens avant d'avoir à s'adresser à vous et encore tant qu'ils peuvent aller sur Pirate Bay et se rincer

l'œil impunément – vous voyez ce que je veux dire n'est-ce pas ? – ça ne va en tout cas pas arranger vos affaires.

— Justement, à ce sujet, tu as vu que j'ai fait le nécessaire n'est-ce pas ? Je me suis arrangé pour faire bloquer tout le système pendant quelques heures, histoire de leur montrer qui tire les ficelles.

— Oui, j'ai vu, mais ce n'est pas pour autant que la riposte va tarder à venir. En attendant, qu'est-ce que j'ai entendu l'autre jour ? Il paraît que quand je vous envoie un nouveau « client » vous lui laissez le choix. C'est quoi cette histoire d'enfer français et d'enfer allemand ?

— Oh ça, ma foi, juste une petite blague parce que je m'ennuyais un peu l'autre soir, tu la connais ?

— Non, racontez !

— Eh bien, c'est un client qui monte vers Saint-Pierre. Celui-ci lui dit : « Mon brave monsieur, étant donné la vie dissolue que vous avez menée, je ne peux vraiment rien faire pour vous ; c'est l'enfer qui vous attend. L'autre répond : « Oui, je sais, alors allons-y. De toute façon, je me suis bien amusé. C'est vraiment sans regret ». Saint-Pierre, trop content qu'on ne lui fasse pas obstacle, rétorque : « Écoutez, comme, vous m'êtes sympathique, je vais quand même vous donner un petit conseil : quand vous arriverez à l'accueil, dites-leur que vous préférez l'enfer français plutôt que l'enfer allemand ». L'homme est intrigué : « D'accord, mais quelle est la différence ? » Saint-Pierre reprend : « C'est simple, dans les deux cas vous êtes plongé dans un tonneau de merde jusqu'au cou et chaque jour on vous donne cent coups de bâtons ». Le « client » d'interrompre : « Pourquoi choisir entre les deux alors ? » Et Saint-Pierre de rétorquer : « Oh, vous savez comment ça va : dans l'enfer allemand vous êtes vraiment dans un tonneau de merde jusqu'au cou et vous recevez réellement vos cent coups de bâton par jour ; dans l'enfer français, un jour il manque de la merde, le lendemain on ne retrouve plus le bâton... »

— Ah ah ! Trop drôle ! Dis-moi, tu sais à quoi je pense à l'instant ? On pourrait peut-être faire un peu de pub et instaurer

des actions spéciales. Tu sais, genre Cadeau Bonus. Deux âmes en enfer par famille = une au paradis.

— Bof, je reste sceptique, les gens sont tellement blasés de nos jours, ils ne croient vraiment plus à rien, c'est une plaie, tu sais !

— Mais, si toutes les églises sont vides alors, ils sont où nos clients ? Il faut bien qu'ils se distraient quelque part tout de même !

— Peut-être qu'en cherchant bien du côté des petites églises de campagne tu pourrais en trouver encore quelques-uns. C'est les déçus et les frustrés qui pourraient nous intéresser.

— Quoi ? Tu veux que je fasse la sortie des paroisses ?

— Et pourquoi pas ? Ne me dis pas que tu as honte ? Ça fait partie de ton boulot non ? C'est bien pour ça que je te paie ou bien ?

— OK, OK, j'y vais. Un tour au bureau pour vérifier mes mails et au boulot, tu me prêtes la Studebaker pour ce soir ?

— Oui, je n'en ai pas besoin aujourd'hui, tu demanderas à Démoniak de te faire le plein, j'ai fait mettre un baril de brut derrière un pilier du pont de l'Alma. Par ailleurs, fais gaffe à la capote, elle est percée à gauche. Couvre-toi bien ! »

Minuit, Lucie commence par son terrain de chasse favori, le Caveau de la Huchette, l'orchestre fait un bœuf d'enfer dans la cave pleine à craquer. Dans la salle du haut, un genou à terre, la main sur le cœur, Ignace, le barman fétiche qui règne en maître sur les lieux et qui a depuis longtemps un faible pour elle, l'interpelle :

« Oh là ! Dame Lucie ! Tu es belle à damner tous les Saints ce soir, tu sais que tu n'as qu'un mot à dire et je vends mon âme au Diable pour toi ? »

Elle le regarde en souriant

« Ah oui ? »

Voilà une soirée qui commence bien.

Mon corps et moi

Mon corps m'appartient. D'accord, mais à quel prix ?

L'autre jour, devant la glace, je vécus une confrontation impitoyable entre moi, une verrue flottante et une paire de ciseaux. Ce petit bout de peau, juste à l'endroit du soutien-gorge, m'empoisonne la vie depuis bien longtemps. Je n'ose cependant pas prendre rendez-vous chez ma dermatologue, ayant encore, bien trop présente dans ma mémoire, la dernière séance de torture que chez elle j'ai vécue (eh bien, là, dis donc, des participes passés tu en auras eu n'est-ce pas !). Je disais donc, que ce matin-là, ou était-ce un après-midi ? Je décidais de prendre mon courage à deux mains et une paire de ciseaux dans l'autre et de me débarrasser de cette excroissance importune. Les yeux dans mes yeux dans le miroir de la salle de bains, je m'hypnotise pour ne pas regarder ce que je fais. La lame sur le petit morceau de peau qui dépasse, il n'y a qu'un geste à faire, une porte de sortie, une alternative, c'est très simple : crac et puis ça y est. Eh non ! pas si simple que de vouloir ainsi, de sang-froid, couper une partie de soi-même. Et si ça faisait mal ? Et si ça commençait à pisser le sang sans s'arrêter ? Et moi qui ai fermé cette porte à clé, personne ne pourrait me sauver ! M'envoyer les pompiers, un hélicoptère ! Je repense à ce film dont l'héroïne voulait à tout prix qu'on la charcute de la même manière et que le héros retrouva à la morgue, parce que la verrue, loin d'être bénigne, recelait un danger aussi épouvantable qu'incurable ! Allons, on ne va pas s'arrêter à ce genre de détail n'est-ce pas ? Moi, ce n'est pas pareil, je vais réussir là où la planète entière a échoué, comme de bien entendu. Et pendant tout ce temps-là, petit à petit, la lame a scié le petit morceau de chair qui, soudain, sans même que je m'en aperçoive, se retrouve dans ma main ! En le tenant, en le considérant, j'ai l'impression qu'il bouge encore. Comme le poisson dans la nasse du pêcheur. Nonobstant ce fait, pas de pitié, il disparaît quand même... à la poubelle !

On dit...

On dit, on dit,
On dit qu'il ne faut pas boire sur des fruits,
C'est pas vrai, je l'ai fait.
On dit, on dit,
On dit qu'il ne faut pas se baigner après avoir mangé,
Et pourtant je ne me suis pas noyée.
On dit, on dit,
Qui vole un bœuf, vole un œuf,
J'ai volé des œufs, mais jamais des bœufs,
Quelle horreur !
On dit, on dit,
Soit belle et tais-toi,
Je me tais, mais je ne deviens pas belle pour autant.
On dit, on dit,
L'argent n'a pas d'odeur,
Peut-être, mais souvent il a l'odeur de la peur,
Et l'odeur de la peur, c'est pas la meilleure.
Je préfère l'odeur du bonheur,
Des draps frais et du vent dans les voiles...
Mais revenons à nos moutons,
Comme dirait Perrette avec son pot au lait.
On dit, on dit,
Que l'appétit vient en mangeant,
Et qu'est-ce qui vient en digérant ?
On dit, on dit,
Que pierre qui roule n'amasse pas mousse,
Et on ferait quoi de toute cette mousse ?
On dit, on dit,
Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse,
Moi, je me baigne souvent, je ne me suis pas cassée !

Les enfants

Ils ont deux ans et ils avancent vers toi « château branlant », il leur manque encore pas mal de dents, mais déjà ils sont rayonnants.

Il a trois ans et son père le gronde. Il est furieux et pleure son désespoir. Son père lui dit pour le consoler un peu : « Oui, tu as fait cette bêtise et ce n'est pas bien, mais au moins tu n'as pas menti, je te félicite... ». Alors lui, encore en larmes, encore furieux hurle sa rage : « Non, tu me fais pas licite JAMAIS ! ».

Il a quatre ans et il déclare pudiquement, au détour d'un tango qui passe à la radio : « Je vous aime vous deux ».

Ils ont cinq ans et ils sautent dans la piscine en plastique « Regarde Papa, Maman, Regarde ! Je nage ! ».

Il a six ans et debout dans la cuisine, entre le frigo et l'évier, il découpe des biscuits de Noël avec un immense sérieux dans son grand tablier rouge.

Ils ont huit ans et ils chuchotent entre eux : « Tu vas voir comme on va la faire pleurer la mère avec notre cadeau et notre chanson pour sa fête. ».

Ils ont dix ans et ils dévalent les pistes à ski plus vite que des champions.

Ils ont douze ans et ils envoient des cartes de leurs vacances en colonie : « papa maman on mange bien, on s'amuse bien, on vous aime ! ».

Ils ont treize ans et ils vous envoient un « Je t'adr » (je t'adore) avec leur téléphone portable.

Ils ont quinze ans et déjà une tête de plus que moi, et alors...
... je me sens VIEILLE !

Maternité

J'ai mal à ma maternité.

Je suis en train de finir ma vaisselle et je pense : « Bon, yapuka dire bonne nuit aux gamins et après j'ai fini ma journée. »

Je me sens très fonctionnaire quand je suis comme ça. Je suis une maman de 7 h 28 du matin à 20 h 02 le soir. Et après, je remballe mes billes, mes bisous, mes câlins et je commence à penser à MOI.

Fini le boulot.

Rien que de penser qu'il pourrait y en avoir un de malade, ou pire un qui aurait besoin d'un câlin supplémentaire ça me révolte. Je cours me syndiquer. Je vais me faire payer mes heures de nuit. Et pourtant, je les aime mes mômes.

Je les ai assez voulus. De 7h 28 à 20 h 02, je les adore... c'est sûr.

Mais après, c'est comme si j'avais tout donné. Pourtant ils sont enfin à l'école une bonne partie de la journée et on ne peut plus dire que je suis abominablement sollicitée.

Mais non, c'est comme si j'étais totalement vidée. Je me rends compte qu'inconsciemment, depuis le moment où ils rentrent de l'école, ont fait leurs devoirs, on leur fait manger leur souper ; je n'attends que mon congé.

Mais l'Amour, ça peut vraiment avoir des horaires ?

Adolescence

J'ai frappé timidement à sa porte. D'une voix qui a déjà bien mué et que j'ai de la peine à reconnaître d'un jour à l'autre, il a dit : « Oui ? » avec un gros point d'interrogation, mais sans sourire. Je suis entrée. J'ai dit : « C'est pour dire bonne nuit ». Comme je le fais tous les soirs. Il était là ; assis sur son fauteuil, sa manette à deux mains et ses jambes encore bronzées qui occupaient la moitié de la pièce. Comme d'habitude je me suis dit : « Qu'il est beau ». Comme d'habitude j'ai pensé : « C'est MON fils » avec un rien de possessivité. Malgré les quinze ans qui nous séparent du jour de sa naissance, j'ai encore de la peine à le croire. Je me suis penchée sur lui et je lui ai vite collé un baiser où j'ai pu. Où il me laissait le mettre. J'ai trouvé une toute petite place entre les cheveux et un bout de front. Il a eu un mouvement, comme un conditionnement, pour que je répète mon geste sur l'autre côté de son visage, mais il s'est aussitôt repris, déjà reparti dans son jeu et j'ai presque failli tomber, emportée par mon élan. Il m'a dit : « Bonnuit » puis comme le dragon sur l'écran ne mourrait pas assez vite à son goût, il a répété : « BON-NE-NUIT-MA-MAN » pour que je comprenne bien qu'il fallait laisser la place au cracheur de feu. Soudain ; saisie d'une audace folle, bravant à mon tour tous les dangers, j'ai risqué un : « Tu ne fais pas TROP tard hein ? » à quoi il a répondu par : « Non, pas TROP tard, seulement TRES tard ! ». Riant à moitié jaune, j'ai répété la chose à mon mari en m'allongeant à ses côtés. Il a commenté : « Tu n'étais pas obligée d'aller AUSSI LOIN tu sais, ce genre de recommandation c'est MON boulot ». Il a raison. Des fois je trouve que c'est bien d'être *dégagée de toute responsabilité*, comme ils disent ; du coup, je sens que je vais bien dormir.

Fenêtres

La fenêtre de ma cuisine donne sur la rue. Elle donne aussi sur l'Est. Depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, le soleil inonde la pièce. Chez nous pas de lave-vaisselle, mais une double plonge juste sous cette fenêtre. Il y a beaucoup de vaisselles dans une vie de femme.

Il y a beaucoup d'enfants dans le bas du village qui passent devant chez moi pour aller à l'école. Jour après jour. D'abord dans la poussette pour accompagner frère ou sœur aîné(e), puis « château branlant » quand vient le temps de la maternelle, avec maman qui court derrière dès qu'ils ont pris confiance.

Tour à tour timides, audacieux, nonchalants ou pressés. C'est fou ce que ça grandit vite les enfants des autres ! De la poussette au cartable et hop, à peine quelques mois plus tard, ils mesurent 1m80 et redescendent la rue en traînant les pieds avec tout le flegme de l'adolescence.

Et pendant tout ce temps-là le soleil continue à envahir ma cuisine. Je dois sûrement être la seule ménagère du Canton qui met des verres fumés pour faire sa vaisselle !

Cette viande... c'est du beurre !

Je suis invitée.

Dans ma famille.

C'est les parents qui amènent la viande.

Du bœuf.

Bien rouge.

Saignant.

On fait le bouillon.

On prépare les sauces.

Le pain, le riz, les chips.

Arrive la viande.

Chacun y va de sa petite fourchette.

Tu piques dedans, ça s'enfonce tout seul, tu mets dans le bouillon et ça cuit tout seul, enfin, pas trop vite, c'est pas à griller, tu embardouffles de sauce, tu enfournes et une fois dans la bouche, ça descend tout seul, même pas besoin de mâcher et là, il y en a toujours un pour dire : « Cette viande... c'est du beurre... »

Berk !

Dilemme

J'ai profité de la chute de l'euro pour m'offrir les œuvres complètes d'un célèbre écrivain français sur internet. C'est un écrivain qui n'aime pas la Suisse. Et bien tant pis pour lui parce-ce que c'est loin d'être réciproque !

C'est très difficile de lire des œuvres complètes, surtout s'il s'agit de plusieurs romans et aussi de nouvelles. C'est difficile parce qu'on ne sait jamais par quoi attaquer. J'ai commencé par les empiler, tous ces livres, puis je les ai mis debout sur ma bibliothèque, mais c'est inconfortable pour bien lire les titres et se faire une idée des couvertures, pour finir je les ai tous étalés sur mon lit. Ils y tenaient juste, mais au moins j'avais une vue d'ensemble. Je les ai tous regardés un à un. Il y en a 18 à ce jour. De quoi me dégoûter définitivement de cet écrivain prolifique. Je les ai pris, chacun son tour. Feuilletés, palpés, lu la première et la dernière ligne, puis reposés. Je me suis éloignée du lit. J'ai voulu voir si l'un d'eux me sautait contre, comme ça, directement, mais ils criaient tous de la même voix égale. À la fin ça faisait une cacophonie bizarre parce qu'ils parlaient tous en même temps. J'entendais : « Ouvre-moi, caresse-moi, lis-moi, non moi ! Déchiffre-moi, épelle-moi, imprègne-toi de moi, baigne-toi les yeux, détends-toi, tu verras, je suis aussi moelleux qu'un fauteuil club anglais ». Sans rire, chaque fois que j'en reposais un, j'entendais son cri de désespoir, en même temps que le cri de joie de celui d'à côté vers lequel ma main se tendait et qui voyait du coup toutes ses chances ressusciter. Je suis restée là un long moment, en pensant en toile de fond, ou en écran de veille, appelez ça comme vous voulez, aux poubelles à sortir, au gâteau que je voulais faire et à la douche à prendre. Et puis, pour finir, je les ai tous empilés du plus ancien au plus récent et je me suis dit que j'allais les lire dans l'ordre où « Il » les avait écrits. Que ça me plaise ou non !

Oubli

Quand je suis sortie de la maison, ce tantôt, pour aller faire mes courses, je n'avais pas vu que j'avais gardé une chaussette dans la poche de mon jeans. Je l'avais ramassée par terre ce matin, en faisant ma chambre. En cherchant ma liste dans toutes mes poches, je suis tombée dessus parce que ça faisait quand même une drôle de bosse. Je l'ai mise au fond de mon grand cabas puis j'ai continué mes emplettes et je suis rentrée. Une fois à la maison j'ai vidé mon cabas sur la table de la cuisine. La chaussette était au fond. Je l'ai récupérée et, machinalement, je l'ai mise dans ma poche.

Supermarché

De tout temps, l'humanité a été secouée par trois grandes questions : d'où viens-je ? Où vais-je et quand est-ce qu'on mange ?

Et moi, je suis là. Avec mon caddie. Dans cet inhumain supermarché. Symbole symbolique de la grande décadence humaine. Et moi je suis là, et lasse. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur faire à manger ?

365 jours par an multipliés par deux à quelques exceptions près.

730 repas.

Différents.

En fait, si on réfléchit bien, tout ça, c'est encore à cause de nourriture. Si elle n'avait pas eu faim, notre Eve originelle, notre mère à toutes, je n'en serais pas là, à encombrer le passage, dans un carrefour de ce supermarché plantée comme un piquet derrière mon caddie vide. Je serais tranquillement sous mon arbre à manger tous les autres fruits (cinq par jour, ne l'oublions pas !) et à dormir le reste du temps. Alors que là, dans la douleur, me voilà en train d'accoucher de l'idée d'un repas, voire de l'embryon de l'idée d'un repas.

Que vais-je bien pouvoir leur faire ?

Et si j'étais musulmane ?

Je les gaverai de loukoums ?

Non, tout bien réfléchi, je préférerais encore être bouddhiste. Loin de l'abondance occidentale, nos amis les petits chinois, ceux-là mêmes qui menaçaient de mourir de faim si JE ne finissais pas mon assiette, n'ont pas à se creuser la tête eux.

Ils se contentent de riz 730 fois par an !

Wagon restaurant

C'est la fête aujourd'hui, en route pour Genève !

Mais d'abord, café, croissants pour tous.

Pendant que notre fils se replonge dans son jeu électronique, je regarde alentour.

Juste à côté, deux voyageurs, un homme d'âge mur comme on dit et une jeune femme, la trentaine responsable. Ils ont l'air visiblement mécontents de n'avoir pas trouvé la table libre qui leur était due. Elle est très bronzée pour la saison et parle un patois du nord du sud. Mais quel cul, bon Dieu, quel cul. Voyant que je les regarde, il se lève et pose une main propriétaire sur son épaule. Il va trois fois aux toilettes en dix minutes. La prostate déjà ?

Un autre client, derrière nous, écoute patiemment mon Jules me différencier les différents systèmes de pensées de notre époque en attendant son café, froid.

La serveuse passe et repasse, fait d'incroyables et audacieux mélanges alchimiques avec les corbeilles de croissants. J'espère qu'elle a les mains propres.

Plus loin, un VIP ou apprenti homme d'affaires pense langoureusement à sa petite femme abandonnée ce matin même au creux de leurs draps chauds. Je le sens comme si j'y étais.

À côté de nous (de l'autre côté) deux copines gloussent. Alors, je pense à ce temps-là où mes tailleurs étaient assortis à mon attaché-case, lui-même étant de la même couleur que les appareils (simulateurs de foudre) que j'aidais à promouvoir sur toutes les foires européennes. Quand mes talons aiguille cliquetaient au rythme des mitraillettes sur les tapis d'aéroports et que mes répliques cinglaient aux oreilles des tous ceux-là (forcément incapables) qui n'avaient que le tort d'exister.

Un temps où je pesais soixante kilos toute mouillée et m'amusait d'un claquement de doigts à obtenir ce que je désirais.

Un temps où j'accordais mes voitures à la couleur de mes yeux.

Alors que maintenant je fais de même avec mon manteau que je porte depuis dix ans et que j'ai choisi caméléon. Et où absolument plus rien de tout cela ne revêt d'importance.

J'aime à considérer le chemin parcouru et je remercie mentalement mes voisins du jour de m'en faire prendre conscience.

Depuis l'insupportable snobinarde que je fus jusqu'à la femme que je m'efforce de devenir.

Casse-tête

Il m'a dit : « Tu prendras bien un verre de lait ? ».

Je lui ai répondu : « Non merci, tu sais bien que je ne digère pas les protéines animales le soir. » Il m'a dit : « Il faudrait qu'on arrête de parler de la nourriture en usant de termes aussi barbares. » Ça m'a fait réfléchir. Qu'en est-il de l'évolution de la nourriture dans les mœurs ? Autrefois, ceux qui en avaient les moyens, bons vivants s'ils en étaient, savouraient la nourriture sans aucun complexe. On ne mourait pas encore de trop manger, même si on mourait, en moyenne, plus tôt qu'aujourd'hui. Désormais, on essaie de prendre conscience de ce qu'on met dans sa bouche, on parle diététique à tout-va et il n'y a jamais eu autant d'obèses, de malbouffe, par conséquent de mal nourris et de maladies y relatives. Nous passons notre vie à disséquer notre nourriture, à compter nos calories, à évaluer nos différents taux de cholestérol et autre insuline, nous mesurons notre tension, calculons nos gamma GT, nos globules et j'en passe. Incroyable ce qu'il ne faut pas faire pour mourir de vieillesse en bonne santé ! Je me suis amusée à écrire le petit texte suivant qui illustre un (tout petit) peu les dérives nutritionnelles de notre époque :

« Allô ?

— Allô ? C'est Gisèle, tu vas bien ?

— Couci-couça, je suis en manque d'inspiration ces jours-ci.

— Dans quel domaine ? Raconte-moi ça !

— J'en ai marre de faire à manger trois fois par jour. Ça devient de plus en plus difficile. Entre ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter de faire et ce qu'il faut faire sous condition. C'est un véritable labyrinthe !

— Je vois, tes enfants ont de nouveau fait la fine bouche devant tes plats diététiques ?

— Exact. Plus moyen de leur faire avaler des fibres, des fabaceas, des limbes, des brèdes, voire des turions. Ils ne jurent que par les tubercules et le bos taurus ! Quant au reste, le choix de nos aliments a fondu comme neige au soleil depuis qu'ils sont adolescents. Je n'ose même plus mentionner le moindre petit morceau de vertébré aquatique, le plus petit filet d'ichtofaune, alors même qu'il n'y a

pas si longtemps ils adoraient ça, surtout le fumé ! Tout à coup, il n'en est plus question. Ça devient vraiment problématique. Ils demandent systématiquement des glucides, des lipides ou des protéines, animales de préférence. Mais trop c'est trop et j'ai peur qu'ils ne foncent dans le mur et ne deviennent obèses comme leurs contemporains étasuniens.

— Et leur repas préféré est ?

— Des solanacées frites avec un gallinacé bien sûr ! Et encore bien heureux qu'ils n'exigent pas ce dernier en panure ! Tu vois d'ici le taux de lipides et de cholestérol poli saturé ! Déjà que tous les matins ils exigent des pancakes à la pâte aux bétulacées !

— Je vois. Et pour les fêtes tu vas faire quoi, alors ?

— Je ne sais pas encore. Tu pourrais me donner ta recette de légumineuses au solanum lycopersicum ?

— Bien sûr. N'oublie pas d'y ajouter un petit morceau de bardière fumé afin que ce soit plus digeste.

— Évidemment.

— Tu ne vas pas faire que ça pour Noël ?

— Oh non ! Je songe à un grand buffet. Pour la partie salée il y aura des albumen-vitellus Benedict, une salade d'oryza sativa, une autre de triticum monccocum dur, quelques bulbes, quelques inflorescences et des fabaceae en mayonnaise. Ah ! J'oubliais les poacées. Bien entendu il y aura l'incontournable viscère glycogénique de palmipède sur des jolies tranches de triticum spelta. Un vrai régal ! Il y aura aussi un grand plateau de caillés affinés : des croûtes fleuries au pénicillium, lavées aux colibacilles ou aux actinomycètes, des durs, des mous, des coulants, des secs... que du bonheur pour les amateurs et toujours avec du triticum aestivum au levain naturel.

— Et pour le dessert ?

— Je songe à une tarte au potassium, au carotène et à la vitamine A, même si ce n'est pas la saison, mais on les trouve secs, je crois, et je vais proposer également un moelleux à la théobromine et au magnésium phosphoré. C'est plein de fer aussi, ça leur fera du bien ! J'avais pensé ajouter un peu de lactobacillus bulgaricus pour

ceux qui veulent quelque chose de frais, mais j'ai peur que ça ne fasse un peu lourd.

— Je pense aussi, et les boissons ?

— Oh, ça c'est facile, je vais tout faire à l'éthanol gazeux aux peptides amphiphibes. Comme tout le monde aime, ça évitera le casse-tête des mélanges.

— C'est la voix de la sagesse, comme dirait Oliver Hardy !

— Oui, pour une fois, pas de cholestérol en pagaille, de caféine à l'aspartame... que des produits 100 % naturels ! »

Traductions

:

Fabacae – Légumes	Limbes – Salades	Brédes – Salades
Turions – Asperges	Tubercules Pommes de terre	Bos Taurus – Bœuf
Vertébré aquatique Poisson	Ichtofaune – Saumon	Solanacées – Patates
Gallinacé Volaille (poulet)	Bétulacées Noisettes (nutella)	Légumineuses Soissons
Solanum lycopersicum Tomate	Bardière – Lard	Albumen-vitellus œufs
Oryza satira – Riz	Triticum monccocum Blé (tous)	Bulbes – Légumes Racines
Inflorescences – Lég. Feuilles	Fabacaées – Fèves	Poacées – Pois Lentilles
Viscère glycogénique de palmipède - Foie gras	Triticum spelta – Pain	Caillés affinés Fromages
Croûtes fleuries au pénicillum – Roquefort	Actinomycète – Epoisse Maroille	Triticum aestivum Pain épautre
Potassium carotène vit. A Abricots	Théodromine magnésium phosphoré Chocolat	Lactobacillus bulgaricus Yog. Bulgare
Ethanol gazeux aux peptides amphiphibes Champagne	Caféine gazeuse à l'aspartame – coca	Bon Appétit !

Les pleureuses

Il y a des femmes comme ça.

Qui réveillent chez les hommes un certain instinct protecteur.

Elles arrivent, on ne sait comment, à se faire prendre en pitié, en charge et porter à bout de bras virils tout au long de leur vie. C'est un art, vraiment, de réussir ça. Elles ne sont pas méchantes, loin de là, souvent même très intelligentes, mais surtout, si émouvantes, si malheureuses, si seules, si perdues, si vulnérables, si dépendantes. Au secours !

Physiquement, elles sont plutôt du genre : cheveux blonds jusqu'à la taille, regard légèrement chien battu, cernes noir clair sous des yeux bien délavés.

J'ai beau faire, j'ai toujours l'air bien trop solide, en trop bonne santé, pour qu'on puisse même s'imaginer que je sois une pauvre petite chose. Moi, c'est la *bonne copine*, celle sur qui on peut toujours compter, qui ne vous déçoit pas, ou presque. Juste ce qu'il faut d'incapacité dans les trucs qui font qu'un homme peut se sentir sans gêne l'heureux détenteur d'une paire de couilles. Par exemple, ne pas être « capable » de changer une roue à ma voiture. Peu importe le fait qu'il se soit toujours trouvé un homme bien intentionné sur mon passage pour m'éviter de me salir les mains et donc m'empêcher d'apprendre !

Mais que diable peuvent-ils donc leur trouver à ces poupées fragiles ? Je ne regrette pas ma place et je connais mon rôle, mais j'avoue que parfois je croule sous le poids des responsabilités. J'aime quand les responsabilités sont bien définies. Toi, tu nous trouves une grotte, tu nous fais un bon feu et tu repars à la chasse au mammouth. Moi, je m'occupe de la cueillette, de la popote, des enfants et de tailler des habits dans les peaux. Le soir, comme je suis une bonne copine, je te distrais avec mes chants et mes danses, je suis toujours là pour te tendre le pinceau en bambou qui te sert à peindre tes peintures rupestres. Et après, je crache sur tes mains pour que tu puisses vernir le tout. Le bonheur quoi !

Les pleureuses, par contre, elles sont tout le temps malades. Elles arrivent péniblement à assurer une descendance et après elles le font payer toute leur vie. À la descendance comme à l'ascendance !

Moi, si j'essaie de me faire porter pâle on me rit au nez. Ou alors on me dit : « C'est bien fait, t'avais qu'à pas ». Sous entendu : te promener toute nue sur le carrelage de la cuisine, renoncer à te sécher les cheveux en sortant de la piscine, ouvrir la fenêtre de la voiture pour balancer ton mégot, etc.

J'ai essayé aussi le coup de la migraine. Je n'y suis pas plus crédible ! Et si par hasard c'est vrai, il ne faudrait pas que ça dure, parce que personne n'a vraiment l'habitude.

Les autres, à peine elles commencent leurs règles, que la planète s'arrête de tourner. Et il faut voir comme on leur fiche la paix !

Il y a quelque chose de difficile à digérer tout de même, vous ne trouvez pas ? Pourquoi est-ce que c'est toujours celles qui se la jouent le moins qui se font le plus exploiter ?

Une histoire d'amour ordinaire

« Grand-mère, s'il te plaît, raconte-moi leur histoire ! »

Pour la première fois de ma vie – et peut-être la dernière – je passais le week-end seule avec mon aïeule et j'étais bien décidée à la faire parler de la rencontre de mes parents. Comme à son habitude, elle commença par une mise en garde :

« Je ne sais pas s'ils auraient été d'accord que je t'en parle en leur absence tu sais et puis, tu es encore si jeune, si inexpérimentée, crois-tu que tu sauras accorder aux faits toute la compréhension et la tolérance qu'ils méritent ?

— Je pense que oui grand-mère, tu peux me faire confiance. Bien sûr, j'aurais préféré moi-aussi qu'ils m'en parlent eux-mêmes, mais je n'ose pas les questionner ; j'ai peur de retourner le couteau dans la plaie. En même temps ça fait partie de ma vie aussi tout ça, tu comprends ? Portant sa tasse de thé brûlant à ses lèvres, elle se concentra un instant puis commença son récit.

— Après ses études, ta mère avait passé quelque temps en Suisse pour y parfaire son éducation et apprendre l'allemand. Elle s'y était fiancée, puis un jour, sans explication, avait rompu et était revenue vivre avec nous. Pendant quelques mois j'ai eu l'impression qu'elle était en plein chagrin d'amour. Un soir pourtant, ton oncle – son frère, qui jouait du piano dans des boîtes de jazz à l'époque – a réussi à la faire sortir. C'est ce soir-là qu'elle a rencontré Philippe qui est devenu son premier mari. J'ai assisté à toutes les péripéties de cet amour en spectatrice, mais je dois dire que j'ai souvent eu bien du mal à me taire. Si ta mère n'avait pas été majeure j'aurais tout fait pour l'empêcher de faire – excuse-moi du terme – cette connerie ! Mais bon, ce que fille veut, bien malin celui qui la fera changer d'avis. Surtout ta mère. Avec elle j'avais l'impression de vivre en permanence sur une poudrière.

— Et puis ?

— Et puis ? Eh bien, d'abord Philippe était marié. À une femme superbe, il faut bien le dire, dont il avait eu deux enfants charmantes. Or, il s'est tellement entiché de ta mère que du jour au lendemain il

a décidé de mettre un terme à ce mariage qui durait pourtant depuis dix ans. Moi, je le trouvais un peu tordu, légèrement escroc sur les bords, un homme sans parole quoi. Je l'ai vu louvoyer, en pleine procrastination. D'abord il a imaginé tout un plan pour disparaître de la surface de la terre, afin que sa femme ne souffre pas trop disait-il. Il suffisait d'enlever une rondelle de caoutchouc à la pédale du frein de la voiture pour simuler un accident et le tour était joué. Évidemment, une façon d'agir aussi romantique ne pouvait que plaire à ta mère, tu penses bien !

— Oui, je sais, ça n'a pas changé beaucoup d'ailleurs, j'ai comme l'impression qu'avec Jean elle a trouvé ce qu'il lui faut dans ce domaine.

— C'est vrai, ces deux-là se sont bien trouvés aussi, quoiqu'un peu plus raisonnables ! Pour en revenir à mon histoire, au bout de quelque temps il a bien fallu que Philippe remette les pieds sur terre et qu'il se résigne à suivre le même chemin que tous ces maris qui *s'en vont pour une plus jeune*. Je te passe les détails du divorce, ce n'est jamais très propre ces choses-là. Son ex-femme étant d'un naturel assez violent, il a jugé plus prudent de prendre le large. Ils sont partis s'installer en Amérique.

— Ah oui, l'époque américaine.

— Exact. Oh, ça n'a pas été rose tous les jours. Sitôt arrivés, comme s'il avait une revanche à prendre sur elle pour qui il avait soi-disant tout sacrifié ; il n'a plus été question de mariage et encore moins d'enfant. Tu imagines la solitude de ta maman. Dans un pays qu'elle ne connaissait pas, à cinq mille kilomètres de chez nous, menant une vie d'anachorète aux côtés d'un compagnon absent les trois-quarts du temps.

— Elle avait quel âge à ce moment-là ?

— À peine vingt-trois ans. Mais elle était très amoureuse et non seulement elle avait inventé la poudre – ce qui veut dire qu'elle était loin d'être idiote – mais en plus elle n'hésitait pas à s'en servir – ayant aussi un sacré tempérament ! Elle finissait toujours par obtenir ce qu'elle voulait à force d'obstination et de persévérance. Elle a

donc fait son nid, s'est imposée et au bout de trois ans ils se sont mariés. Un an plus tard, ils ont eu un enfant.

— Hum, c'est là que ça devient triste...

— Pas tout de suite. Même si Philippe lui avait fait cet enfant à contrecœur, ça ne l'a pas empêchée d'être la plus heureuse des femmes et de vivre sa grossesse dans un bonheur absolu. J'aurais tant voulu être là pour l'accouchement, mais nous étions trop pauvres à l'époque, ton grand-père et moi, pour nous offrir le voyage, alors j'ai dû me résigner à suivre tout cela de loin puis à sentir sa solitude à travers ses lettres. Pour finir, ils ont réussi à faire un court séjour en Europe pour venir nous présenter le bébé. Notre premier petit-fils. Un garçon magnifique ! Tout en rondeurs. Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer le jour de leur départ, j'avais un pressentiment qui s'est malheureusement vérifié par la suite. »

Comment ?

« L'enfant était né malade même si ça n'avait pas été décelé tout de suite. Une maladie génétique très rare. On ne lui donnait que deux ans à vivre. Je ne l'ai plus jamais revu et il est mort avant d'avoir atteint sa première année.

— Et maman ?

— Le soir qui a suivi la mort du bébé, elle s'est mise à hurler. Sans discontinuer. Philippe devenait fou. Il a fouillé toute la maison pour essayer de lui trouver des calmants. Ça durait, ça durait, c'était insoutenable. Pour finir, il a réussi à lui faire avaler un sédatif. Puis doucement, tout doucement il a réussi à la calmer. Elle a fini par s'endormir au petit matin.

— Et après ? »

Après, elle a longtemps erré comme un zombie. Elle a tenté plusieurs fois de mettre fin à ses jours. Pendant des mois, ton grand-père et moi sursautions à chaque coup de téléphone, ne sachant jamais si c'était l'hôpital ou autre chose. Un jour nous avons cru qu'elle allait se reprendre, mais non, elle a commencé un autre genre d'errance. Elle a voyagé. Elle est partie jusqu'en Chine pour essayer de fuir son chagrin. Quand elle est revenue, ça a été pour divorcer. Du jour au lendemain elle a fait ses malles et elle est partie.

« Dur.

— Oui, jamais je ne me suis sentie aussi impuissante. Ne pas pouvoir aider ma propre fille. J'avais honte, mais que veux-tu y faire ? Elle refusait tout soutien. Et pour ton grand-père pareil, aussi maupiteux l'un que l'autre nous étions...

— Maupiteux ? C'est bien un terme de ton époque ça.

— Ça signifie "misérable", je n'en vois pas d'autres pour décrire plus exactement ce que nous ressentions.

— Et ensuite ?

— Ensuite elle a continué sa descente aux enfers. Elle a essayé tous les moyens d'auto-destruction possibles. L'alcool, les médicaments, un amant après l'autre, toujours dans sa recherche éperdue d'enfants. Elle s'est perdue corps et âme pendant des années – qui m'ont paru des siècles ! – jusqu'au jour où enfin, nous avons pu assister, de loin toujours, tant elle nous restait inaccessible, à une sorte de résurrection.

— Comment ça s'est passé ?

— L'amour ! Que crois-tu donc ? On n'a encore rien inventé de mieux pour « ré-animer » les êtres.

— Ah ! C'est là que papa est entré dans sa vie alors ?

— Exact. Au début c'était juste un passant, un ami de ton oncle qui, à cette époque, partageait un appartement avec ta mère. Jean était censé faire quelques menus travaux et c'est ainsi qu'entre deux applications de plâtre et trois joints en silicone ta maman a enfin entrepris un virage. Elle s'est accordé le pardon, a émergé de son purgatoire, recommencé à fondre devant un épi de blé, la douceur d'un coquelicot.

— Pas facile je suppose ; elle avait dû s'entourer d'une écorce bien étanche.

— Comme tu dis. Il lui en a fallu de la patience et surtout des wagons de tendresse à Jean, son Jeannot comme elle l'appelle toujours, pour lui redonner un semblant d'équilibre. Elle était devenue si évanescence ; "Maman j'ai enfin réussi à devenir zen", me disait-elle avant de trébucher à nouveau.

— Et Papa, comment a-t-il réussi à toucher son cœur ?

— Oh, d'une façon très belle je trouve. Après plusieurs mois de fréquentation discrète, d'une amitié sans enjeu, il a fini par réaliser qu'il ne pouvait plus se passer d'elle. Bien sûr, il pouvait tout à fait exister sans elle, mais désormais il ne pouvait plus nommer ça *vivre*. Alors, une nuit où leur conversation s'était prolongée plus tard que de coutume (elle lui vantait les avantages du travail intérimaire de par la soi-disant liberté qu'il procure et conserve) il a sauté sur l'occasion pour relever le gant.

— Bien sûr tout ça elle me l'a raconté après coup, tu t'en doutes bien,

— Donc ?

— Donc il l'a regardée bien au fond des yeux. Il lisait si juste en elle ! Comme peu d'hommes savent comprendre une femme ; puis il lui a dit : “Tu n'en as pas un peu marre de l'intérim depuis le temps ? Si tu essayais autre chose pour changer ? Moi, j'ai un poste stable à t'offrir. Un contrat à durée indéterminée. J'ai quelques heures de vol au compteur bien sûr, et quelques bosses aussi, mais je t'aime et si tu veux la place, elle est à toi !” »

Journal d'une inconnue

Pâques 2010. Notre plus grand plaisir est de baguenauder, nonchalants, parmi les promeneurs et les étals de cet immense marché aux puces. Lui devant, moi derrière, lui revenant, moi dépassant. Nos mains se frôlent, mes yeux rêvent, s'égarer, se perdent, se posent, se reprennent. Vêtements divers, sculptures africaines, cônes d'encens au milieu de foulards de soie, d'étoffes chamarrées. Mon regard s'arrête sur un grand carton rempli d'une vingtaine de cahiers à couvertures rigides noires. Sur l'étiquette du premier, je lis : 1929. Ma curiosité piquée au vif je me penche davantage. Ma main erre au hasard dans la pile, tous mes sens en éveil, je continue mon auscultation et lis : 1930, 1931, 1932 et ainsi de suite jusqu'à 1947. Mon cœur cogne fort dans ma poitrine, j'imagine déjà le trésor qui s'étale à mes pieds. Dix-huit années d'informations. Une véritable manne pour l'auteur amateur que je suis. Pour autant que ces cahiers soient remplis, ce que je vérifie derechef.

Celui que je choisis date de 1941. La page du 22 mai s'impose, je lis : ... il est si beau mon Danny Boy, aujourd'hui il m'a embrassée pour la première fois ! Je flotte sur un petit nuage rose. La guerre m'a pris un mari imposé que je n'aimais pas et du ciel m'est tombé un nouvel amour, j'avais oublié que les miracles existent.

30 juin... aujourd'hui nous sommes allés jusqu'aux falaises d'Etretat. J'avais le sentiment qu'il allait me parler d'amour et c'est bien ce qui s'est passé. Dans le fracas des vagues, assourdissant par moments, il me hurlait des mots tendres qui devenaient de doux murmures en atteignant mes oreilles. Il m'a fait le serment que dès que cette stupide guerre aurait pris fin et que la folie des hommes serait enfin calmée, il mettrait tout en œuvre pour que je vienne le rejoindre dans son pays. « Tu verras comme le Dorset est beau en cette saison », m'a-t-il dit.

28 juillet... à califourchon sur le mur du jardin, nous avons continué à mettre au point son évasion afin qu'il puisse rejoindre son escadrille à Londres le plus rapidement possible...

15 août... je lui ai dit que j'étais enceinte... il n'arrivait pas à y croire... il a sauté de joie... m'a prise dans ses bras... m'a dit que je serai la plus belle maman du monde... (la plus heureuse aussi !)

1^{er} septembre... superbe journée de pré automne... avons continué notre promenade onirique dans le royaume plein de magie des anges à venir.

15 septembre... avons imaginé le hamac que nous fabriquerons pour notre tout petit. Tout le bois, qui aurait pu servir à un éventuel berceau, a été réquisitionné par l'occupant pour le chauffage de l'hiver prochain, nous pensons utiliser la toile de son parachute que nous avons cachée dans la grange le jour où il a dû s'éjecter de son avion en flammes.

18 octobre... ma grossesse commence à se voir. J'ai demandé à la couturière du village de me fabriquer une robe dans ce qu'elle trouverait de mieux comme tissu (j'ai réussi à réunir quelques coupons !) Résultat : mon Danny a été plus qu'élogieux ; j'ai bien cru qu'il n'attendrait pas la naissance de celui-ci pour passer au suivant !

23 octobre... il m'a dit que si c'était un garçon il l'appellerait Peter, en hommage à Peter Pan, son héros, et il m'a tout de suite fait une démonstration d'envol sur flaques très convaincante, je l'avoue.

14 novembre... j'ai faim, j'ai faim, j'ai tout le temps faim, ce soir il a réussi à faucher pour moi quelques patates qui avaient pris le gel, j'aurais tant voulu lui donner un bel enfant potelé !

26 novembre... m'a fait tellement rire aujourd'hui en me donnant un cours sur *l'art de la grattouille*.

5 décembre... trois jours que la vieille chouette d'en face ne met plus le nez dehors, j'ai compris pourquoi ce soir quand « ils » sont venus chercher mon Danny.

12 décembre... folle d'angoisse, suis allée à la préfecture pour tenter de le voir, de lui parler... n'ont pas voulu me laisser l'approcher, disent qu'il a été dénoncé comme espion. Mensonges, mensonges.

23 décembre... toujours absent. Comme je hais la collaboration et les collabos ! Notre ami François, qui fait partie de l'équipe d'entretien de la Préfecture, m'a fait passer un mot de sa part. Enfin ! Je ne dois pas perdre espoir m'écrit-il et aussi faire preuve de patience et d'humilité face à l'ennemi, pour ne pas nous mettre en danger. C'est si difficile ! Ne pouvais-je m'empêcher de penser.

25 décembre... toujours sans nouvelles. Vivant ? Mort ? Comment vais-je faire ? Que vais-je devenir avec notre petit ? Cet éloignement est insupportable. Je ne pourrai pas tenir encore très longtemps dans une incertitude aussi cruelle.

29 décembre... « Ils » m'ont fait venir à la préfecture. J'ai craint le pire un moment pour le bébé et pour moi, mais non, après cinq longues heures d'attente, le commandant m'a seulement dit, avec un sourire sadique, qu'on allait échanger mon Danny contre un espion allemand et qu'il se faisait fort de faire en sorte qu'il soit fusillé par les siens ensuite, pour haute trahison. Pendant tout ce temps-là je pensais : mon Danny est vivant, mon Danny est vivant ! Et j'ai eu bien du mal à cacher ma joie.

1942

16 janvier... la vieille chouette d'en face continue son manège de fidèle collabo, mais plus rien ne peut m'atteindre désormais. Il est sauvé mon Danny ! Loin d'avoir été fusillé, il a reçu une médaille ! Il m'a enfin écrit et il va bien ! Il prépare notre nid. Toute sa famille nous attend, dès que nous le pourrons nous partirons, Peter et moi... Vivement que la guerre finisse...

2011

« Alors bonne pêche ? Qu'as-tu trouvé de beau ? » J'ai sursauté. Le journal dans mes mains s'est tu. Je le ferme et le repose parmi les siens. Nous continuons notre balade, je suis encore un peu étourdie. Pendant quelques minutes j'ai vécu la vie de cette inconnue avec une telle intensité que j'ai un peu de peine à revenir dans la mienne. J'ai même un instant l'illusion furtive de sentir le frôlement d'un petit pied à l'intérieur de moi.

Entremets Aigre Doux

Il me disait : « Ne fais pas ta mégère ». Il n'aimait pas trop que je mélange tout. Les séquelles féministes de mes jeunes années, du temps où je lisais Benoîte Groult et Germaine Greer. Des préjugés de suffragettes, moi qui ai grandi dans un monde où tout m'était acquis. Il n'aimait pas que je crache dans la soupe et il avait raison. Je ne le fais plus. Par contre, je m'amuse quand même parfois à jeter un coup d'œil (oh, un tout petit coup d'œil !) en arrière, juste histoire d'apprécier le chemin parcouru.

Féministe moi ? Jamais !

Elle était bien gentille, maman, avec ses bons conseils : « Ne soit jamais dépendante d'un homme, ma fille », genre : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Bien sûr que nous vivons dans un système patriarcal, que nous subissons la loi de la jungle, la loi du plus fort (ceci dit, les hommes aussi la subissent entre eux). Mais, comme tout système, il a ses failles que j'eus vite fait de repérer. Il suffit d'un peu de jugeote et de bon sens. Comment peut-on refuser (je ne parle ici que de notre société décadente de nantis) ce qui est proposé à certaines d'entre nous sur un plateau ? Le privilège de dormir le matin, par exemple ? Quoi de plus précieux que de se recoucher une fois le mari au travail et les enfants à l'école ? Le plaisir de flâner en toute liberté quand il fait soleil. Le droit de lire et de s'instruire, d'aller au cinéma et de se rencontrer. Et tout cela en échange de quoi ? D'une carrière aléatoire, d'un pouvoir éphémère. Il faut être bien aveugle pour passer sa vie à trimer dans l'espoir de grimper de vagues échelons qui ne mènent pas forcément quelque part, ou pour gagner, en plus de sa subsistance, encore et toujours plus d'argent, qui servira, au mieux à payer quelques vacances, au pire, plus d'impôts ou une concession au cimetière. Beaucoup l'ont compris, heureusement, qui se contentent d'une marginalité réduite aux acquêts, savourant un lever de soleil en toute pauvreté et se satisfaisant d'un minimum vital garant de liberté. Amusez-vous donc, tout là-haut, à vos prises de pouvoir et à vos OPA si importantes ! Humainement parlant, ce serait encore mieux si vous n'entraîniez pas dans votre chute tant de victimes innocentes ; mais pour cela il faudrait que les marchands d'armes aient viré vendeurs de sucres d'orge. Je me prends parfois à rêver d'endroits où les gens comme vous pourraient s'ébattre en toute liberté et s'entre-tuer gaiement entre adultes consentants.

L'école des hommes

J'ai été élevée à l'école des hommes.

Je sais me taire quand il le faut et ne dire que des choses intelligentes *quand on me le demande*.

Je sais avoir le regard de respect immense qui s'impose selon les circonstances.

Je sais penser à autre chose en faisant semblant d'écouter et répondre juste malgré tout.

Je sais qu'il ne faut jamais (jamais tu entends !) jeter le moindre bout de papier qui traîne.

Je sais qu'il ne faut surtout pas mettre de l'ordre dans le désordre.

Je sais qu'il ne faut rien laver sans avoir vidé les poches au préalable, mais aussi qu'il ne faut pas regarder ce qu'il y a dans les poches.

Je sais que jamais je ne serai capable de choisir LA chemise qu'il aime et encore moins LA cravate qui va avec.

Je sais que je ne dois pas me formaliser s'il rentre à la maison avec une drôle d'odeur sur lui.

Je sais que je ne dois pas poser de questions indiscrètes ni ôter des cheveux sur son veston.

Je sais qu'il a besoin une fois pour toutes de mon admiration incon-dition-nelle.

Je sais que je dois lui faire un plan détaillé de tous les rayons quand je l'envoie faire des commissions.

Je sais que je ne dois pas lire son courrier.

Enfin, je sais que je suis là pour :

L'aimer, l'aimer, l'aimer, l'aimer, l'aimer, l'aimer

Arrêtez de squatter ma tête !

Arrêtez de squatter ma tête !
Ma carte mère est saturée.
C'est quel côté la mer ?
Idiote, tu sais bien que c'est toi la mère.
Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à m'envahir ?
Maman ? Ma-maaan... ! MAMAN !
Chérie ? CHÉRIE !

NON

Ma tête est à moi.

À MOI !

Ce n'est pas un terrain de foot, ce n'est pas un couloir aux mille portes que l'on ouvre ou ferme n'importe comment, à toute heure du jour ou de la nuit, d'un claquement intempestif. Ma tête c'est une autoroute à douze niveaux avec échangeurs incorporés. C'est infiniment plus compliqué que les quelques rouleaux piqués dessus peuvent le laisser supposer.

Vous croyez que je suis en train d'éplucher des carottes ? Faux ! Je suis en train de réécrire l'Illiade et l'Odyssée. Vous me voyez mettre une machine de linge ? Faux, je suis en train de préparer les courses et les menus pour le mois. Vous pensez que je m'inquiète pour les quatre-heures ? Faux encore, je suis en train d'imaginer mon édito. Et tout ça, c'est quand je ne suis *pas* préoccupée.

Interrompre n'importe lequel de ces processus équivaut à mettre l'Illiade à 90° et à éplucher l'édito ! J'ai beaucoup, beaucoup de peine à accepter qu'on s'imisce ainsi sans prévenir entre deux de mes synapses. Le sens de circulation en est tout inversé et le tableau de bord clignote à toute berzingue. Le temps de tout rebrancher correctement et l'influx créatif a déserté la galaxie. C'est *très* grave. C'est impardonnable. D'autant plus que très souvent il y a une telle circulation sur mes échangeurs que ma concentration est au maximum. Les couleurs, les sons, les odeurs. Tout y est.

Interférer ? Vous feriez changer d'époque, juste avant qu'ils ne se rencontrent, les parents du héros de Retour vers le Futur.

Vous ne feriez pas ça à votre pire ennemi n'est-ce pas ?

C'est toujours un peu ridicule...

... une grosse bonne femme qui pleure.

L'autre jour, dans le train, j'étais assise. Je regardais le paysage.

Tout à coup, j'ai eu cet immense besoin d'écrire.

Alors, j'ai sorti mes petites affaires, je les ai prises sur mes genoux et j'ai commencé à noter ce que j'avais à dire.

Pendant ce temps-là, mon mari prenait des photos.

Nous étions des touristes comme les autres.

Et comme il voulait un aperçu de moi, il a filmé mes mains en train d'écrire avec l'option vidéo de l'appareil. Puis il m'a montré ce qu'il avait fait sur le petit écran.

Rien que de voir ces petits boudins tout roses qui se déplaçaient sur la feuille, je sais pas, mais j'ai eu l'impression que ce n'était pas compatible avec un travail intellectuel. Pensez ce que vous voulez.

Du coup, je n'ai plus eu envie d'écrire.

En fait, c'est surtout le titre de ce texte qui m'a plu. Parce que j'ai toujours trouvé qu'une femme ronde était magnifique quand elle riait. Elle donne une impression de générosité, de joie de vivre que ne transmettent pas forcément certaines femmes un peu sèches. L'inconvénient étant que j'ai du mal à les prendre au sérieux si elles se mettent à pleurer, moi la première.

Politiquement incorrect

Il y a toujours un obstacle entre moi et mon but.

Entre mon objectif et moi.

La plupart du temps, ça passe.

Je prends sur moi.

Je souris, je te contourne.

Non, non, tu ne me déranges pas !

Fais seulement, je t'en prie !

Mais parfois, j'explose.

Intérieurement.

Je veux donc dire : j'implose.

Les digues se rompent, la colère monte, je ne suis plus tout à coup qu'État de Colère. Plus rien n'existe dans mon esprit que cet objectif à atteindre et les obstacles qui m'en barrent la route. Adieu amour, patience, tolérance. Adieu les années d'indulgence. L'espace d'un très court, très dense instant, je suis tout entière habitée par la rage. Je trépigne à l'intérieur de moi, je tape du pied, des deux pieds même.

Je hurle ma violence.

En silence.

Bouge-toi, mais bouge-toi donc, ôte-toi de mon chemin, ne SENS-TU pas combien je suis pressée ? Autrefois, j'aurais écrasé tout obstacle, sans aucun scrupule, tant je vivais dans ma colère rentrée. Cette angoisse sortie de nulle part qui m'envahissait, qui s'auto-générait, et moi, impuissante à la contrer, à la juguler. Insupportable. Tout ça pour quoi ? Pour quelques *minutes*, voire *secondes* de retard à peine. Parce que je m'étais fixé comme objectif d'avoir fini à telle heure précise.

Même si *personne* ne me l'avait demandé.

J'angoisse. J'étouffe. Il en faudrait peu pour que je mette mes bras en croix, les étende dans toute la plénitude de leur longueur et tourne sur moi-même comme une toupie. Juste pour marquer mon territoire.

Mais ça ne se fait pas n'est-ce pas ?

Quand on se prétend amoureuse, et heureuse. Non, ça ne se fait pas de tels éclats de haine, de violence. Surtout quand le but final reste quand même d'accomplir un travail *par amour* pour ceux-là mêmes qui me barrent la route ; d'accéder à une casserole ; de finir un repas tendrement commencé. Que je poserai sur la table tout à l'heure, avec ma maternelle douceur habituelle.

Et tout l'amour du monde.

Je me demande bien comment ils font au Japon.

À dix dans cinq mètres carrés ?

Cuisine du Terroir

J'aime beaucoup ces textes-là. Vous me direz, je ne vais en tout cas pas vous dire : « Ces textes sont nuls ne les lisez pas » n'est-ce pas ? Et je ne vais pas vous dire non plus : « Tous les textes que j'ai écrits avant, tous ceux que j'ai écrits après sont moins bien ». Ne comptez pas sur moi. Simplement, ceux-ci ont, à mon avis, un intérêt nutritif différent.

Et c'est très bien comme ça...

Germaine et Jeanne

Paris ! J'ai quitté mes parents pour la deuxième fois. Cette fois, c'est pour de bon. Enfin, j'espère ! Tu es venu me chercher à la Gare de Lyon, avec ma valise, deux fois plus lourde que moi. J'y ai mis toutes mes affaires, sans rien oublier qui aurait pu me retenir, me faire revenir vers mon enfance. Nous exultions sur le chemin entre la gare et le *chez nous* que tu nous avais trouvé.

Place Iéna. Seizième arrondissement. Une demeure magnifique. Ancien hôtel particulier, rue de Longchamp. Tu m'expliques, le plus sérieusement du monde que nous allons vivre, pendant les trois prochains mois, dans un logement d'ordinaire réservé aux travailleurs de l'ombre de la Cinquième République. Je m'y vois déjà. Mata Hari des temps modernes. Et je te promets que tu seras fier de moi !

Tu tapes un code, la porte s'ouvre. Nous sonnons chez la concierge. Pas de réponse. Tu prétends qu'elle est en « mission ». Nous montons jusqu'au cinquième. La moquette est magnifique. Rouge vif. Au cinquième, dans un recoin, une porte, très discrète. Tu m'y entraînes. Derrière la porte, un escalier en colimaçon. Ça n'a plus rien de luxueux. Nous montons donc vers les chambres de bonnes. Le fameux sixième sans ascenseur, sans salle de bains si décrié dans tous les romans de genre. Je commence à me poser des questions ! Au bout d'un interminable couloir, enfin, la porte du paradis. Tu te sers de ton sésame pour l'ouvrir.

Derrière, c'est immense. Le plus merveilleux appartement que j'aie jamais vu. Chambre à coucher, cuisine, salle de bains, encore deux autres chambres à coucher et un salon salle à manger digne d'un Château de vieille province française : bibliothèque en bois sculpté, toile de jute verte sur les murs, méridienne double pour amoureux, collection de disques inimaginable avec chaîne hi-fi, livres à profusion, télévision et même un bandit manchot ! Quel merveilleux endroit pour commencer notre vie de couple ! Un peu plus tard, après une gentille dînette, tu m'expliques enfin que nous sommes dans l'appartement d'un très cher ami à toi, qui est

parti en tournée avec femme et enfants, et qui te l'a prêté pour les trois prochains mois. Je suis aux anges. Il n'y a qu'à Paris que ces choses-là arrivent !

Nous nous installons peu à peu. Depuis la fenêtre du salon, nous avons vue sur la place d'Iéna et le Général est bien là, statufié sur son cheval. À côté, un musée avec de l'Art Brut Africain, en face, une Ambassade, Suède je crois. Les autres fenêtres donnent, soit sur la Tour Eiffel (dont les antennes qui arrosent le quartier s'amuse avec les appareils électroménagers), soit sur la rue de Longchamp. Il y a même un petit supermarché tout en haut de la rue, par contre très peu de boulangeries et en plus, au mois d'août, le quartier est désert. Nous allons être tranquilles et merveilleusement heureux. Commence alors ma vie de concubine. Courses dans le quartier, bons petits plats, lessives, repassage.

Un jour pourtant, il faut que je trouve un travail. Nous ne sommes pas riches, mais là n'est pas l'important. Maman m'a toujours dit : « Ma fille, ne soit jamais dépendante d'un homme ». Alors, docile, je cherche. J'épluche les petites annonces. J'ai vingt-deux ans. J'habite à Paris, mais je suis de nationalité suisse. Cela fait huit ans que je vis en France, or, en dépit de tout bon sens, mes parents, qui m'ont employée dans leur petite entreprise artisanale, comme apprentie d'abord, puis comme *aide familiale* (pour payer moins de charges), n'ont jamais eu l'idée de me procurer un permis de travail. Ils espéraient que j'allais reprendre la boutique. Ils ne pouvaient pas deviner que j'allais m'amouracher d'un petit ingénieur, musicien de jazz par-dessus le marché. J'analyse d'abord toutes les offres du 16e arrondissement. Cuisinière, lingère, femme de chambre. Je téléphone, prends rendez-vous. Parfois, je suis si mal reçue – c'est tout juste si on ne me regarde pas la mâchoire – que je ressort en courant. Non, c'est décidément trop sinistre là-dedans. Très rapidement pourtant (nous sommes en plein boom économique), je trouve un petit boulot, rue de la Madeleine, dans le quartier des Ambassades et des grands couturiers. Je suis engagée, pour trois semaines, chez « Germaine et Jeanne ». La maison travaille pour tous les grands couturiers. Dior, Chanel, Chiapparelli, Courrèges,

Yves Saint-Laurent, sont à deux pas et nous confient leurs modèles de prêt-à-porter.

L'atelier prend trois étages, dans un immeuble très ancien. Sur le devant : trois pièces en enfilade qui servent de salon de présentation et aussi de bureau à la directrice (Germaine ou Jeanne ?) qui me reçoit. Derrière, un escalier de service et une enfilade de toutes petites pièces. Le tout bourdonne comme une ruche. Nous nous retrouvons à huit dans moins de quinze mètres carrés, machines comprises. Il y a trois surfileuses, deux couseuses de boutons, une dessinatrice de patrons et deux finisseuses pour les ourlets. Moi, je suis à la surfileuse et c'est ma collègue de droite qui me montre le travail. Mis à part pour les directives strictement professionnelles, impossible de causer. Les machines font un bruit d'enfer. J'ai un immense présentoir d'un côté pour les pièces à faire et un autre de l'autre côté pour tout ce qui est *terminé* et je travaille à la chaîne. Il fait une chaleur à mourir en ce mois de juillet 1978.

À midi enfin, les machines s'arrêtent. Certaines filles s'en vont tout de suite parce que nous n'avons qu'une demi-heure pour manger. D'autres mangent sur place et bavardent. Moi, je suis encore tellement distraite et tendue par cette première matinée que je n'ai pas faim, alors, j'en profite pour faire un peu connaissance. Sur les deux couseuses de boutons, une est là depuis dix ans bientôt. Elle ne fait que cela toute la journée : coudre des boutons. Des millions de boutons sur des milliers de vêtements. Elle va très vite et est très heureuse ainsi me dit-elle. Je frissonne d'angoisse rien que d'imaginer rester si longtemps au même endroit pour faire la même chose.

Par contre, j'admire beaucoup celle qui élabore les patrons. Cela me semble tellement savant ! Le grand couturier, le « maître » comme elles disent, crée et dessine puis, au début de la longue chaîne qui conduit au produit fini, la dessinatrice traduit le dessin et concrétise son rêve. En fait, sans elle, il ne serait rien.

Après la dessinatrice de patrons, il y a celle qui coupe les tissus, puis celle qui monte le vêtement et enfin les premières coutures sont effectuées, généralement en sous-traitance, par des femmes

qui travaillent à domicile. Elles sont encore plus mal payées que nous, ce qui n'est pas peu dire !

À douze heures trente précises, les machines se remettent en route. Dans un rayon de soleil sur le mur en face de moi, dansent des milliards de grains de poussière de couleurs différentes, échappés des griffes de ma machine. C'est joli, mais à 18 heures, quand le soleil passe derrière les immeubles, j'en ai vraiment assez. Une chose est déjà sûre, chère Germaine ; nous ne vieillirons pas ensemble !

Les jours suivants, à midi, je sors prendre l'air. Place de la Concorde, Champs Élysées, Rue Saint-Honoré, tout est à deux pas. Je dévore les vitrines des yeux. Des vêtements comme jamais je n'en porterai de toute ma vie. Un monde inaccessible. Mais, dans le fond, le regretterai-je tellement ?

Dans ma toute jeune vie de couple, je me sens de mieux en mieux. Nous faisons la fête presque tous les soirs, écumant les boîtes de Jazz de la capitale – quelques cachets sont toujours bons à prendre – et nous sommes encore tellement stupéfaits de pouvoir enfin vivre ensemble que nous ne nous lassons pas de nous observer, nous apprivoiser, nous aimer. Bien sûr, le matin suivant, à force de rentrer tard et de dormir encore plus tard, j'ai les yeux en berne et du mou dans les voiles. Ce qui devient de plus en plus pénible au fur et à mesure que la semaine avance et que nous nous approchons du samedi. Presque systématiquement, le vendredi matin, je sais que je ne tiendrai pas coup. Alors, je me lève avec toi, partage notre petit déjeuner, que tu tiens à prendre consistant, puisqu'à midi tu te contentes d'un sandwich. Ensuite je descends avec toi, t'accompagne jusqu'à ta voiture où je te laisse, pour prendre les escaliers du métro.

Je fais quelques pas dans le couloir, attends d'être sûre que tu sois bien parti, remonte, vérifie et rentre me coucher ! Je téléphone vers 11 heures chez Germaine et Jeanne et prétextant, soit un rendez-vous dentaire, soit une recherche immobilière. Je prends congé pour la journée. L'après-midi passe vite : ménage, courses pour la semaine et pour finir un merveilleux bain moussant. Et c'est

ainsi reposée et parée que j'attends ton retour. L'apéritif est servi, un délicieux repas mijote sur le feu et les bougies sont allumées sur la table. Billie Holiday assure le fond sonore.

Au bout de mes trois semaines, je suis convoquée chez Madame Germaine (ou Jeanne ?) qui me tend royalement mon misérable salaire. Elle a, bien sûr, déduit mes heures d'absence. Suis-je totalement inconsciente ? Je n'arrive pas à considérer cet argent comme autre chose que de l'argent de poche. Tu ne partages pas mon point de vue, mais tu m'aimes tellement que tu accepterais n'importe quoi venant de moi. Alors, je me dépêche d'aller nous acheter un festin, sans aucun respect pour notre budget, ensuite je viendrai t'écouter, comme tous les soirs, et peut-être que demain, s'il fait beau, tu m'emmèneras à Honfleur.

J'aime Paris, cette ville étrange. J'apprendrai vite que tout le monde y est né, que tout le monde prétend y vivre, mais que chacun, une fois dedans, ne rêve plus que d'en sortir pour aller se mettre au vert.

L'enlèvement

Son professeur l'observait depuis qu'elle avait commencé ce stage de cuisine. Vingt-trois, vingt-quatre ans ? Mais dans tous les cas très intéressante. Elle s'était inscrite pour six mois, au terme desquels elle comptait gérer une sorte de cafétéria là-bas, aux États-Unis, dans la société qui avait déjà engagé son compagnon. Évidemment, elle ne s'attendait pas à cet environnement lourdement misogyne. En jeune secrétaire toujours appréciée jusque-là, elle n'avait jamais eu à se battre pour se faire une place dans son travail. Elle n'estimait d'ailleurs toujours pas utile de devoir se fatiguer à prouver quoi que ce soit. Elle n'était pas en compétition puisque sa propre situation était déjà bien définie dans un ailleurs organisé.

Ce jour-là tout le monde s'excite dans les cuisines. Du chef au dernier marmiton, ça court dans tous les sens. Il s'agit de préparer un buffet offert par la direction de l'école à des clients privilégiés. Les élèves comme les maîtres sont sur le pied de guerre. Il en va de leur réputation. Pour une fois, tous tirent ensemble à la même corde. En fin de soirée, dès le travail accompli et le pari gagné, les bouchons sautent, les verres se remplissent et les langues claquent sous les bulles de champagne. Comme d'habitude elle n'attendait que ça et s'en donne à cœur joie.

Il attend qu'elle ait avalé plus que son quota du liquide ludique et que son jugement soit quelque peu altéré pour lui demander d'une voix timide s'il peut la raccompagner. D'ordinaire elle est réticente à ce genre de proposition, mais comme il s'agit de quelqu'un de beaucoup plus âgé qu'elle et donc supposé être raisonnable, elle accepte. Sans attendre, il l'embarque dans sa grosse voiture et s'empresse de mettre le plus de distance possible entre l'école et eux. Cependant, comme il a pas mal bu aussi et qu'il n'est pas téméraire, il décélère au bout d'un moment. Se faire arrêter par les flics ne servirait pas ses projets immédiats. À moitié groggy elle est affalée dans le siège du mort et ne répond que par monosyllabes aux faibles tentatives de conversation de son chauffeur. Elle réalise qu'il n'a aucune intention de la raccompagner chez elle, alors qu'ils

sont déjà en train de rouler sur la rampe qui mène à son parking, situé sur le toit de l'immeuble. C'est par pur réflexe qu'elle pense alors à chercher du regard les indicateurs verts indiquant « sortie de secours ». Pour le cas où. Elle titube dans les couloirs et il doit la soutenir de toutes ses forces afin qu'elle ne s'efface pas en route. Finalement, il réussit à refermer la porte de l'appartement sur elle.

Il lui propose un café. Qu'elle refuse. Elle veut quelque chose de fort ; à effet rapide. Il sort sa bouteille de Chivas, reçue de son frère pour Noël et à peine entamée. Divorcé, quarante-trois ans, il est petit, laid, replet, l'œil terne, le nez proéminent et le cheveu rare. Il n'a pas souvent la chance de recevoir quelqu'un chez lui, encore moins une femme. Assise sur le canapé elle essaie de récupérer son second souffle. Elle donne l'impression de se demander ce qu'elle fait là et n'a en aucun cas le visage de quelqu'un d'épanoui. Il se dépêche de lui servir son whisky et s'en sert un aussi par la même occasion. Après tout, les issues sont toutes fermées. Il n'a pas l'intention de ressortir ce soir. Il a bien mieux à faire et pour commencer : séduire la donzelle puis la mettre dans son lit bon gré mal gré. Sortant de sa léthargie – elle a enfin trouvé son second souffle – elle commence alors à lui raconter toute sa vie. Depuis le début (pour gagner du temps). Malgré son jeune âge, il y a déjà un sacré bout de chemin parcouru. Ça n'en finit pas. Elle réclame un second whisky, puis un troisième et exige chaque fois qu'il l'accompagne. Au bout d'un moment, il commence à ne plus y voir très clair alors qu'elle, au contraire, semble reprendre des forces. Elle lui fait raconter toute sa vie à lui aussi, et ça prend des heures tant elle sait bien poser les questions qui font parler. Il est bientôt quatre heures du matin. Cette fois il n'en peut plus, il ne le dit pas, mais il travaille demain. Il y aura un banquet pour cent vingt personnes. Elle reste sourde aux allusions de plus en plus pressantes de rejoindre le lit, son lit, enfin n'importe quel lit...

À un moment donné, il ose : « Mais alors, tu ne voudras donc jamais faire l'amour avec moi ? ». Elle ne répond ni oui ni non, préférant lui laisser croire ce qu'il veut pourvu qu'il la laisse en paix. Sentant venir le moment où l'agneau risque de se transformer en

loup, elle se dit que s'il s' imagine qu'elle lui cédera peut-être quand même, il lui sera plus facile de profiter d'un instant de distraction pour s'esquiver. Et elle continue à remplir leurs verres, d'autorité. Au moment même où il va s'endormir sur le canapé ne voilà-t-il pas qu'elle se lève et manifeste le désir d'aller se coucher. Cette fois c'est lui qui titube. Elle le précède dans le couloir et subitement se met à vomir. En un violent jet continu. Il y en a partout, sur toute la moquette, sur les murs, sur les bas des portes. Cela n'en finit plus. De voir son chez-lui ainsi souillé, de sentir l'odeur pestilentielle, ça le dessaoule d'un coup. Elle, elle avance toujours puis, ouvrant une porte au hasard, se jette sur le premier lit qu'elle voit et s'y endort dans la seconde, telle quelle, toute habillée. Black-out total, jusqu'au matin.

Quant à lui, tout à fait réveillé maintenant, il passe une partie de la nuit à réparer les dégâts et quand il s'effondre à côté d'elle, bien après l'aube, il n'est plus vraiment capable de lui faire grand mal, le pauvre. Quitte de ses mauvaises intentions de la veille. Elle se réveillera une heure plus tard, réclamant son café, lui demandera ce qu'il lui a fait subir pendant qu'elle était inconsciente. Il aura beau lui dire qu'il s'est épuisé en nettoyages ; il a tellement bien fait son travail qu'il ne reste plus ni odeur ni traces. Du coup, elle ne le croira pas. En tout cas, c'est ce qu'elle lui dira. Après l'avoir bien culpabilisé et menacé des pires représailles, elle s'en va. Non sans lui emprunter le plus beau livre de sa bibliothèque. Un bouquin à plus de six cents balles auquel il tient énormément et qu'elle promet de rapporter le jour où elle reviendra enfin l'aimer (mais dont elle sait pertinemment qu'il ne le reverra jamais).

Vingt ans et quinze déménagements plus tard, elle l'a toujours, ce livre, dans sa bibliothèque, témoin discret d'un passé qui le fut moins. Elle le regarde toujours avec tendresse, consciente que ce soir-là elle l'a échappé belle. Tout à fait consciente aussi de s'être comportée comme une sacrée garce.

D'autres fois, bien qu'elle ait complètement oublié jusqu'aux traits du visage de cet homme, elle se demande s'il vit toujours et s'il lui arrive encore de penser à elle.

Cimetières

Cette année-là nous avons décidé de partir en vacances. Nos premières vraies vacances ! Tu nous as inscrits dans un club nautique. Qui proposait des croisières sur mesure. Nous allions pouvoir apprendre à naviguer sur la Méditerranée. Toute une semaine de voile ! Une semaine à se promener, de Marseille à Port Grimaud, de Fréjus à Porquerolles, de Nice à Bastia. Nous nous sommes fait dévorer par des moustiques, dans une calanque près de Cassis. Après une heure de manœuvres d'arrimage, le nuage nous est tombé dessus. Impossible de repartir. Le mistral était gagnant. Nous avons dû rester là jusqu'au lendemain. Nous défendant comme nous le pouvions. Certains d'entre nous, prisonniers de leur sac de couchage, avaient dormi sur le pont. Dans la cabine c'était l'hécatombe. Exterminés par des bombes d'insecticides providentielles (pour nous !), des moustiques gisaient par centaines. Nous sommes repartis très tôt et, avec ce qui nous restait de vision entre nos paupières gonflées, nous avons tracé en direction de la Presqu'île de Giens. Le vent soufflait par force neuf. Pour s'amuser, notre skipper m'a fait tenir la barre. J'étais la seule fille, au milieu de cinq hommes. Je crevais de trouille. J'ai vite lâché la barre, osant hurler ma peur, plutôt que de risquer nous faire chavirer tous. Et pendant que vous, vous vous occupiez de nous ramener à bon port, j'ai fait des galettes de pommes de terre et des œufs au plat dans notre carrée. Je ne savais peut-être pas tenir la barre, mais pour ce qui est du manche de poêle, j'étais imbattable. Et tous autant que vous étiez, skipper et apprentis marins, vous aviez apprécié.

Nous nous arrêtions dans chaque capitainerie. Histoire de prendre une douche et nous ravitailler. Ces soirs-là, nous dormions au port. Parfois nos voisins étaient sympathiques. Parfois moins. Un jour nous avons eu droit à un compagnon de port particulièrement indélicat. Il nous avait enfumés toute la journée et une bonne partie de la soirée. Il devait purger son moteur. Ou réparer une panne. Ce qui faisait un potin de tous les diables. Bien sûr les occupants avaient, eux, les moyens de s'offrir le plus bel hôtel du coin. Au

soir, ils nous avaient laissés seuls avec leur pollution sonore. Fatigués, éccœurés, nous nous étions couchés très fâchés. Ouvrant un œil au milieu de la nuit, je t'ai vu sortir de ta couchette et te diriger, nu comme un ver, chez ce voisin grossier. Je t'ai suivi, dans le même accoutrement. Tu as dévissé le bouchon de leur réservoir à essence avant d'y introduire un demi-kilo de sucre. À l'aube de notre amour, j'étais encore trop partagée entre mon admiration inconditionnelle pour toi et le désir de te plaire à tout prix, pour avoir l'esprit critique. Aujourd'hui, je ne suis pas bien sûre que j'aimerais connaître les conséquences de cet acte vengeur. J'y ai repensé souvent quand mon propre bateau prenait l'eau de toutes parts. Une autre fois, nous avons fait la traversée de Nice à Bastia. Le soleil se couchait comme le vent se levait et nous avons vogué au milieu des dauphins. Ce fut un modèle de romantisme. Puis le vent s'est calmé et nous avons terminé au moteur, ce qui est moins amusant. Arrivés sur la côte corse au petit matin, nous nous sommes promenés dans l'île pendant toute la journée. Elle mérite si bien son nom d'île de Beauté ! Au soir après la baignade, partant tous les deux en éclaireurs, nous avons marché pour trouver de quoi manger pour l'équipage. En passant devant un petit cimetière, abandonné depuis longtemps, nous nous sommes arrêtés pour le visiter. Il était si joli, avec ses grilles en fer forgé tout enrobées de lierre et ses tombes moussues d'un vert si tendre et doux que tu n'as pas résisté à l'envie de me coucher dessus et à faire jaillir ta semence, comme d'un arbre de vie, au milieu des promesses d'amours éternelles. À mon très cher époux. À ma femme tant aimée. Célébrer l'amour, sous le regard bienveillant de nos ancêtres, loin d'être profanation, me semblait hommage justifié, exorcisme naturel, fusion universelle. Plus tard, bien plus tard, quand le couvercle tombal se refermera, à la fois sur notre unique enfant et notre amour défunt, je garderai encore en moi, jusqu'à l'automne de ma vie, enfoui profondément, violent et bouleversant, le lumineux souvenir de cette communion.

Fragile

Nous sommes partis pour Boulder, dans le Colorado. Première étape, Denver. Une voiture nous attend à l'aéroport.

Pendant le vol, pour me rassurer, mon mari me parle de cet attentat qui avait été déjoué grâce à l'intelligence de pilotes de ligne. Une bombe avait été placée à bord d'un avion. Elle était programmée pour exploser à Los Angeles. Ça allait faire beaucoup de victimes et de sacrés dégâts dans l'aéroport.

Or, allez savoir comment, la brigade antiterroriste de l'époque a réussi à découvrir que ce dispositif-là n'explosait qu'à basse altitude. Du coup, le pilote a dérouté son appareil sur Denver, aéroport situé à plus de 1500 mètres d'altitude, et ainsi l'avion, avec tous ses passagers, a pu être sauvé. J'ai toujours aimé les histoires qui finissent bien. Surtout quand, pour une fois, on y découvre une petite preuve de l'intelligence humaine.

À l'arrivée, on nous dirige sur notre hôtel. Mon mari doit donner un séminaire sur la comptabilité électromagnétique (justement à des gens de l'aéroport), et moi je vais avoir la grande joie de passer des heures dans notre chambre d'hôtel à traduire et dessiner des titres sur des transparents qui sont utilisés dans les cours. Tout ça pour avoir le plaisir de bouger un peu, de visiter la région en fin de journée et pendant le prochain week-end. En fait, surtout, pour aller voir et entendre un ami à lui dont il m'a tellement parlé et qui va donner un concert dans un Club chic de Boulder. Il y a même un brunch au champagne de prévu dimanche matin avec cet ami et sa femme. Il me raconte aussi que la femme en question est alcoolique au dernier degré et qu'elle sort tout juste de cure de désintoxication. Elle n'avait pas du tout envie d'y aller d'ailleurs, c'est ses enfants qui l'y ont obligée.

« Pourquoi ?

— Pourquoi ses enfants l'y ont forcée ?

— Non, pourquoi est-elle devenue alcoolique au dernier degré ?

— Ah, ça, c'est une histoire qui sort de l'ordinaire, la voilà :

Judith, pour l'appeler par son nom, a un sacré tempérament. Elle ne fait rien comme personne et n'a vraiment pas froid aux yeux. Elle aime que ça bouge, elle fume, elle boit et elle est toujours partante pour l'aventure. Son premier mari par contre est ennuyeux à mourir. Elle s'est lourdement trompée quand elle a accepté de l'épouser, mais c'est trop tard et le divorce, ce n'est pas son truc. Et puis ils ont deux enfants, ce qui les distrait et les occupe un certain nombre d'années, jusqu'à ce que, à la quarantaine, il ait le bon goût de mourir d'une attaque cérébrale. Exit l'ennuyeux, la voilà veuve et encore jeune et, grâce à une assurance vie bien placée, riche ! Alors, pendant quelques années elle vit très confortablement. Ses enfants sont casés et elle ne s'ennuie jamais, normal, elle a les moyens de ses ambitions et elle est loin d'être stupide.

Un jour, elle rencontre un homme adorable, Steve. Ils se plaisent et se marient assez rapidement. Pour leur voyage de noces, ils décident d'aller visiter quelques anciennes mines d'or du Colorado. Ils choisissent la plus belle, la plus intéressante. Comme la saison n'a pas encore commencé, ils sont seuls au monde pour se lancer dans l'aventure. Ils descendent donc dans la mine. Il y a des petits chariots, puis des échelles et des tunnels et, enfin, la dernière salle dans laquelle les chercheurs d'or d'autrefois ont creusé. Ils prennent leur temps, examinent le gigantesque travail et s'émerveillent devant la capacité d'efforts de leurs compatriotes quand il s'agit de trouver des pépites.

Ce qu'ils ne savent pas, par contre, c'est que le pauvre Steve a le cœur fragile et que celui-ci a décidé de s'arrêter là, maintenant, précisément.

La malheureuse Judith commence par paniquer et appeler au secours en espérant que quelqu'un, par miracle, passera par là. Évidemment, personne ne se présente. Une fois qu'elle a pleuré un bon coup, elle se met à réfléchir et réalise soudain que si son nouvel époux est découvert ici, on ne la laissera jamais le ramener chez eux rapidement. Ils sont en effet dans un autre État. Aux USA, les lois sont très strictes et peuvent être très différentes d'un État à l'autre. On pourrait même, allez savoir pourquoi, l'accuser d'avoir tué son

mari ! Et Judith n'a pas du tout envie qu'on lui fasse des histoires pendant des heures ou pire, qu'on l'accuse à tort.

Commence pour elle la nuit la plus longue de toute son existence. Cette petite bonne femme va devoir se débrouiller pour sortir son mari de là, le mettre dans leur voiture, traverser l'État du Colorado et rentrer chez eux pour déclarer le décès. Elle va refaire à l'envers tout le chemin qu'ils ont parcouru. La grande salle, ça va encore, elle arrive à tirer le corps. Elle le hisse à moitié sur ses épaules, elle le traîne, mais elle s'épuise. Arrivée en bas des escaliers, elle se désespère. Elle n'a presque plus de forces et il faut encore monter deux longues échelles pour arriver jusqu'aux tunnels de sortie. En désespoir de cause elle grimpe une fois toute seule pour voir si elle peut trouver du matériel susceptible de l'aider. Par chance, non seulement elle déniche une corde encore en bon état, mais en plus elle découvre, au plafond de cette même cave, une poulie qui va pouvoir lui servir. Elle y passe la corde, redescend, attache le corps de son mari et remonte. Pendant quatre heures, centimètre après centimètre – chaque fois qu'elle est fatiguée, elle arrime la corde à un crochet profondément planté dans le sol pour se reposer quelques minutes – elle va remonter Steve jusqu'au pied de l'échelle suivante. À mi-parcours, il retombe lourdement et tout est à recommencer.

Il lui faudra ensuite de nouveau quatre heures pour remonter la première échelle qui donne sur les tunnels de sortie. Là, elle pourra mettre Steve dans un petit chariot et pousser celui-ci sur les rails. Elle y arrive enfin. Il fait presque jour maintenant. Il ne reste plus qu'à hisser le corps dans le coffre de la voiture (heureusement pas très loin) et elle s'effondre, en larmes, exténuée. Traumatisée à vie.

Elle s'endort quelques heures puis reprend la route. Quand elle traverse la frontière de l'État, heureusement personne ne l'arrête, ni ne lui demande d'ouvrir son coffre. On ne lui pose pas non plus de questions stupides quand elle s'arrête dans un petit bistro sur le bord de la route et elle parvient chez elle sans encombre en fin de journée.

Une fois la porte de son garage refermée, elle ouvre le coffre, sort le cadavre et le pose par terre. Puis va dans son salon, avale une

demi-bouteille de scotch et appelle leur médecin de famille. Elle a suffisamment confiance en lui pour lui raconter toute l'histoire, mais elle le fait avec une telle assurance feinte qu'il ne se rend absolument pas compte du traumatisme qu'elle a subi. Ce n'est que bien plus tard, longtemps après l'enterrement, que l'étendue des dégâts sera perceptible. Elle est devenue alcoolique. Elle a été soignée plusieurs fois. Elle est dans un état de santé lamentable et surtout elle doit éviter les rechutes à tout prix. La prochaine fois, elle y perdra la vie. J'ai rencontré Judith, mariée à son troisième époux, Bob, l'ami de mon mari. Je l'ai trouvée très attachante. Nous avons passé une soirée, dans un de ces « Country Clubs » américains, à écouter nos maris jouer du Jazz. Nous n'avons bu que de l'eau. Nous n'avons pas pu nous parler tant la sono était forte. Par contre, nous avons enchaîné les cigarettes. Ensuite, ils nous ont invités à passer la nuit dans leur superbe maison et je me suis demandé si c'était dans ce garage que...

Le lendemain, nous sommes allés tous ensemble partager un Brunch au Champagne. Judith, comme les autres.

Mais le Champagne, ce n'est pas de l'alcool, n'est-ce pas ?

Jeu, set et match

Ce qu'il y a de bien avec la fumée d'une cigarette, c'est qu'elle monte. En fait, c'est traître et insidieux parce que ça dit le contraire de ce que ça fait. La fumée monte au ciel, mais moi je m'enfonce en enfer. Voilà qui est tout à fait représentatif de notre parcours commun. Aux prochaines fraises il y aura plus d'une décennie que je l'aurai quittée ma scie-garette. Aujourd'hui encore, son odeur, quand elle est concentrée, me dérange.

Il arrive cependant qu'au détour d'un chemin elle réveille en moi quelque vieux souvenir. Quelque tendre pensée. La « cibiche » que je volais dans le paquet maternel et fumais, fenêtre grande ouverte (mais comment auraient-ils pu la sentir puisque mes deux parents étaient fumeurs ?), toutes lumières éteintes sur la nuit méditerranéenne, habitée de cigales, de grillons et d'étoiles.

Impossible ou presque par contre, d'en allumer une, même à quatre mains en tipi, sur ce voilier par force neuf. Mais quelle victoire d'y arriver en dépit des éléments ! Une fois le piège de la dépendance solidement refermé, j'ai fumé à la chaîne pendant des années. Forçate consentante à mon corps défendant et très mécontente pour autant de raisons. Avec, assez souvent quand même, des souvenirs plus intenses que d'autres.

Celle qui m'a permis de calmer le tremblement de mes genoux, à ce premier rendez-vous d'amour.

Celle qui me réchauffait si bien, avant le boulot, à l'abri d'une porte cochère.

Celle qu'on allume après l'amour, quand vient le moment de parler.

Je l'ai appréciée aussi chaque fois, dans le stress des heures supplémentaires, quand on courait partout pour boucler au plus vite. Je l'ai essayée à Londres quand c'était encore légal au cinéma. Et je n'ai pas aimé, parce que tout le monde faisant pareil, on ne voyait plus le film derrière l'écran de fumée ! Je l'ai prise, cigarette cadeau, après mon premier accouchement. À cette époque-là, je ne

succombais qu'une fois par semaine. Et le manque faisait exploser la joie des retrouvailles.

Cigarette prison camouflée dans des endroits hostiles. Odeur traîtresse. Moults fois nous nous sommes séparées, pour des périodes plus ou moins longues. De fait, je n'ai jamais arrêté d'arrêter. J'ai dépensé presque autant d'argent en produits de compensation (chewing-gum, patches, voire séances d'hypnotisme), que pour continuer à fumer. Elle a séché mes larmes plus d'une fois, et calmé mes nerfs tout aussi souvent. Renfermant au plus profond de moi, mes remords autodestructeurs.

Et puis un jour, l'Amour est arrivé. Avec un grand A et tout autant de fumée. Au commencement on l'a appréciée ensemble, exagérément, abusivement. Cigarette amour, cigarette café, cigarette philo, pendant des heures, pendant des mois, des années. Et ce fut merveilleux. Un jour, pourtant, on a senti qu'il nous faudrait nous passer d'elle. Qui devenait trop encombrante. Voire dangereuse lorsqu'une quatrième dimension s'ajouta à notre trio existant. Un tout nouveau petit d'homme pointait le bout de son nez. Il était plus que temps de se calmer. D'ailleurs financièrement, nous n'allions bientôt plus pouvoir assumer.

Lors donc, un paquet entier est parti en fumée, la nuit des grandes résolutions.

La semaine suivante, nous nous sommes offert le cinéma en plein air. Pour couronner le jour « J » en fumant les dernières, c'est le sulfureux Francis Ford Coppola avec son *Dracula*, qui accompagna nos derniers faux pas. Sur la route du bord du lac, petits poucets pleins de bonne volonté, nous avons semé les restes du paquet.

Nostalgie.

J'ai tenu bon longtemps.

Et puis un jour, alors que frémissait trop fort une pleine casserole de pâte de coings, mes nerfs m'ont lâchée à mesure que me brûlaient les bulles explosives et vicieuses qui giclaient dans tous les sens. J'ai fini par descendre l'escalier en courant pour acheter « une » cigarette à la serveuse du bistro d'en face. À un franc la tige, ça

mettait le paquet à vingt francs suisses ! Même nos plus audacieux percepteurs n'avaient pas osé ce coup-là ! Et ainsi de suite, chaque semaine, jusqu'à l'accouchement.

Un fils nous est né.

Beau comme... un bébé.

j'avais bien travaillé. Je *méritais* une cigarette.

Nous étions le 23 décembre, j'ai continué à fumer jusqu'au 31.

Modérément, mais quand même. Et puis, fraternité universelle ? Consensus de culpabilité ? J'ai rejoint les deux tiers des fumeurs de la planète, dans ce grand élan expiatoire, ce grand espoir d'y arriver, et cette nuit-là fut la dernière où j'ai vu ma fumée s'envoler, sans regret.

Deux mois plus tard, j'ai craqué.

Une crise d'angoisse plus forte que les autres (bébés insupportables, déclaration d'impôts) a eu raison de ma bonne volonté et la tension est montée, trop dure à supporter. J'ai enfilé rageusement mes bottes et mon manteau et j'ai grimpé, en courant presque, la pente de ma rechute aux enfers. Jetant par-dessus bord toutes mes bonnes résolutions ; des heures, des semaines, d'efforts et de frustrations, et me résignant d'avance à un avenir malsain, coupable et enfumé.

Arrivée au bout du village je courus vers l'épicerie. Elle est tenue d'ordinaire par un brave père de famille qui s'occupe à la fois de sa boutique et de ses quatre enfants. À cause desquels d'ailleurs il n'est jamais absent. Je sais pouvoir, même s'il est à la pause, le convaincre de se laisser fléchir et de me vendre la drogue à laquelle j'accorde ce pouvoir de vaincre mes angoisses.

Sur la porte de l'épicerie le panneau « FERMÉ », sans doute l'unique, le seul de toute cette année-là, m'a explosé au nez.

Et c'est en pleurant rageusement toutes les larmes de mon corps, que je m'en suis retournée vers les miens.

Le Diable en rit encore.

Mais moi, je fus sauvée.

Rira bien qui rira le dernier !

Il est né le divin enfant !

Notre premier Noël à la montagne ! Nous avons invité toute la famille. La sienne, la mienne. Ceux qui sont venus à notre mariage il y a deux mois. Mes parents dormiront au Sépey, mon frère et ses filles dans notre chambre, ma belle-mère dans la chambre du rez-de-chaussée et nous-mêmes dans l'atelier. J'ai briqué le vieux chalet comme un sou neuf, j'ai préparé tous les jolis cadeaux, nous avons concocté tous les repas de ces trois jours de festivités. Demain samedi, nous sommes invités à la fête de famille. Cette année, nous irons à Prilly. Il y a un joli restaurant à la piscine. Les cousins et la tante de mon mari seront là, son frère, sa belle-sœur et sa maman aussi. La cousine Mireille a une fille qui a six mois de plus que la mienne et elle vient d'en avoir une autre. Après le repas, nous rentrerons au Chalet avec Belle-maman qui restera trois jours. Nous passerons aussi prendre ma mère et mon beau-père, et mon frère nous rejoindra avec ses enfants. Je me réjouis infiniment de cette première fête qui regroupera toute la tribu.

Il est deux heures du matin. Je viens de me réveiller. Couchée à minuit, une fois emballé le dernier cadeau, j'ai dormi deux petites heures. Mon chéri dort depuis longtemps lui. Une grosse journée nous attend demain, mais plus particulièrement lui qui sera au volant une bonne partie de la journée. Soudain, une douleur me transperce. Je me rends très vite compte de ce qui m'arrive. J'attends encore cinq minutes, mais l'évidence ne tarde pas à s'imposer. Notre pitchounet n'a pas du tout l'intention de passer ces fêtes enfermé et manifeste vigoureusement son désir d'évasion. Trois semaines, presque quatre ! Avant la date prévue ! Son père, que je finis par réveiller n'en revient pas. Encore un peu ensommeillé il monte chercher le livre « la Bible Pernoud » de la future maman. L'ouvre à la bonne page et me prouve noir sur blanc que je me trompe et que non, décidément non, ce n'est pas possible, c'est une fausse alerte. Je lui hurle le contraire jusqu'à ce qu'il soit convaincu, nous appelons l'hôpital qui nous dit de venir et, laissant la maison grand ouverte et toutes les lumières allumées (ma fille dort

tranquillement dans sa chambre), nous nous engouffrons dans la voiture. Heureusement, la valise était prête. Nous voilà sur la route de la côte en route vers la petite ville. La lune est presque pleine, ou bien elle l'est ? L'heure n'est pas à la contemplation des étoiles, mais peut-être que si après tout, sur la route une renarde et ses trois renardeaux, et je m'extasie avant qu'une nouvelle contraction ne me rappelle à la réalité. Enfin, nous arrivons. Debout devant la porte je manque de peu m'évanouir en attendant qu'on vienne nous ouvrir. Il est quatre heures quarante-cinq du matin que diable ! Les honnêtes gens dorment à ces heures. Nous pas. Et nous sommes diablement pressés. Enfin, je me retrouve sur un lit. La sage-femme arrive. Ma doctoresse aussi et vingt minutes plus tard, trois kilos trois-cent-soixante grammes d'amour jaillissent poing en avant de leur habitacle douillet. On prend une photo. Son père lui donne son premier bain et nous nous retrouvons dans une chambre immense, dans un beau lit propre. Enfin, dormir !

À sept heures, mon amour me quitte. Il doit monter chez nous. Préparer la petite et aller au rendez-vous familial. Il est trop tôt pour appeler qui que ce soit. Je suis trop excitée pour dormir. J'attends et je m'ennuie. On m'a pris mon bébé pour le mettre dans une couveuse. Il paraît qu'il est un peu jaune. Je ne peux même pas me consoler en le regardant. Vers neuf heures enfin, je peux commencer à appeler la famille. J'ai fait installer le téléphone près de mon lit. Belle-maman est contente pour moi, mais elle s'inquiète, son fils viendra tout de même à la fête de famille n'est-ce pas ? Ma mère est contente pour nous, mais n'entend pas forcément bouleverser ses plans de week-end chez nous. Évidemment, il est bien loin le temps où toute la famille se retrouvait pour s'occuper de la maison de la jeune accouchée en attendant qu'elle rentre. Ceux-là ont passé l'âge de ce genre de coutume, ils tiennent à leurs privilèges et entendent le faire savoir.

Je reçois un coup de fil de ma mère à quinze heures précises. Elle se plaint du retard de son gendre supposé passer la prendre à quinze heures. Heureusement, on sonne à sa porte au même moment. Trois quarts d'heure plus tard, toute la famille est là, au grand complet.

La tante qui filme à tout-va (la seule qui aura fait quelque chose d'utile !), la belle-mère qui dispute à la mère la première place devant le berceau. La mère qui finit par s'écrouler, ayant commencé les festivités avant l'heure, sur le lit de l'accouchée (moi !). Et voilà-t-il pas que le père Noël arrive ! Oui, nous sommes le vingt-trois décembre après tout et c'est cette après-midi qu'il fait sa tournée. Demain il ôtera son beau costume et s'occupera de ses propres enfants (ou pas).

Enfin tout ce beau monde s'en va me laissant seule à nouveau avec mon bébé. Même mon époux, mon ami, mon alter ego mon âme sœur me quitte, obligé de faire le taxi pour toute la compagnie. Mais ce soir ce n'est pas trop grave. Je suis si fatiguée. Il reviendra me voir demain.

Noël à la maternité. Quel joli repas ils nous ont fait ! Et comme il eût été bon de le partager avec mon compagnon ! Mais non, il viendra plus tard, mais en fait, beaucoup, beaucoup plus tard. Ce matin, il doit faire la cuisine. Aujourd'hui c'est la fondue et demain les filets mignons. Bien sûr, les parents sont bien trop vieux (soi-disant) pour s'y mettre et le laisser venir me voir. Alors c'est lui qui se coltine tout le travail, aidé un peu par son frère et par le mien dans la mesure du possible. Alors, pour ne pas me laisser trop seule, après le repas, le café, le pousse-café, il prend le téléphone et me décrit par le menu la distribution des cadeaux. Dix ans plus tard, nous aurions pu partager par Skype et être ensemble quand même, mais là... Nous arrivons malgré tout à profiter de cette heure au téléphone. Tout à l'heure, il pourra les laisser ou venir avec une partie de la famille et nous rendre visite. Il souffre autant que moi de notre séparation, mais on ne fait pas toujours ce que l'on veut dans la vie !

J'ai réussi à mettre mon fils au sein. Comme il est beau, comme il est fort, il boit tout ce qu'il peut. Je suis sûre que cette petite jaunisse va vite passer. Si ce n'était que pour moi, nous serions déjà à la maison tous les deux et j'aurais mis tous les autres à la porte. Allez donc fêter Noël entre vous et laissez-nous tranquilles mon

Jeannot, mon Thomas et moi pour savourer cet immense bonheur, attendu depuis si longtemps.

Troisième jour. Les anciens vont partir aujourd'hui, mais mon aimé doit encore s'en occuper. Faire le taxi, les ramener chez eux. Sauf mon frère qui n'envisage pas de renoncer à ses vacances et ne réalise pas que nous avons besoin d'intimité. Et moi, je n'ose pas exprimer clairement mes sentiments. Cette fois, je pleure toute la journée. De fatigue, d'inquiétude – il paraît que la jaunisse tarde à partir, mais comment faire confiance à ce pédiatre qui tellement l'air de briller par son incompetence ? – et de solitude. Oh, mon amour, c'est si long trois jours et trois nuits sans toi. Comme je me languis de retrouver notre nid et de commencer la vie de notre famille. Attendre, toujours attendre. J'en ai tellement assez de toujours passer après tout le monde ! C'est le monde à l'envers non ? C'est moi qui donne la vie, qui devrait – si pas aujourd'hui quand sinon ? – être le centre de toutes les attentions et voilà qu'une fois de plus il faut attendre que tout le monde soit servi – par droit de naissance ! – avant que ce soit mon tour.

Il y a quelque chose qui cloche au royaume de l'amour inconditionnel ; va falloir que je réécrive l'histoire !

Panne

Une mouche folle tournoie sous la lampe de la cuisine. Je suis venue chercher un verre d'eau. La porte du frigo est restée entrouverte. Un coquin distrait m'a précédée ! Dehors, un tout fin tapis de neige. Et dire qu'on n'est même pas le 30 octobre.

Le 30 octobre où je suis invitée à recevoir un prix pour un texte que j'ai écrit. C'était dans le cadre d'une exposition sur l'école d'autrefois ; ça se passera dans un musée. Christina au musée, déjà ! Je ris toute seule. Mon homme aussi a ri quand il l'a apprise, la nouvelle. Quand j'ai enfin compris comment récupérer un message sur mon appareil téléphonique. Mon homme m'a dit : on pourra le mettre sur ton curriculum. On ajoutera : *maintes fois primée*. J'y repense : c'est vrai que j'avais reçu un stylo autrefois pour quelques lignes choisies et éditées dans un magazine mensuel. Mon homme poursuit, on dira : *internationalement reconnue*. Parce que c'était un magazine français. C'est ironique bien sûr, nous habitons à trois kilomètres de la frontière !

Je cherche le sommeil vainement dans notre lit où je suis revenue. Poursuivant pour moi seule cette conversation. C'est vrai ça, que j'ai déjà reçu quelques jolies appréciations pour mes travaux d'écriture. On a même lu une de mes histoires à la radio nationale un soir, il y a quelques années de cela. C'était dans une émission tardive. Une voix très douce, très intime, qui lisait des textes d'amateurs, comme des confidences, au creux de l'oreille, au cœur de la nuit. J'aurais dû recevoir la cassette audio de ce joli moment ; hélas, la lectrice a été victime d'un accident de la circulation dans la semaine qui a suivi et du coup, ma *preuve* est passée aux oubliettes. Je n'écoute plus la radio ces temps, je ne sais même pas si l'émission a continué. Je poursuis ma rêverie sans la rattraper. Je me revois en face de toi dans le train. Nous rentrons du voyage de noces de notre dix-septième anniversaire de mariage. Je suis en train de t'expliquer à quel point je me sens nulle et non avenue dans le monde de l'écriture. À quel point je soupire après cette inspiration qui m'a bénie de ses bienfaits pendant quelques mois pour me désertier à tout jamais ensuite. Plus

de réveils à cinq heures du matin, teintés de la toute puissance de cette sève qui jaillissait, intense et débordante. Plus jamais de ces instants privilégiés, au cœur de la maison endormie sous l'unique lampe allumée. Plus de feuillets noircis à la hâte, simplement parce qu'il est impossible de faire autrement. Le torrent de mes pensées créatrices a détourné son cours ; les rochers du quotidien ont établi un barrage et désormais le lac de retenue est devenu dormant. Le flux imaginaire est tari. À trop remettre au lendemain, j'ai fini par perdre ce précieux trésor : le fil de ma plume. Tu me rassures bien sûr, toi mon ami de désormais toujours. Tu me prouves le contraire par $A + B$. Symboles mathématiques, mais pas que. Tu appuies ta brillante démonstration sur moult arguments et surtout tu m'enjoins – sans me commander pour autant – de mettre ce ressenti-là sur papier ; au motif que je suis loin d'être la seule dans mon cas et que tu es sûr que mon expérience pourrait en rejoindre d'autres. Mais comment le dire ? Mais comment l'écrire ? Je crains le ridicule si tout à coup je devais expliquer : « Voilà ; j'avais cette idée, ce besoin impérieux qui me faisait me lever le matin ; je me levais, j'allais à mon bureau, je prenais un stylo (c'est curieux, ça ne faisait pas du tout la même chose à l'ordinateur) et je me lançais. Les premières lignes découlaient de mon idée première, la suite venait tout naturellement, sauf que je ne contrôlais plus rien. Je devenais un bras qui écrivait. Un organe transmetteur. Mais alors, d'où me venait-elle cette inspiration ? Cette transe ? Cette extase ? Souvent me relisant je me disais : mais ce n'est pas possible, ce n'est pas moi qui ai écrit ça ! ». Et pourtant...

Peu après – tagada tagada tagada – dans ce train qui nous ramène chez nous, je reçois ce message par lequel je saurai, quelques heures plus tard, que mes écrits vivent toujours. Et il faudrait perdre Espoir ? Et il faudrait ne pas croire ?

Introspection

Cette fois c'est ferme, c'est définitif. On va la faire notre escapade. Notre promenade. Notre voyage de noces comme tu le dis si joliment. Le prétexte ? Dix-sept ans de mariage ce 13 octobre qui, cette fois encore n'est pas un vendredi porte-bonheur. Le but ? Ce musée à l'autre bout de la Suisse où repose la Dormeuse de Renoir. C'est un tableau que nous aimons beaucoup tous les deux et que nous sommes déjà allés voir.

J'ai réservé des chambres à l'Hessenguetti (littéralement là où on mange bien – sauf le soir où on ne mange pas !) et où nous avons déjà logé. La tenancière est charmante et les chambres très correctes. Et nous voilà partis, ce mercredi matin avec une brosse à dents (chacun !), une brosse tout court (pour les cheveux), de la lecture et surtout plusieurs bouteilles de Kombucha notre boisson fétiche du moment.

Cette fois-ci, nous avons choisi de passer par Lausanne. Le train tague moins par ce côté-là et nous (toi surtout) nous en porterons mieux. En plus, ce train-là est à deux étages et j'aime bien voyager en hauteur. Las à cette époque de l'année il y a risque de brouillard et cette fois il ne nous épargnera pas. Pas de vue extraordinaire sur les Alpes bernoises et la campagne de par ici, pas encore bien pourvue de couleurs automnales, est un peu floue. Tant pis, nous compensons par notre joie de vivre et notre bonheur d'être ensemble et heureux. Ce pays est quand même magnifique, même quand il ne fait pas beau. Nous en aurions volontiers pris une tranche de plus, hélas « small is beautiful » et raccourcit les distances d'autant. En moins de temps qu'il n'en faut pour se dire « je t'aime moi aussi » nous voilà arrivés à destination. Nous commençons par aller déposer nos bagages à l'hôtel. Le petit chemin est toujours accueillant, même si les noisettes sont déjà tombées. L'artiste peintre en toi repère vite plusieurs fusains (dont tu récolteras les graines au retour) et surtout libère un arbre attaché à son tuteur en bambou par une cordelette qui l'étrangle. Je reconnais bien là mon Saint-Bernard favori. Heureusement que j'ai mon couteau suisse

sur moi ! À l'hôtel on nous propose d'entrée une chambre à deux lits ! Pour un anniversaire de mariage. Allons ! J'obtiens quand même celle avec le King-Size promis qui finit par être au bout du compte un modeste 140 cm ! Manifestement la literie est à la taille du pays ! Je n'irai quand même pas jusqu'en Amérique pour ça. Bonnes pâtes, nous nous en contenterons.

Après un bref coup d'œil sur la carte, nous nous mettons en route direction le tableau que nous sommes venus voir. La tartelette dévorée à la gare est déjà bien loin, une boulangerie nous accueille le temps de la dévaliser. Point trop n'en faut tout de même si nous voulons ce soir profiter de ce petit restaurant Grec qui nous a si bien réussi la dernière fois.

Nous marchons, marchons, marchons, et finissons par arriver. La Suisse est petite, mais quand on la déplie, les distances sont longues. La Fondation qui abrite notre merveille de Dormeuse est sise sur une petite colline qui domine la vieille ville. Enfin arrivés, nous commençons par un excellent thé. Plus tard, sur un ultime gémissement de lombaires, je m'écroule sur la banquette face au tableau pour une éternité. Comme je voudrais dormir aussi bien ! Dès que j'arrive à me relever, nous continuons le tour des salles, admiratifs. J'ai même droit à un cours nourri sur la construction de tableaux. Je te regarde m'expliquer tout ça avec cette passion qui t'anime, ô mon homme, mon époux, mon alter ego, mon âme sœur. À force de te regarder, je ne sais plus si je t'écoute vraiment et si je retiendrai quoi que ce soit de cette leçon. Mais cela a-t-il vraiment de l'importance ?

Ah, si, quand même ! La construction en losange, la lumière de ce côté, les couleurs complémentaires. Demain, à l'exposition Félix Valotton, je craquerai pour Delaunay. Pour l'heure, je te suis, te photographie avec mon téléphone (merveille de la technologie) en train de dessiner les statues qui agrémentent le parc. Enfin, restons simples ; LA statue qui agrmente.

Puis nous prenons le chemin du retour. Il est tard, la faim s'est imposée et la route dans l'autre sens, surtout avec un détour par la vieille ville est bien longue encore.

Le restaurant grec d'autrefois est toujours là, mais nous ne reconnaissons pas le patron. Nous prenons la même table face à une compagnie qui va s'avérer fort bruyante. Nous commandons une entrée qui d'entrée... nous gave ! Pour mélanger les goûts et les genres, tu agrées à la proposition du chef, ça sera côtelettes d'agneau pour toi, quant à moi je risque une moussaka.

Immangeable ! Jamais rien goûté d'aussi gras, insipide, indigeste. Je me replie sur tes côtelettes ; excellentes, elles, dont tu peines à voir le bout. Nous nous en contenterons. C'est vrai qu'après l'entrée qui nous a presque rendus malades, c'est bien assez. Le patron fait la tête, mais je tiens bon. Pas de dessert autre que celui qu'il m'offre pour compenser : une minuscule crème caramel.

De retour à l'hôtel c'est, une fois de plus, la fête de nos épousailles. Comme je t'aime !

Deuxième jour.

Mal dormi, pas du bon côté du lit ; pas dans MON lit. Trois, quatre heures de sommeil à tout casser. Je fais la tête, malgré un excellent petit déjeuner. Constat : j'ai vieilli ! La Stine-Super-Suisse voyage moins bien qu'autrefois.

Je renâcle à la marche. Trop fait hier, le paie chèrement ce matin. Il me faudra du temps – et du repos – pour arrêter de bouder.

Chez Félix Valotton, après avoir payé un prix d'entrée exorbitant ! Je repère les sièges et ne visite que les salles qui en sont pourvues. À force, je récupère un peu et sors, petit à petit, de ma morosité. Deux cafés plus tard, me voilà redevenue à peu près supportable. Un passage par le magasin de souvenirs, un arrêt substantiel au buffet de la gare et nous voici dans le train de retour. Épuisés, mais vivants malgré notre cauchemar grec !

« On » a laissé un message sur le répondeur de mon téléphone portable. « On » ne sait pas que je ne sais pas comment me servir de ce truc-là. « On insiste ». « On » m'agace !!! Il y a bien longtemps que j'ai oublié les explications de Fils Chéri. Quand apprendrai-je à écouter au lieu de me contenter de le regarder parler et de le trouver si beau ? Je sais, je suis irrécupérable.

Le train roule et je t'abreuve de considérations sur mon incapacité à écrire. Je n'ai plus rien écrit depuis des lustres, je ne vau plus un pet de lapin, je suis nulle et archinulle. L'inspiration ne veut plus de moi. Plus de flux, de barrage qui cède, de fleuve d'encre au petit matin glauque. Fini les idées qui jaillissent, les chutes qui me tombent suivies de près par le début, les phrases qui se suivent sans fin en écriture semi-automatique. Je me sens sèche, vide, désespérément vide. Avec, en plus, la peur au ventre de ne plus jamais pouvoir m'exprimer. De ne plus jamais sentir cette formidable force de vie quand un texte m'habite et va jaillir, impérieux, puissant, bouleversant. Quelle direction donner à ma vie ? Que faire désormais de tout ce temps que j'ai (peut-être) devant moi ? Si je ne peux plus écrire, c'est simple, je suis fichue. Les confitures, j'ai déjà donné ! Je te fais part de mes angoisses que tu t'acharnes à pulvériser, une par une et puis tu me dis aussi pour finir : « Mais pourquoi ne partagerais-tu pas tes doutes et tes angoisses avec tes lecteurs ? Je suis sûr que cela aiderait quelques-uns d'entre eux à se reconnaître et à rebondir, et toi, tu aurais, quoi que tu en dises, au moins cela à écrire ! » Ce soir nous mangerons au restaurant avec notre fils bien-aimé qui me lira le fameux message. J'ai gagné le premier prix d'un concours d'écriture.

Nous regagnons notre nid douillet.

Demain il neigera.

J'ai de nouveau envie d'écrire.

Et du pain sur la planche.

Le prix

Les trois gagnantes et la lauréate sont assises en cercle face à un fauteuil vide. Derrière ce fauteuil vide, une table, sur laquelle une petite agape est préparée. La secrétaire du Musée – dans lequel la « cérémonie » a lieu – ainsi que l’instigatrice de ce concours d’écriture, ont préparé chacune un discours de bienvenue. Derrière les gagnantes, au second rang : un responsable de l’école professionnelle (qui donnait les prix), le mari d’une autre heureuse élue, un participant venu pour « faire nombre » puis son propre mari, toujours là quand elle a besoin de lui. On attend d’autres membres du jury. On attend longtemps. Il est vrai qu’il fait froid dehors.

Écrire ?! Vos souvenirs d’école...

L’affiche était très alléchante. C’est ça qui l’avait incitée à envoyer un texte. Elle en avait justement un, là, tout prêt, qui pourrait tout à fait faire l’affaire. Elle l’a donc posté. Puis elle a oublié.

Le temps (beaucoup de) a passé.

Jusqu’à ce message téléphonique qu’elle n’avait pas su comment récupérer sur cet appareil moderne qu’on lui avait offert. C’est son fils qui lui avait appris à se servir de son répondeur. Qui lui avait répété le message comme quoi on cherchait à la joindre à propos d’un concours d’écriture. Ça se passait pendant une jolie soirée au restaurant. Ils y avaient invité Junior. Comme ils le faisaient parfois depuis qu’il vivait seul, mais cette fois, ils s’étaient retrouvés au retour d’une petite escapade qu’ils s’étaient accordés son mari et elle pour l’anniversaire de leur dix-sept ans de mariage.

« Des phrases courtes bon dieu, des phrases courtes ! »

Elle adore son fils. Sa fille aussi bien sûr. Et aussi (éperdument) son Mari.

« Qu’est-ce que ça vient faire là-dedans cette déclaration d’amour ? »

Elle écoute l’instigatrice du concours faire son joli discours. Avec une assurance qu’elle lui envie. Mais bon, elle sait au moins pourquoi

elle écrit, elle, au lieu de parler. La jeune femme – qui donne aussi des cours d'écriture – explique que... nous sommes tous réunis ce soir... elle comprend... les jeunes, voyez-vous, préfèrent les jeux vidéos plutôt que l'écriture alors voilà... c'est les mamies qui écrivent... qui gagnent les concours. On déplore le manque de participation masculine. Peut-être que les garçons ne collectionnent pas leurs souvenirs d'enfance comme les filles ?

« Bien le petit couplet sexiste là... il faudrait presque développer non ? » Non.

Ces deux jours avec son mari dans cette petite ville Suisse Allemande, quel plaisir pur ! Le voyage en train, le gâteau au fromage, la pâte délicieusement sablée, juste comme il faut (elle pouvait pour le prix !), le joli chemin (qui ne sentait pas la noisette ; on est en octobre quand même) jusqu'à l'hôtel où elle a réservé leur chambre il y a un mois. Elle revoit les fusains rencontrés sur la route avec leur joli chapeau d'évêque et leurs graines prêtes à tomber. Cet arbrisseau étranglé par une corde grossière contre son tuteur. Son mari lui a dit : « Dommage que je n'aie pas mon couteau ; c'est un scandale de maltraiter un arbre ainsi ! ». Aussitôt, elle a sorti son couteau à elle, le lui a tendu pour qu'il coupe la cordelette meurtrière. Et pendant tout ce temps-là, elle se sentait heureuse, heureuse.

« C'est bien ça ; un petit coup de ressenti, pile au bon moment, continue ! »

La secrétaire du Musée explique maintenant que ce concours était destiné à motiver les jeunes de l'école professionnelle à écrire des histoires. Ils avaient pensé aussi que ce serait une jolie manière de clore cette exposition sur **l'École d'autrefois** qui a été organisée par le Musée et qui vient d'être présentée pendant plusieurs semaines.

« Des phrases courtes bon sang ! Comment faut-il le dire ? »

Elle dit enfin, la secrétaire, son envie de longue date d'organiser une « Soirée Contes » au Musée et que ce soir son désir sera comblé.

Un ordinateur attend sur la table. Par souci d'écologie – pas pour donner une leçon bien sûr – on explique que les textes seront lus sur l'écran afin d'éviter les tirages papivores. Les textes seront lus du dernier au premier et chaque gagnante recevra son prix à la fin

de la lecture de son texte. Elle a entendu les responsables en parler tout à l'heure, elle trouve qu'ils sont bien organisés. Ils y mettent du cœur en tout cas.

C'est l'instigatrice du concours qui lit le premier texte.

Au bout du chemin, se trouve l'auberge. Ils y étaient déjà allés quelques années auparavant avec leur fils quand ils avaient voulu lui faire faire son voyage de fin d'études. Ils l'avaient déscolarisé et il avait terminé ses études primaires à la maison. Cette fois-là, ils l'avaient amené au Technorama de Winterthur. À l'auberge, on leur avait offert une chambre à cinq lits, tranquille au rez-de-chaussée. Ce coup-ci, pour cet anniversaire un peu spécial, elle a demandé une belle chambre. Pas la plus chère non plus, mais belle, avec un immense lit.

« Pas de couplet érotique ? Dommage... »

Fin du premier texte. Tout le monde applaudit. Comme toujours quand on lit à haute voix (et sans qu'elle soit concernée directement) elle décroche dès la seconde phrase. Mais ce n'est pas trop grave. Elle a déjà lu la plupart des textes et ceux qu'elle n'aurait pas écoutés, elle sait pouvoir les retrouver facilement sur le site du concours. La gagnante reçoit son prix puis on passe au texte suivant.

Ils ont posé leurs affaires, fait le tour de leur royaume pour les prochaines vingt-quatre heures, puis sont repartis dans l'autre direction pour aller au musée, but de leur voyage, où un tableau de Renoir (La Dormeuse) les attend. Ils ont marché, ont « craqué » devant une boulangerie, ont marché encore et encore. C'est là qu'elle a bien compris qu'elle n'a plus l'endurance de ses vingt ans. Mais d'ailleurs, en réfléchissant bien, l'avait-elle jamais eue ? Quand même, la balade était belle en ce milieu d'automne, malgré le temps pourri. Le froid était tout juste supportable, mais supportable quand même.

« Ça va mieux les phrases courtes... »

Tout le monde applaudit la lecture d'un nouveau texte par la secrétaire du Musée. On donne son prix à la nouvelle gagnante ; une amie très chère avec laquelle elle avait autrefois suivi un cours

de peinture. Enseignante elle aussi (comme la gagnante du second prix) et qu'elle rencontrait parfois au magasin ou au cinéma.

« Y a pas moyen de trouver des synonymes de gagnant ? C'est barbant toujours le même mot. »

Ils ont commencé par aller boire un thé dans ce joli petit musée. Deux impitoyables volées d'escaliers, à monter évidemment, un détour par la forêt, pour y accéder, les a achevés. Surtout elle. Le thé est délicieux. La salle à manger confortable. Les clients pas trop bruyants. Elle pourra y revenir tout à l'heure, lire un peu pendant qu'il dessinera les statues qui l'intéressent. Ils résistent aux gâteaux dans la vitrine. Ce soir, ils comptent aller au restaurant et veulent garder leur appétit. Puis, ils ont visité les salles. Une par une, en se retenant de courir tout de suite vers celle qui les intéresse le plus. Juste pour se garder le plaisir du choc.

La secrétaire lit le texte du second prix. Cette fois elle accroche un peu plus. Elle écoute, une phrase sur deux. Elle l'avait déjà lu celui-là et bien aimé.

« Tiens, ils l'ont changée de place », a dit son mari quand ils sont arrivés dans ce qui aurait dû être l'avant-dernière salle. La Dormeuse ; LEUR Dormeuse est là. Assoupie pour toujours. Mieux éclairée on dirait. Une banquette ayant le bon goût d'être en face, elle s'écroule dessus, bien décidée à faire comme le modèle du tableau dès qu'elle se sera suffisamment baignée les yeux. Que ça fait du bien à ses lombaires ! Après cette période de récupération bienvenue, ils continuent le tour des salles et elle a droit, de la part de son artiste de mari, à un cours d'art en règle. Elle se réjouit déjà pour le restaurant de ce soir et la nuit qui suivra.

« Toujours pas de couplet érotique ? Oui ? Non ? C'est pas le moment ? Bon d'accord ! »

Fin de la lecture et applaudissements nourris. Remise du second prix.

Vient la lecture de son texte à elle. Le lauréat. C'est la sympathique instigatrice du concours qui le lit. Elle y met le ton ; les formes, le fait vivre, crée l'émotion, le rire, réussit presque – à peine trop rapide – la chute.

Elle est complètement prise par l’histoire ; s’y revoit. En aurait les larmes aux yeux. Cette lecture, par une tierce personne, de son travail est une révélation. Elle qui était déjà très reconnaissante qu’on ne lui impose pas de se lire et que sa timidité ait ainsi été épargnée, reçoit en plus, le cadeau de cette présentation. Un peu comme une toile mise en valeur par un très beau cadre. C’est vrai que, lu comme ça, elle se rend compte que son texte, c’était du bon travail quand même. Elle reçoit à son tour applaudissements, félicitations, son prix – une somme assez importante tout de même – et répond volontiers aux questions posées. Elle pourrait parler toute la nuit sur son amour de l’écriture.

« Et finir par se croire importante ! »

Une lune presque ronde les accueille quand ils sortent du musée, son mari et elle, après la soirée. Elle a vendu trois de ses livres aux autres participantes. Son texte va paraître dans le journal local et le rédacteur en chef, qui est aussi éditeur, lui a demandé si elle voulait bien lui faire parvenir tous ses autres travaux. Ça pourrait l’intéresser, a-t-il dit.

Elle sourit. Il y a des soirs comme ça où la vie est belle et l’avenir plein de promesses...

« Pas mal le fondu enchaîné, Truffaut aurait aimé ! »

Fin

Le texte gagnant – Henri ou La honte

Écrire, c'est mon truc. Ça m'est venu quand j'étais toute petite. Dans mon pensionnat en Belgique. On s'ennuyait en fin d'année, alors j'avais pris du papier et une plume et je m'étais mise à écrire. Principalement des nouvelles policières. Pleines de suspense. J'ai été très rapidement imitée par plusieurs camarades qui, écrivant mieux, et sans doute avec moins de fautes d'orthographe, m'ont vite chipé mes quelques *clientes*. Comme je ne me faisais payer qu'en bonbons, je n'y aurai finalement perdu qu'une bonne crise de foie.

Maintenant, grâce à mes parents qui bougent beaucoup, j'en suis à ma douzième école. Le français, l'orthographe, c'est encore là que je m'en sors le mieux. Forcément, à force de déménager, je n'ai pratiquement jamais eu d'autres amis que mes livres ! Pour les maths, c'est une autre histoire. Une fois modernes, une fois classiques, c'est un miracle si je m'en sors en fin d'année. Il faut croire que je ne suis pas si stupide !

En général donc, je reste la première de la classe pour tout ce qui concerne les dictées ou les compositions françaises, joli nom dévolu aux si redoutées rédactions. C'est ma petite revanche à moi. Ainsi, pratiquement chaque fois, la prof lit ma prose. Pratiquement chaque fois, sauf aujourd'hui. Aujourd'hui, elle se tourne vers un autre camarade. Un être falot, voire insipide, qui en plus de tout le reste, a le mauvais goût de porter le désuet prénom d'Henri ! Grand, maigre, pas très intelligent nous semble-t-il, nous nous moquons volontiers de lui qui, gentil comme ce n'est pas permis, ne nous en tient même pas rigueur.

Et voilà maintenant que la prof avec un trémolo dans la voix, que nous ne lui avons jamais entendu, lui dit : « Cette fois, Henri, c'est toi qui l'emportes. Je t'ai mis un 20 sur 20. Pourtant, je ne lirai pas ton texte à haute voix, tu comprends pourquoi n'est-ce pas ? ». L'intéressé acquiesce, cramoisi. Alors ça, c'est la meilleure ! De quel droit ? Pourquoi ? Je suis tétanisée par cette injustice. Non seulement il me pique ma place, mais en plus on ne saura pas

pourquoi. À la récré, je rassemble les copines. On ne va pas laisser faire une chose pareille. Notre curiosité est bien trop piquée au vif. Après un rapide colloque, nous nous organisons. Pendant que deux filles se chargent d'occuper Henri, nous allons, ma fidèle amie et moi-même, dérober dans le sac d'école de l'intéressé le texte incriminé.

Ça prend un peu de temps. Il ne se laisse pas facilement faire, le bougre. Pourquoi, semble-t-il penser, un essaim de filles s'intéresse-t-il à lui, alors que jusqu'à présent, toutes l'ont toujours royalement ignoré et aucune n'a jamais réagi à ses faibles tentatives de rapprochement ? Il est moins une quand je glisse enfin la main dans son sac et récupère son texte. Il est déjà à moitié chiffonné. Un beau 20/20 en rouge le distingue des autres. Je glisse cette feuille au milieu de quelques-unes qui m'appartiennent et cours rejoindre les copines. Le temps qu'il en constate la disparition, la copie aura déjà retrouvé sa place !

Dans les toilettes des filles, refuge pratique autant que discret, nous nous entassons les unes sur les autres pour déchiffrer le plus rapidement possible les pattes de mouche qui défilent. Le style laisse un peu à désirer, mais reste néanmoins compréhensible. Et puis, au fur et à mesure que j'avance dans ma lecture, je sens que je deviens écarlate. Depuis la racine des cheveux jusqu'à la base de mon cou un fourmillement désagréable m'envahit. Jamais encore je n'avais éprouvé une honte aussi intense. J'entrevois un univers sordide que (malgré mes lectures) j'ignorais totalement. Une histoire digne de Hugo, de Balzac et de Zola réunis. Deux pages qui résument l'atroce réalité de la triste vie de ces pauvres gens. Un monde cruel, désespéré. Les mots d'Henri sont simples, son langage sobre, efficace.

Et puis enfin, écrit-il en résumé, au bout du si long tunnel s'allume la toute petite flamme de l'espoir. Infime. On propose un nouveau travail au père qui leur permettra, à lui-même, sa femme et leurs cinq enfants de quitter le sinistre terroir, là-haut, dans le nord, et de descendre au soleil, au chaud, enfin. Les voilà donc tous qui s'entassent dans le premier train en partance. Direction Marseille.

Puis Toulon, Cannes et enfin, Nice. Au soleil éclatant de la Côte d'Azur, le bonheur est là, accessible.

Tous les espoirs sont permis.

Une nouvelle vie, la terre promise.

On se prépare à descendre.

Il faut réveiller Maman.

Ça fait assez longtemps qu'elle dort.

Elle en avait tellement besoin la pauvre.

Toutes ces émotions, le déménagement, tout ça.

Seulement voilà, Maman ne se réveille pas.

Ne se réveillera plus jamais.

Maman est morte.

L'épuisement a gagné.

Le cœur a lâché.

À deux pas du tapis rouge de Cannes ; elle a fait son entrée au Paradis, laissant cinq orphelins et un mari perdu.

Henri,

Rares sont les écueils de la vie que j'ai su éviter. J'ai toutefois tiré quelques leçons de mes (in-)expériences et jamais, je te le promets, je n'oublierai cette intrusion dans ton jardin secret. Depuis, chaque fois que j'entends une confidence, qu'on me murmure un secret, je m'applique, grâce à toi, à en rester l'anonyme et surtout muette, dépositaire.

J'ai mon disque dur qui sature

Y'a pas si longtemps encore, Pierre et Marie Curie s'mélangaient les atomes. Aujourd'hui, on s'envoie en l'air au milieu des pixels. Tu as un « duo-core », la belle affaire ! C'est ton cœur *ET* ton corps que j'espère... Viens te coucher... mais viens te coucher enfin ! On a regardé « Mars et Vénus » sur Stellarium.com, mais j'ai plus besoin d'un câlin d'un homme. J'ai mon disque dur qui sature. Ça fait des mois que ça dure et plus personne qui assure... T'es tout le temps collé à ton écran, t'en oublies que t'as plus vingt ans et le floppy qui s'ramollit à la chaleur de tes U.V. Faudrait peut-être songer à mettre toutes tes cartes sur ton tableur. De mon côté, y a si longtemps que je me suis loguée que j'ai oublié mon adresse I.P. J'ai ouvert trois paquets Debian pour voir ce qu'il y avait dedans. J'ai bien retrouvé quelques noyaux, mais je suis restée hors connexion parce qu'il y avait trop de spams sur ma licence gnu. Il paraît que les services majeurs sont à l'index, mais qu'on va quand même créer un cd-rom pour les utilisateurs. Du coup je vais l'installer par défaut et faire une sauvegarde réseau, ça sera mon kit de survie puisque j'ai plus mon couteau suisse ! L'autre jour, en ville, je suis passée devant une librairie. Je cherchais des sources à compiler, j'ai vu qu'ils les avaient en live, alors je suis entrée. J'ai dit que j'étais exécutable, mais ils ont absolument voulu que j'ouvre mon portable. Du coup j'ai fait un copier-coller de mon routeur (que j'avais appelé HAL bien avant que ce soit aussi médiatisé que Kevin et Vanessa), mais quand ils ont vu ce que j'avais vraiment sur la racine de mon système, ils ont dit : « Pas étonnant qu'elle sature, elle manque d'applications ; elle est bourrée de bugs malgré une certaine aptitude à l'intégration des données. On va lui installer une surcouche synchro par défaut, elle n'aura plus qu'à double-cliquer sur son hom(m)e pour retrouver son nesting ». Bref, y m'ont fait tout le rentre-dedans entre deux téléchargements. À la fin, j'avais plus un pixel de sec, y en avait même deux ou trois qui étaient carrément morts. « Pas grave » qu'y m'ont dit, on va les ressusciter, il suffit de frotter comme il faut avec un bout de linge en coton. Toute ma liquette y a passé, mais on

est restés déconnectés. Après ça ils m'ont presque fait du mobbing avec leur hacking et leur printing. Honnêtement, quand on est au mois de décembre, je préfère de loin le cocooning. Pour finir, mon écran était nase. Y z'ont voulu le réparer en trois clics de souris, mais rien à faire, il a replanté. J'avais même plus mon fond d'écran. C'est là, je crois bien, que je l'ai définitivement touché (le fond). J'ai mis un blanc pour préparer le diaporama, mais il fallait une surcapacité de disque d'au moins six gigas de RAM. Au secours ! Moi qui oublie déjà ce que j'ai fait la veille ; Aloïs Alzheimer va en avoir de l'urticaire ! « T'inquiètes pas » m'a dit le spécialiste en se rhabillant, tu vas redevenir mon icône. Je vais te télécharger une toute nouvelle distribution sur ton répertoire. Il y aura du hardware et du software avec toutes les alternatives compatibles. Vous pensez si j'étais contente, j'allais enfin avoir mon site à moi avec tout plein de petits liens. Et là, t'es arrivé avec tes schroots. Juste quand j'étais « go ». Je t'ai dit : « en avant toutes ! ». Il faut bien que jeunesse se booste. On a enclenché la webcam et tu m'as fait un cinoche d'enfer sur l'écran blanc de nos nuits noires. Tu m'as tout appris de la vie logicielle et depuis... on se la fait belle ! On s'est partagé tous nos dossiers entre deux pots de gnutella ; on a grimpé sur le firewall pour récupérer nos synoptiques et là, béate d'admiration j'étais, quand tu m'as montré ton gestionnaire de paquets. Tu parles d'un réseau ! Trente-trois gigabits ! Est-ce bien raisonnable ? Finalement, j'ai fait une arborescence avec mes applications préférées, c'était moins volatile qu'un release sans index. J'ai sécurisé la traduction principale sans le clavier, mais avec tous les boutons. Il n'y a pas eu une seule bulle. Par contre mon économiseur d'écran a refusé de se dézipper. Tant pis, j'irai demander comment faire au petit pingouin dès que j'aurai défragmé mon disque dur...

... qui sature !

La peau de l'ours

Comme il fait chaud ce matin de début juillet !

Notre fille grimpe allègrement la pente assez raide qui mène à Marcelin, l'école où elle vient de terminer la partie théorique de son apprentissage et de passer, avec succès, ses examens. Nous la suivons. Un peu moins vite avec nos quelque trente-cinq ans et quelques kilos de plus. Aujourd'hui, nous sommes invités à la remise des diplômes. Les promotions comme on dit chez nous. Cela devrait être l'affaire de quelques minutes, mais elle semblait tenir à ce que nous soyons là et, honnêtement, je suis heureuse de pouvoir participer à son bonheur en compagnie de mon cher et tendre. Ainsi sera close une étape importante de cette aventure qui aura vu la naissance, la lente transformation en chrysalide puis l'éclosion de ce joli papillon, ma fille, dix-neuf ans dans quelques jours.

Tout le monde est là pour l'accueillir. Ses maîtresses d'apprentissage, le directeur de l'institution et ses plus fidèles amies. Ce petit monde étant déjà installé, nous nous trouvons une place mon époux et moi sur la mezzanine qui surplombe l'estrade. Très vite notre protégée nous quitte pour rejoindre ses condisciples. Commence un long moment de discours aussi barbants qu'instructifs et néanmoins incontournables. Un peu astreignant c'est vrai, mais ne sommes-nous pas là pour ça ? Et voilà que tout à coup, après avoir appelé jusqu'alors chaque élève séparément, la maîtresse de cérémonie fait monter sur la petite estrade les trois classes de la promotion qui nous intéresse. Un peu coincées, les jeunes filles. Elles doivent bien être une soixantaine, et la mienne, à qui j'ai suggéré de mettre une petite veste rouge sur sa jolie robe bois de rose explose littéralement au milieu de ses consœurs tel un coquelicot dans un champ de blé. Je ne vois qu'elle. En deux temps, trois mouvements, ces demoiselles se voient décerner le précieux passeport attestant du succès de leurs trois années d'études, indispensable accessit à un début de vie professionnelle prometteur. Plus besoin pour nous de nous inquiéter de la recherche d'un emploi ; avant même de recevoir son diplôme, ma fille a choisi le sien parmi les deux places

qui lui ont été proposées. Je suis sûre que si on lui avait décrit cela quatre ans plus tôt, alors qu'elle se trouvait en situation d'échec évidente, elle nous aurait amèrement ri au nez !

Allons-nous enfin être relaxés et libres de nous mettre en route vers un restaurant où fêter ce succès en toute quiétude ? Jalouse de notre intimité j'ai désiré, et obtenu, que nous soyons exceptionnellement seuls avec elle malgré la présence discrète de sa tante, malgré celle aussi de sa meilleure amie. J'ai envie que nous puissions partager une sorte de bilan de ces trois dernières années et savourer ce succès en toute intimité avec elle, ma fille.

Ma fille que soudain on rappelle sur l'estrade. Toute seule cette fois. Et c'est bien d'elle que l'on parle maintenant quand on dit qu'elle est si serviable, si aimable, si ponctuelle, si responsable. Dont on dit qu'elle n'est jamais avare d'un sourire ou d'une parole gentille et qu'elle n'a jamais manqué un seul cours pendant ses trois ans de scolarité. Et pour toutes ces choses, la voilà qui reçoit un superbe prix et que crépitent flashes et applaudissements.

Comme les autres, je me suis levée pour applaudir. Toute surprise soudain par mes larmes qui jaillissent intempestivement et mes genoux qui se mettent à trembler indépendamment de ma volonté.

Et le passé resurgit.

Je revis les plus pénibles étapes de ma vie jusqu'à ce funeste 31 janvier 1990. La mort de mon premier enfant, si longuement désiré, atteint d'une cruelle maladie génétique. Mes vaines tentatives pour sortir de la dépression qui s'ensuivit et la plongée sans espoir de retour dans une situation d'alcoolisme déjà bien amorcée par des années d'amertume et de frustrations. Avec, par-dessus tout la certitude d'un avenir inutile. Emmuré. Inéluctable. Impitoyable. À trente-quatre ans, touchant le fond de mon désespoir j'avais décidé de mettre un terme à mes souffrances. On achève bien les chevaux. Je n'avais plus rien à perdre. Mon mariage n'avait pas survécu non plus à la tragédie.

Quatre cent benzodiazépines, neuf jours de coma et deux mois de clinique.

Et puis ? Et puis il me fallut bien me résoudre à l'évidence, si moi j'avais cru en finir avec elle, la vie, elle, n'avait (et de loin !) pas fini avec moi. Quatre ans et un nouveau mari plus tard, paraissait cet *enfant miracle* qui se trouve là aujourd'hui, toute seule sur son estrade et qu'on applaudit à grands cris.

« Tu vois, tu as bien fait de me faire confiance. Tu ne le regrettes pas aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

Qui... qui a dit ça ?

Epilogue

Bien sûr, l'histoire pourrait s'écrire de mille et une manières. Chacun de nos actes a des conséquences, que nous ne contrôlons pas forcément, et qui, pour la plupart, nous dépassent. Pourquoi je suis en vie malgré tout, pourquoi, quoi je fasse, je ne contrôle rien ? Où est-ce que je vais, comment, dans quel but ? Il est plus facile aussi de réfléchir ainsi, quand tout se passe bien, quand la vie est belle, que dans le cas contraire. « *Si-mais-on* » est un couillon, me serine mon cher et tendre, mais je poursuis *in petto*... si je ne m'étais pas ratée.. je n'aurais pas rencontré mon second mari, puis enfanté ma fille... je n'aurais pas rencontré mon troisième mari... enfanté notre fils... puis connu ce bonheur si parfait d'aujourd'hui. Etcétera, etcétera. Mais, pour l'heure, partie depuis peu à la découverte de moi-même, terrain d'exploration passionnant s'il en est, je suis heureuse d'avoir pu vivre des expériences aussi riches et infiniment reconnaissante du chemin parcouru.

Je ne suis pas à jour avec mes heures de nuit

Écrivain, mon cul ! Quand est-ce que tu as écrit pour la dernière fois ? Ben, hier en fait, ma liste des courses de la semaine. Oh, ne prends pas ça à la légère pour autant ! Ce n'est pas facile, tu sais, d'insérer un peu de poésie entre le bouquet de persil à la couleur des vertes forêts irlandaises, à la ciselure délicatement ouvragée, dentelée d'une coiffe bigouden et le shampooing pour la douche (et les cheveux) qui provoquera des frissons d'une sensualité lascive à l'extrême selon les parties de votre corps qu'il caressera de sa douceur mousseuse.

Et je ne te parle même pas de l'« art de la liste ». D'ailleurs, il n'y a pas si longtemps que ça un « vrai » écrivain a écrit un livre tout à fait cohérent à ce sujet. En fait, je crois bien que c'est déjà là qu'elle débute, la vocation de l'écrivain. Si tu sais, si tu es capable, de faire une liste de courses alliant le romantisme au pragmatisme, tu as déjà acquis une bonne partie des bases du métier. Pas besoin de licence de lettres supplémentaire. Et ne crois pas que ce soit à la portée du premier venu ! J'écris donc, j'écris toute ma sainte semaine. J'écris beaucoup. J'écris partout. À tort et à travers. En haut, en bas, devant, derrière, en couleur, en noir et blanc, à la plume et au stylo et même en rouge quand je réponds au prof de ma fille parce qu'il n'y a aucune raison que cette couleur lui soit réservée !

Plus précisément, j'écris en haut à gauche tout ce qui est laitages, crème, beurre, fromages, lait, œufs. Non point par ordre alphabétique – quoique, dans « Les femmes de Stepford » un de mes livres préférés par l'auteur de « Rosemary's Baby » les produits étaient bien rangés ainsi dans les caddies – mais dans l'ordre de leur apparition dans les allées et les rayons de mon magasin habituel. C'est là qu'on réalisera que la fidélité est un élément indispensable à la prolongation de la vie. Je développe : si vous êtes fidèle, vous ne perdez pas de temps à chaque fois remettre en route un nouveau processus (nouveau mari, nouveau magasin, nouvelles marques à essayer, nouveau mode d'emploi à étudier), en conséquence de quoi vous pouvez utiliser ce temps-là pour vous faire plaisir au lieu

de vivre un stress supplémentaire. Vos organes (sauf ceux qui ne s'usent que si l'on ne s'en sert pas) se fatiguent moins vite et voilà, c'est tout bénéf comme dirait l'autre.

Je continue ma liste : de l'autre côté, toujours dans l'ordre, la papeterie, les produits de nettoyage, les sacs poubelle (ah non ! il faut les prendre à la caisse depuis qu'ils sont devenus payants, tri des déchets oblige) les piles, le scotch de peintre (élément indispensable à la bonne marche de la maison, servant d'étiquette aussi bien que de rassembleur) puis les éléments de base pour la pâtisserie, farine, raisins secs, sucre, vanille, cassonade (ce qui a le don de m'entraîner immédiatement dans un maelström de sensations exotiques autant que diverses : bain de minuit dans l'océan Indien, Ti-Punch en face du rocher Diamant à la Martinique, visite des terrils de Charleroi et traversée d'un champ de betteraves sucrières du côté de Braine-l'Alleu).

Ensuite ? Mais tu les connais par cœur ma parole ? Et tu fais tout ça de mémoire ? Pas étonnant que tu aies l'impression d'entrer en lévitation comme certains bonzes Tibétains ! Ni qu'on ne te revoie pas de sitôt à la maison une fois que tu es partie dans tes grandes surfaces. Mais oui, j'aime bien y passer du temps, justement. C'est la seule chose que je n'y achète pas dans ma grande surface comme tu dis, mais que je m'octroie le plaisir de prendre sans aucun scrupule et en toute liberté. Tu sais que pendant des années, ce furent les seuls moments de congé et de sérénité auxquels j'indulgeais (ne cherchez pas, ce mot n'est pas dans le dictionnaire) à l'abri des hurlements des nourrissons, de ceux de la télévision et des sons suraigus de la scierie voisine avec pour seul baume dans les oreilles, la douce musique lénifiante et sirupeuse de radio nostalgie ou chérie FM à moins que ce ne soit Couleur trois ? Et parfois, ponctuellement, le rassurant discours du crooner de service vantant les mérites du dernier PQ. Jamais je n'exprimerai suffisamment de reconnaissance pour l'impression de fraîcheur prodiguée par les congélateurs géants pendant ces éprouvantes journées de canicule. Non plus que pour la douce chaleur au parfum envoûtant ressentie devant les fours à « pain frais et chaud juste sorti du four aussi frais

le soir que le matin à l'ouverture du magasin ». Et comment rester insensible au sort de ces millions d'esclaves égyptiens devant les subtils échafaudages de fruits et légumes ? Plus besoin de traverser la Méditerranée pour voir des pyramides. Le rayon suivant est celui des pâtes et hop, c'est l'Italie entière que je visite sans risque pour mon tour de taille. Plus loin sur la liste, les viandes. Aïe ! Les prix n'ont toujours pas baissé. Pour ou contre le végétarisme ? Végétarisme ou végétalisme ? Les avis divergent. Parfois je me dis « akoïbon » ? « Ils » arriveront toujours à nous faire avaler ce qu'ils veulent. Entre parenthèses, sais-tu qu'aux États-Unis d'Amérique tous les magasins de la chaîne « Giant Food Store » par exemple, ont un aménagement rigoureusement identique quel que soit l'État dans lequel ils se trouvent ? C'est là que le fait d'établir une liste d'achats coïncidant avec la succession des rayons prend toute sa valeur ; rien à voir avec le joyeux bordel de nos cavernes d'Ali Baba occidentales, mais peut-être aussi que ça leur facilite la surveillance à nos voisins d'Outre-Atlantique.

Allez hop ! Un petit tour dans l'enfer de la paranoïa ! Entre images subliminales et organismes génétiquement modifiés, dans un pays où les vendeurs de machines à coudre se transforment la nuit en marchands d'armes, combien d'avions vendus à la Lytanie ? Combien de compromis acceptés pour pouvoir fourguer la « marchandise » en toute impunité ? Avec le (dés)accord officiel du gouvernement ? As-tu remarqué la nuit dernière ces étranges silhouettes sur le quai de déchargement ? Entends-tu nos impôts qui passent au-dessus de nos têtes ? Ces superbes FA-18 ? Chut. Passons au rayon suivant. Les vitamines et oligo-éléments. Tiens, toi qui parlais si volontiers de produits trafiqués, tu trouves ça normal qu'on en arrive à devoir compenser chimiquement ce qu'on ne trouve plus n-a-t-u-r-e-l-l-e-m-e-n-t dans nos aliments de base ? Évidemment que ce n'est pas normal. Il paraîtrait même que les Chinois, depuis qu'ils ne mangent plus de riz complet, ont retrouvé plein de charmantes maladies soi-disant éradiquées de la planète bleue. Ah la Chine ! Parle-moi d'exotisme, ça, c'est un rayon qui reste hélas encore trop petit dans mon magasin favori. Pourtant, il

évoque chaque fois pour moi toutes les senteurs et les musiques d'une Asie incertaine : nouilles sautées au bœuf, rouleaux de printemps, raviolis à la vapeur beignets de crevettes. Je vois d'ici la procession aux abords du Palais d'été, le long du lac Kunming ou aux alentours de la Colline de la Longévité Millénaire, la vue sur le bateau de marbre de l'impératrice Xi Ci, ce jeune paysan qui pousse son buffle le long du fleuve jaune à moins que ce soit la rivière des perles, la sérénité extraordinaire qui se dégage de ces tableaux et qui, périodiquement me fait ressortir mon Yi-King de ma bibliothèque, quoi ? On m'appelle ? Oui, oui, je reviens, pourquoi ? Ah ! Une promo sur le salami transgénique ? Ben non, je le prendrai pas, il n'est pas sur ma liste !

Six minutes dix-neuf

Les enfants sont « casés » depuis peu. À nous les jolis matins, thé et café au lit. Les discussions passionnées sur tes tableaux, sur mes écrits. Les soirées studieuses à écrire, lire ou visionner des documentaires. Principalement sur l'art. Nous venons de finir de regarder les cinquante et quelques émissions de la série « Palettes » sur la peinture. Magnifique série au demeurant. Tu aimes peindre. J'ai toujours aimé bouger. Depuis que nous vivons ensemble, tu n'avais jamais vraiment réalisé – je ne te l'ai jamais vraiment dit – à quel point j'aime les voyages. Mariée, j'ai fait une croix dessus. Au début, nous étions trop occupés, ensuite nous n'avions plus les moyens. Parfois, j'avais un serrement de cœur en y pensant et puis j'ai passé à autre chose. D'ailleurs, j'avais déjà beaucoup reçu et pas mal d'heures de vol à mon actif. Pourtant, le virus était toujours bien présent. Je m'en suis rendu compte quand tu as proposé que nous allions voir sur place, à l'occasion, les chefs-d'œuvre que nous venions d'admirer sur notre petit écran. Je me suis levée comme un seul homme, prête à partir à la découverte !

Par quoi commencer ? Il faut d'abord que ce soit accessible. Pour apporter notre quote-part à la conscience écologique planétaire, nous refusons de prendre l'avion. Encore plus depuis qu'il est possible de polluer pour moins de cent francs suisses l'aller-retour. Nous prendrons donc le train. Vers quel musée ? On dit que le musée Van Gogh a été rénové, il vient de rouvrir. Ce sera donc Amsterdam. Aussitôt décidé, je retiens, via internet, un compartiment-lit avec deux couchettes. Un nid d'amour roulant, quelle aubaine ! Puis je nous trouve un autre nid d'amour, statique celui-là, dans l'un des plus jolis quartiers de la ville. Ne reste plus qu'à patienter. Puis à faire les bagages. À la dernière minute, je flanche. Laisser mes « bébés » tout seuls ? Et s'il nous arrivait quelque chose ? Ils sont si jeunes encore à presque dix-huit et vingt ans. Allons, allons, un peu de courage. À leur âge tu étais partie depuis longtemps. Tu ne vas pas te dégonfler maintenant ! Dans ma tête passe en boucle cette magnifique chanson du grand Jacques Brel : *Je ne sais pas*

à quelle heure part, ce triste train pour Amsterdam, qu'un couple doit prendre ce soir, un couple dont tu es la femme... Moi, je sais à quelle heure il part ce train, je sais qu'il n'est pas triste et je sais que je suis la femme de ce couple qui part, et que mon mari c'est toi, que j'aime éperdument depuis vingt ans bientôt. Dimanche, nous célébrons nos dix-huit ans de mariage. Lundi soir nous partons pour ce nouveau voyage de noces.

La température est douce ce lundi en gare de Bâle. Prudence oblige, j'ai pris une marge d'une heure avant notre départ. Le train qui précède le nôtre est encore à quai. Il va partir pour Prague. Prague ? Je rêve. Quels sont les musées intéressants à Prague ? Enfin, notre train arrive. Et la couchette est là. Draps blancs, couette immaculée, oreillers moelleux, cabinet de toilette avec ses gobelets d'eau potable pour se rincer la bouche. J'ausculte tout comme une gamine à la découverte de sa maison de poupées. Tu prendras la couchette du bas. Je t'ai raconté longuement mes souvenirs de jeunesse. Parler de ces trains que j'ai pris. Quand je jouais à la Madone des sleepings. Des arrêts dans les gares au milieu de la nuit. Du pschitt des jets de vapeur mystérieusement soufflés de dessous les wagons. Des pas rapides des mécanos sur le quai. De la magie des lumières jaunes et tamisées. Du bruit sourd des annonces en des langues parfois étrangères. Je t'ai parlé de tout cela et de bien plus encore et tu as eu envie d'en goûter le plaisir. Au petit matin, sans avoir trop dormi, je me réveille en forme. On nous apporte un copieux petit déjeuner que nous savourons tout en traversant la Hollande. Notre logis est proche de la gare. Ce matin, nous nous contenterons d'y poser nos affaires puis nous irons flâner dans un marché aux puces que nous avons repéré sur la carte, à quelques kilomètres de là. Il pleut des chats et des chiens comme disent les Anglais, mais nous ne craignons rien, nous avons nos pèlerines. Celles-là mêmes qui nous font ressembler à deux pingouins colorés, mais qui ont l'énorme avantage de pouvoir se porter par-dessus un sac à dos. Oh ! Regarde ! Il y a même des baraques à frites ! Comme en Belgique où j'ai passé une partie de mon enfance. Quelle merveille ! En fait, les frites ne sont pas si bonnes, malgré la louche

de mayonnaise ; tant pis, j'ai trop faim. Après ce repas nostalgie, tu poses tes doigts à nouveau propres sur la sarbacane de tes rêves, que tu viens de découvrir, et avec laquelle nous repartirons. Il est bientôt temps de rejoindre notre gîte afin de prendre possession des lieux. Nous finissons notre parcours, passons dessus un petit pont et, de l'autre côté, sommes accostés par deux charmantes damoiselles, caméra au poing. Elles nous expliquent, dans un anglais correct, que notre accoutrement les a fascinées ; qu'elles sont étudiantes à la Film Academie d'Amsterdam et que leur devoir d'aujourd'hui consiste à interroger un couple – chaque époux séparément – sur son histoire. Comment refuser ? Nous voilà donc installés dans ce pub, presque confortable, que nous transformons vite en confessionnal, intime et familier, à travers l'évocation des circonstances, quasi-miraculeuses, de notre rencontre. Toi trente-cinq ans, moi trente-huit à l'époque. Dernière étape avant la solitude ? Non, fusion extraordinaire de deux vies bien malmenées, rapidement couronnée du fruit de nos amours. Nous étions des miraculés. Des survivants. Et nous avons l'avantage d'en être conscients ; de savourer chaque minute, chaque seconde de cette nouvelle vie inespérée. Et aujourd'hui, après dix-huit années passées à élever nos enfants, à apprendre à vivre heureux, à chercher l'équilibre de notre couple, à entrer dans sa sérénité, à construire notre avenir radieux avant que la camarade nous réunisse en son paradis, voilà que nous est offerte cette opportunité de revivre à voix haute le chemin parcouru.

Nous sommes rentrés chez nous samedi matin. Nous avons reçu, via internet, le film, découpé, monté, terminé, samedi après-midi. Un cadeau magnifique. Tout en teintes pastel, finement ciselé, délicatement ourlé. Pas une minute de trop parmi les six minutes dix-neuf d'émotions. Deux amoureux qui se racontent, se redécouvrent, puis s'éloignent sous la pluie, lumineux, main dans la main, vers de nouvelles aventures.

Méli-mélo Philosophique

Quand on n'a que ça à dire...

On se pose la question de la légitimité de ses écrits. Et puis, à force que s'entendre dire : « Ça me parle » on se gratte beaucoup la tête, puis on finit par penser :

Pourquoi pas ?

Défense d'ôter l'étiquette

Je vis aux États-Unis. J'aménage ma maison. J'ai trouvé la plupart des objets usuels dans des « garages sales » autrement dit « ventes de garages ». C'est une coutume d'ici que je trouve très pratique. L'indigène américain est souvent obligé de migrer s'il veut trouver du travail, les distances sont telles que cela coûte moins cher de tout racheter que de le faire transporter, donc, sitôt que quelqu'un déménage, il met tous les objets dont il veut se débarrasser devant sa porte. Avec ou sans les prix dessus. Un panneau « vente de garage » sur la route (une petite annonce dans le journal local s'il vit sur des terres trop reculées) signale la chose aux maraudeurs intéressés. Beaucoup de gens font la tournée des ventes, juste pour le plaisir. Le soir, il ne reste plus rien devant les garages. Je ferai la même chose cinq ans plus tard quand je repartirai. Il y a malgré tout des objets que l'on ne peut acheter ainsi. Des oreillers par exemple. Vous ne trouverez jamais un oreiller d'occasion dans une vente de garage. Je suis donc allée au supermarché qui se trouve à dix miles de chez moi. C'est la porte à côté. J'ai trouvé deux oreillers neufs pour six dollars. Je les ai rapportés à la maison. Au moment de faire le lit, j'ai ouvert le sac et je les ai retirés de leur enveloppe plastique. Restait cette étiquette, encombrante et terriblement bruyante. Du genre qui fait pffuit pffuit chaque fois qu'on bouge la tête. Ni une ni deux je l'ai empoignée pour l'arracher quand un Warning Sign (Avertissement !) m'a littéralement sauté contre : Attention ! Crime fédéral ! Ne pas arracher sous peine de poursuites pénales ! Des poursuites pénales ? Pour avoir retiré une étiquette de mes oreillers dans ma propre maison ? Je viens de faire connaissance avec l'un des plus grands mystères étasuniens. Je n'exagère pas beaucoup en vous disant que le traumatisme causé par cette première expérience sera désormais si fort ancré dans ma mémoire que quelques années plus tard, réitérant cet épisode spécifique : nouvelle maison, nouvelle literie, je ne pourrai m'empêcher de ressentir un léger creux à l'estomac. Sans rire ! J'ai même lu un article là-dessus un jour. Le journaliste se posait la même question que moi. Pourquoi ? J'en suis

restée perplexe. Pour l'heure, debout dans ma chambre à coucher j'inspecte mes oreillers. Je les tourne et les retourne, espérant une explication supplémentaire. Bernique ! Il n'y a pas même la mention d'usage : « Ne pas ingérer, risques d'étouffement ». Non, juste cet ordre péremptoire : DO NOT REMOVE ! Il est hors de question que je dorme avec ce genre de bruit. Cette simple idée me rend insomniaque. Pour moi le sommeil c'est synonyme de noir complet et de silence total. Je n'ai pas non plus envie de retourner au magasin, pour demander des explications, même si l'essence coûte ici quatre fois moins cher qu'en Europe. Aucun numéro d'aide au consommateur n'étant visible non plus, je me retrouve terriblement impuissante. Finalement, un sursaut de révolte finit par s'emparer de moi. Et si, désobéissant, j'enlevais quand même ces étiquettes ? Mes oreillers vont-ils me sauter à la figure ? En sortira-t-il un escadron d'araignées ; un gaz spécial qui rend fou ? Des agents du FBI sonneront-ils aussitôt à la porte ? Je finis donc par me décider, en désespoir de cause à la nuit tombée. J'arrache la première des étiquettes interdites pour enfin recouvrir mon oreiller de sa taie. Le manque de réaction violente m'encourage à persévérer et à passer à l'oreiller suivant, débutant une collaboration désormais sans histoire. Pendant toutes ces années parmi eux, jamais je n'ai osé avouer à mes amis américains que j'avais enfreint leur règlement ! Comme ils savent si bien le dire et me l'ont répété pendant cinq ans : THE LAW IS THE LAW!

Piston

J'ai cru bon de me faire pistonner.

C'est un sport national ici. Tout le monde le fait sous le moindre prétexte. Sans aucune vergogne. Bien idiot celui qui n'essaie pas. Qui se targue d'intégrité. Je croyais savoir jouer aussi.

Mal m'en a pris.

Je me revois encore au téléphone. Appelant cet homme si important. Qui m'avait dit un jour de ne pas hésiter à faire appel à lui. Si jamais vraiment j'en avais besoin. Je n'en avais pas vraiment besoin. Mais c'était trop tentant de faire comme si. Pour voir si ça marchait.

Mal m'en a pris.

Hypocritement, ce jour-là, je demandais à parler à sa fille. Dont je m'étais occupée autrefois. Du temps où je travaillais pour lui. Elle était bien plus proche de mon âge, mais quand même. Nous n'avions pas particulièrement d'atomes crochus, que je sache. Et notre dernière rencontre s'était plutôt mal terminée. Il n'empêche. Le prétexte de mon appel étant absent, juste avant de raccrocher, j'ai ajouté, comme si de rien n'était : « Tiens, puisque je vous ai au bout du fil, vous ne pourriez pas faire ceci pour moi ? » et hop, l'affaire était dans le sac.

Mal m'en a pris.

Pourtant, c'est le plus gentiment du monde qu'il m'a dit : « Mais bien sûr, il vous suffira d'appeler unetelle qui vous enverra chez untel qui vous présentera à unetellautre avec ma recommandation... Faites-le dès lundi matin. Avez-vous bien compris ? », a-t-il ajouté avec une pointe d'agacement dans la voix et peut-être aussi l'espoir d'être définitivement débarrassé de moi. Oui, j'avais compris. Et j'ai fait tout ce qu'il m'a dit. Tout a marché comme sur des roulettes. On sentait bien qu'il avait donné des ordres. Au moins un. On me répondait avec un immense respect quand j'appelais l'Administration. Comme si mon cas était le plus important. Comme si moi j'étais importante ! Quel bonheur pour mon ego !

D'ailleurs, les résultats étaient à la hauteur. Le papier que j'obtenais d'ordinaire en trois semaines, sans piston aucun, en suivant tout simplement la filière administrative normale, cette fois c'est en trois mois que je l'ai eu.

Et quand j'ai voulu le rappeler pour le remercier, mais surtout pour me prouver que j'avais encore le pouvoir de le déranger, le numéro avait changé !

On ne m'y reprendra plus !

Paroles, paroles, paroles

Il y a des jours comme ça où la colère me prend. Une saine colère, bien franche.

J'aime les mots, les mots pour le dire, les mots en passant, les mots qu'on laisse sur le frigidaire, les mots de travers, les mots mal compris, les mots tordus, les petits mots, les gros mots, les mots qu'on regrette aussitôt qu'on les a dits. Les mots en l'air ! Vous imaginez, vous, cet air complètement saturé ? Vous pensez, comme moi, que les mots en profitent pour s'échapper par le trou de la couche d'ozone ? Sinon, ne pas s'étonner alors qu'ils nous retombent sur le coin de la figure. Et ces mots « lourds de sens » ! De quel côté la mer ? Ceux qui sont pleins de sous-entendus. Les mots « frappés au coin du bon sens » : est-ce que ça en fait des mots ronds ? Ah, ah, ah ! Toujours le mot pour rire !

J'aime les phrases, toutes les sortes de phrases. Les courtes, les longues, les complètes, les interrompues, les à peine commencées, les suspensives, les impératives, les mi-figue mi-raisin, les raisonnables, les folles, les douces, les dures, les tendres, les interrogatives. Oui, surtout les interrogatives. J'aime la langue française et je m'acharne à la défendre. À mon niveau bien sûr, mais quand même.

Alors quand je vois, pardon ! Quand j'entends, l'usage que l'on fait des mots. À longueur de journée, de semaine, de mois, d'année et de siècle, je suis envahie par un immense sentiment d'angoisse. Le syndrome du robinet qu'on ne ferme jamais. Le supplice chinois de la goutte d'eau qui tombe sur le front du condamné avec une infernale régularité.

Et les mots m'assaillent.

Et les mots me grisent.

Et les mots me saoulent.

Et les mots m'assourdissent.

Et les mots m'assomment.

Et les mots m'étouffent.

Quand ils ne me tuent pas !

Ils vont dans tous les sens. À contresens et n'importe comment et pour n'importe quoi. Je ne comprends pas, pire, je n'admets pas qu'on les gaspille ainsi. Chez certains Hindous il est interdit de sourire plus d'un certain nombre de fois par vie sous peine de louper son paradis. Moi, je trouve qu'on devrait agir de même avec les mots. On devrait être pénalisé si on en fait un usage immodéré. De la même manière qu'on taxe les ordures. Ceux qui polluent paient. Il devrait être interdit de dépasser certains quotas. De dire des choses stupides ou méchantes ou laides. Et encore, même sur les mots et les phrases qui seraient autorisées, on devrait mettre des indices de priorité pour obliger les gens à ne s'en servir qu'en cas de légitime urgence. Pour le reste, tout le reste, le silence uniquement serait autorisé.

Où que j'aïlle et quoi que je fasse dans la vie, je me heurte au choc des mots. On peut fermer les yeux, on peut fermer la bouche, on est SOUMIS à l'écoute. Quand l'humain a fini de crier pour réclamer sa pitance, il se met à parler. Et il n'arrête plus. JAMAIS.

Et chacun des milliards d'êtres humains qui peuplent cette planète, déverse en une vie des quantités phénoménales de mots dans les oreilles d'autrui. Je n'y vois pas d'inconvénient majeur. Sauf quand autrui c'est moi. Alors, j'écoute les discours. La plupart du temps, ils sont inutiles. Surtout quand ils disent de faire des choses qu'on n'a pas envie de faire.

Sur une phrase on peut jeter au moins dix mots. S'il y a moins de dix mots, autant jeter la phrase. Je regrette l'époque de l'homme des cavernes. Les groupfs et les oumpf. Ça au moins c'était clair !

J'ai travaillé dans pas mal d'endroits. J'ai connu beaucoup de gens. Parlé des langues différentes. Enfin, deux, non, trois langues différentes. Ce qui multiplie d'autant les dommages que je pourrai causer en m'en servant. Et, systématiquement, quand je passe dans les couloirs, monte dans les ascenseurs, traverse les salles de conférences, m'arrête dans les cafétérias, fais les cent pas dans les halls de gare, fulmine devant une cabine téléphonique, souffre dans une salle d'attente, patiente dans un aéroport, travaille au bistro du coin ; je vois des gens. Toujours des gens. Encore des gens.

C'est assez incroyable tout ce monde quand même ! Combien ? Sept milliards ? Ah ! Oui, je vois.

Des gens.

Qui parlent.

Qui pérorent.

Qui se prennent au sérieux.

Et qui s'imaginent qu'on les écoute !

Parfois ils ont un dossier à la main. Parfois une tasse de café. Des fois même un bouquet de fleurs ! Mais toujours, TOUJOURS, le mot à la bouche. À deux, à trois, à cent, à mille et à plus. Ils trouvent encore quelque chose à dire. Qu'ils croient intéressant. Indispensable pour que la Terre tourne bien rond. Pour que la planète survive.

Vanitas, vanitatum et omnia vanitas.

Et moi, pendant tout ce temps-là, je rêve. Je rêve à ce que je vais écrire. Ah, l'écriture, voilà quelque chose qui me parle !

Prendre le temps comme il est...

*... et nos femmes comme elles sont**

Confortablement planquée derrière la fenêtre, dans la douce tiédeur de ma cuisine, je plains ces pauvres écoliers qui passent sur le trottoir d'en face, dans le petit jour mal lavé. Le temps, le temps, le temps. Des mois qu'on ne parle plus que de cela.

La grenouille n'en finit pas de monter et descendre dans son verre d'eau. Ces merveilleuses journées à languir sous la couette en regardant des films à l'eau de rose ; ces siestes – crapuleuses ou non – mais néanmoins douillettes, ça commence à bien faire. Nous rêvons de balades à vélo, de nez rouges et d'oreilles écarlates. De cuissons d'Aïsh au feu de bois avant qu'il ne fasse trop sec pour en allumer dehors.

Belle-maman se plaignait hier au téléphone : « Un scandale le froid qu'il fait pour cette saison ! » Mais bon Dieu, si ta génération n'avait pas contribué – entre deux guerres – à fiche la planète en l'air ! Bien sûr, je me tais. Prudente, si je veux garder paix de l'esprit et temps mignon pour mes affaires. Si la mienne de génération ne préférerait pas les 4x4-200-chevaux au quatre-pattes-cheval-unique, ne construisait pas à tout-va – alors qu'il y a tant de logements vides qu'il suffirait de rénover – ne bétonnait pas à qui mieux mieux les bords des rivières, des lacs, les sommets des montagnes parfois, chamboulant ainsi tous les microclimats, on n'en serait pas là ! Mettez-vous bien ça dans la tête.

On parle de pollinisation qui ne se fait pas ; d'abeilles qui nous boudent, si ce n'est pour carrément disparaître. Longtemps que je n'avais vécu un printemps si pourri. Celui de Prague peut-être ? Il y a quoi ? Quarante-cinq ans. Déjà ? Comme le temps passe. Et dire qu'on a survécu à cette horreur-là. Pas vraiment fait exprès. Faut-il qu'il y ait un bon Dieu tout de même. Ou pas ? C'est vous qui savez. C'est trop personnel.

On parle de neige en fin de semaine. De la neige en mai ? J'y repense, la première fois que j'ai évoqué mon déplacement, depuis l'autre côté du Canton jusqu'à cette charmante bourgade où je vis

désormais, une connaissance m'avait dit : « Vous allez là-bas ? Quelle horreur ! La seule fois où j'y ai mis les pieds, c'était au mois d'août et il avait neigé ! ». En attendant, heureusement que le pommier n'a pas encore fleuri ! Il n'y aurait pas un seul insecte alentour pour le polliniser. On en vient presque à regretter les mouches qui d'ordinaire nous envahissent déjà. Dire qu'on s'était offert une mouche-ticaire l'an passé en prévision ! Et chez nous, pas de petits Chinois par milliers, une pipette à la main, pour faire le travail à la place des abeilles.

On parle de nature qui ne démarre pas. Allons donc ! Elle est bien plus forte que nous. Nous enterrera tous ! Avec ces pluies continues, les betteraves sucrières vont pourrir ? Tant pis, on sucrera au miel !

On parle de famines à venir. Et alors ? Nous sommes tous des surnourris dans nos sociétés occidentales. L'obésité nous guette et nous rattrape. Perdre quelques kilos ne nous fera pas de mal. Moi je m'exerce, tenez, je fais des jeûnes thérapeutiques trois fois par an. Ce n'est pas une année de famine qui va me tuer tout de même ? En fait, je suis bien plus inquiète à la pensée d'un retour de sauvagerie parmi mes congénères. La faim fait sortir le loup du bois dit-on. Qu'en sera-t-il de mes amis ? Imaginer mes contemporains soudain se retourner contre moi, devenir inamicaux, pire, violents. S'en prendre à mon congélateur, mon frigidaire, mes confitures, pour finir par mes réserves protéiques personnelles. Hum, je vais de ce pas cacher mes couteaux. Ou peut-être pas, tout bien réfléchi, si on doit me manger, je préfère encore qu'on me trucidé avant ! Que devient une amitié virtuelle dans un cas de famine annoncée ? La prochaine fois je réfléchirai mieux avant de cliquer sur *ajouter* !

En même temps, je me rends compte que tout cela m'atteint moins que d'habitude et je me dis que ce n'est pas forcément dû aux uniques bienfaits du Kombucha, que nous buvons depuis plusieurs mois maintenant, et qui compense beaucoup le manque de soleil de par son apport précieux en vitamine D. C'est sans doute aussi parce que je me sens mieux avec moi-même. En meilleure compagnie pour tout dire. Aurais-je enfin dépassé cette fameuse *crise de la cinquantaine* ? Je ne ressens désormais plus ce besoin frénétique

d'aller chercher ailleurs ce que je sais avoir en moi. Quand je pense qu'il m'est arrivé autrefois de traverser la moitié de la planète juste pour me fuir ! Échouant, ivre d'alcool et de chagrin, sur le tarmac d'un aéroport par ailleurs désertique.

Et mon adolescente qui me demandait l'autre jour si ça valait vraiment encore la peine de *faire* des enfants. Parce que tu comprends, rajoutait-elle avec une pointe d'indignation dans la voix, tu comprends, si c'est pour qu'ils soient malheureux, je ne peux pas leur faire ça, pas question !

Ne te pose pas tant de questions ma jolie. Si tu réfléchis bien ; *aucune* époque n'a jamais vraiment été propice. Et si on avait dû s'arrêter à ça, il y a longtemps que la planète serait dépeuplée. Remarque, tu aurais enfin de la place pour garer ta voiture.

*Petit clin d'œil à Émile, le mari d'Henriette et menuisier de la Forclaz.

Bilan

Cinq heures trente, mais tant pis. Je me lève quand même. Désertant notre lit bien chaud. Renonçant à me réveiller tout doucement, sans traumatisme, dans la chaleur de tes bras. Je m'habille dans le noir, mais ça ne fait rien. Je sais où j'ai tout mis, la veille et puis, je reviendrai me changer plus tard.

Il FAUT que j'aie écrit un peu. Depuis des mois que je n'ai rien fait. Ça fait une heure que je tourne avec toutes ces idées dans ma tête. J'ai BESOIN d'écrire tous les jours un peu et pas seulement des listes de courses.

J'ai pensé un moment à reprendre ma biographie fleuve et je crois que je vais le faire en parallèle. Mais il y a aussi ce joli projet de livre recettes qui me trotte pas mal dans la tête. De toute façon, il faut que je fasse « quelque chose ». Mon 99^e livre (le premier, le dernier ?) part ce matin. Il ne m'en reste plus qu'un !

Quelle angoisse ! Et pourtant, qui aurait dit le 12 octobre dernier, veille de notre douzième anniversaire de mariage que quatre-vingt dix-huit livres trouveraient preneur en l'espace de deux mois ? Avec le succès que l'on sait !

Tous n'ont pas fait de commentaires, loin de là, et ceux à qui ce livre aura profondément déplu ne me le diront sans doute jamais ; mais, de toute manière, les remarques qui m'ont été faites vont à peu près toutes dans le même sens. Quoique.

C'est toujours la diversité de réaction des humains qui m'épate ! On pourra dire que parmi ceux qui ont réagi, chacun, chacune, l'a fait à sa manière bien propre. J'ai reçu des lettres de lecteurs qui écrivaient aussi bien que moi sinon mieux et qui le prouvaient de manière magistrale dans leur critique détaillée.

Des gens très « comme il faut » qui sont restés « sur le cul » ! Des durs à cuire qui m'ont avoué avoir versé une larme. D'aucuns, dont je croyais qu'ils savaient à peine lire, se sont mis à me faire une dissection en règle et d'autres encore dont je pensais le plus grand bien m'ont avoué ne l'avoir « pas encore ouvert ». Mais « ne t'en fais pas » m'ont-ils dit six mois plus tard « dès que j'ai une

minute, je m'y mets et je le savoure ! ». Ils se vantaient surtout d'être de grands lecteurs.

Je me suis brûlé les ailes au miroir aux alouettes. Parfois je suis tombée de très haut. J'ai entendu mondes et merveilles sur tel ou telle auteur et j'y suis allée voir, pour me rendre compte que c'était pour beurre. Il y a un tel snobisme dans la profession.

J'ai joué les apprenties sorcières aussi, en envoyant mes écrits à tous vents, en me disant « on verra bien, avec le temps va tout s'en va, tout revient ». Et j'attends toujours !

Il y a eu les soirs de grands enthousiasmes et les matins de petites déchéances. J'ai bien fait de ne pas prendre le risque « d'aller public » comme ils disent en Amérique pour dire qu'on ouvre le capital aux actionnaires, mais en ce qui me concerne, ça aurait été me frotter au monde de l'édition, je ne suis pas bien sûre que je l'aurais supporté.

Du coup, aujourd'hui, chacune des marques de reconnaissance reçue reste gravée dans ma tête, dans mon cœur, comme autant de perles de bonheur.

Le joli collier que j'ai là !

Objets inanimés

Il y a comme ça des objets qui disparaissent sans cesse. Tenez, par exemple, les ciseaux de cuisine. J'ai beau en accrocher une paire à chaque bout de la pièce ; chaque fois que j'essaie d'en attraper une, parce qu'il se fait que je me trouve en avoir un urgent besoin de ce côté-là, comme par hasard le clou est vide, ce qui m'oblige à traverser toute l'immense pièce. C'est légèrement agaçant, voire quelque peu désespérant. Surtout quand j'ai les deux mains prises, un début de béchamel sur le feu et rien pour ouvrir le carton de lait... J'ai fini par prendre l'habitude de tout acheter à double. Petit à petit. Mais enfin, même là, ça disparaît. Jusqu'au jour où je retrouve à l'autre bout de l'appartement – qui est grand – l'objet inutilisé depuis des semaines, dans un endroit totalement inattendu. Mais je n'ai pas forcément envie de rire. Parce que tout de même, c'est assez dramatique quand on pense qu'il s'agit souvent d'un objet de première nécessité ! J'hésite encore à coller à ces objets une puce électronique, comme on fait aux enfants des parents fortunés en vue de non-kidnapping, mais finalement, ça ferait vraiment beaucoup. Parfois, quand j'ai des insomnies, j'essaie de calculer le temps que j'aurais passé, durant toute ma vie, à rechercher des objets malencontreusement déplacés. Rien que l'ampleur de la chose me donne le vertige... mais ne me fait pas dormir pour autant ! Et puis il y a aussi tous les objets statiques, qui me suivent depuis des années et qui ont une histoire. Je les appelle par leur prénom en général. Ou alors, je les désigne par leur provenance. Il y a la cocotte en fonte d'Isabelle. Une amie qui a fait des kilomètres pour aller la chercher juste parce qu'elle m'avait plu. Il y a le porte-savon de Sylvie. Un magnifique objet qui m'a suivie dans le monde entier depuis presque quarante ans. Il y a la lampe à pétrole de Papa pour laquelle j'ai une tendresse très particulière. De dessus l'étagère, la poule Clémence me regarde travailler sans bouger. Présence rassurante et amicale. Il y a le bol aux petites souris de Mary-Claire dans lequel je mets ces bonbons à la menthe que j'aime croquer entre deux lignes.

Je n'oublie pas non plus le collier d'Irène, le coffret de Julien, le miroir de Nicole, la boîte à mouchoirs de Christine et surtout tous les livres de tous mes amis auteurs qui me rappellent que ma priorité première, avant de partir à la recherche de mes ciseaux de cuisine disparus, c'est d'écrire, encore et toujours !

Que sont les fumeurs devenus ?

Oh, comme je n'aurais pas aimé il y a encore vingt ans (il y a vingt ans à peine !) tout ce que l'on fait subir aux fumeurs de nos jours.

Aujourd'hui, j'ai ouvert les yeux sur un monde dans lequel il manquait une chose à laquelle j'avais fini par m'habituer : l'odeur du tabac froid. Celle-là même qui me soulevait le cœur au petit matin blême si je la sentais avant le café et les croissants.

Ah ! Entrer dans une salle de restaurant, un pub, un bar, un hall de gare, un aéroport. Ou encore chez un marchand de journaux fumeur. L'odeur de l'encre mêlée à celle du tabac chaud a le don de me ramener instantanément en enfance. De me faire sentir immédiatement en sécurité.

D'autres souvenirs se bousculent. Protéger mes bébés en passant mon temps à quatre pattes sur la plage à ramasser tous les mégots qui traînent sous leurs petits petons. Balayer avant même de m'asseoir, les mêmes mégots, où que j'aille. Cendriers pleins, tables brûlées, moquettes tachées, couvres-lits consumés. Et tous ces amis qui nous quittent trop tôt bouffés aux mites par le « crabe ».

Et voilà qu'un matin, j'ai ouvert mes volets sur une blancheur aussi immaculée que l'air que je respirais. Voilà que j'entre (en plein hiver) dans des bistros d'où la fée nicotine est totalement absente. Plus jamais les yeux qui piquent en ouvrant la porte de ces lieux de perte, plus jamais les poumons pleins, les lunettes pleines de buée, le cœur au bord des lèvres. Sans voile le ciel paraît plus beau, plus pur. Et, « pire mieux » que tout, je ne ressens pas, autour de moi, l'ombre du stress que j'aurais exsudé, si on m'avait laissée, autrefois, sans ma drogue préférée plus d'une demi-journée ! Mais que sont les fumeurs devenus ? Il fait trop froid dehors, ils n'y sont pas. Ont-ils tous arrêté en même temps ? Été plus raisonnables que moi ? Ont-ils trouvé le moyen d'assouvir leur vice sans qu'on n'en voie rien de l'extérieur ?

Il est vrai aussi que les prix ont doublé, voire triplé depuis que j'ai arrêté l'herbe à Nicot. Notre « chère » cigarette s'acquiert aujourd'hui presque au prix du lingot.

Mais, si tous les fumeurs sont devenus hors la loi, comment fait donc l'État désormais pour financer la recherche contre le cancer ?

Et l'interdiction de fumer à domicile ?

Demain ?

Utopies

Quand on imagine le temps qui se perd. En politesse au téléphone, dans les corridors, devant la photocopieuse, dans les toilettes pour dames et celles pour hommes. Dans les milliers de bureaux de centaines de villes par des millions d'employés.

J'ai le vertige.

Si « Time is money » alors ce doit bien être le PIB (produit intérieur brut) d'un pays tout entier qui part en fumée chaque jour ainsi. Est-ce que les gens se rendent compte à quel point ils vivent sur du vent ? Que celui qui travaille le plus c'est l'argent lui-même et la plupart du temps cela ne repose sur rien d'autre ? Sur cette planète, nous avons tout en surabondance. Et pourtant, nous continuons à produire et à consommer à outrance.

Sauf les pays pauvres, bien entendu. Puisqu'ils ne peuvent pas répondre au Dieu Dollar. Il paraît qu'un pour cent à peine prélevé sur le rendement mondial des actions en bourse suffirait à nourrir toutes les populations du tiers monde qui crèvent de faim.

La plupart des sociétés qui tournent actuellement sont des sociétés de services. Elles servent à trouver des raisons de tourner aux sociétés qui produisent des biens de consommation. Réduisez la nécessité de produire des biens de consommation et la moitié des sociétés de services tombe.

Il y a sur cette terre, des milliards d'individus qui se lèvent tous les matins pour aller au travail, parce qu'on leur a dit qu'il n'était pas possible de vivre sans travailler. Parce qu'on leur a fait croire qu'ils avaient besoin d'un appartement avec un certain nombre de pièces, d'une voiture avec un certain nombre de sièges, de vêtements de telle ou telle marque, de vaisselle de tel ou tel fabricant, de surgelés de telle ou telle compagnie. Parce qu'on leur a dit qu'ils doivent aller en vacances à tel endroit cette année. Alors, ils bossent.

De temps en temps ils s'achètent un « trompe-la-mort ». Un jouet qui leur fait croire qu'ils choisissent eux-mêmes ce qu'ils aiment. Une voiture, une télé, une radio, des films, des livres s'ils ont encore

le temps de lire. Le moment venu ils mettent au monde des petites miniatures d'eux-mêmes qui vont suivre le même parcours.

Personnellement, je me suis bien amusée dans ma vie. J'ai travaillé quand j'en avais envie dans des endroits où j'avais envie de le faire. J'ai immédiatement dépensé l'argent gagné en activités (voyages) qui m'intéressaient. Quand je n'ai plus pu voyager, j'ai simplement réduit mes prétentions. Je me suis contentée de gagner uniquement ce qu'il me fallait pour vivre correctement. De quoi payer un loyer modeste, manger sobrement, me vêtir en seconde mains. Il m'en reste assez pour m'offrir des livres ou des films. Je n'ai pas besoin d'une voiture qui me forcerait à travailler plus, ni d'un appartement plus luxueux pour la même raison. Je n'ai pas besoin non plus de devenir l'esclave d'une banque pour acheter une maison qui me gardera clouée au même endroit jusqu'à la fin de mes jours ou que je léguerais à mes enfants qui n'en auront rien à faire.

Est-ce que les gens se rendent compte que tout le surplus de leur travail sert d'abord à enrichir leur banquier ?

Si je devais diriger un de ces pays aussi riches que les nôtres. Je parle de la Suisse, la France, la Belgique, l'Allemagne, etc. Connaissant les dangers que peut provoquer la frustration parmi les défavorisés. Sachant que l'économie d'un pays repose souvent sur le seul travail qu'accomplit l'argent lui-même. Sachant aussi que ce pays-là a des réserves incommensurables, que ce soit sur le plan de la nourriture, des textiles, de l'électricité, des moyens de chauffage, etc. Sachant que personne ne supporte d'être inoccupé. Ni trop pauvre, ni trop riche. J'organiserai un tournoi des tâches. Exceptant les enfants, les personnes âgées, les impotents. Je partagerais le travail à accomplir entre tous les êtres qui souhaiteraient travailler. L'équilibre se ferait déjà à l'école.

On sait parfaitement quelle est la croissance démographique d'un pays. On sait donc, ce qui sera nécessaire comme produits de consommation vitaux. La nourriture, les vêtements, le chauffage, les logements. On est capable de prévoir les quantités de nourriture que nos paysans doivent produire. On sait combien d'employés

sont nécessaires pour fabriquer les vêtements qui seront portés. On y ajoute les stylistes particulièrement doués qui seront occupés à dessiner ces vêtements que tout un chacun pourra porter. On évaluera dans les écoles les capacités des enfants et leurs domaines de prédilection. On les dirigera en conséquence et en fonction des besoins.

Comme il y aura beaucoup trop de monde pour effectuer les tâches nécessaires, on instaurera la civilisation des loisirs. Celle qui, soi-disant, existe déjà. Dans ma société à moi elle fonctionnerait ainsi : l'individu à vocation paysanne travaillerait pendant un certain nombre de mois sur sa ferme. Au bout de ce temps-là il partirait en vacances dans le pays de son choix ou voyagerait comme il l'entend (gratuitement bien entendu). Pendant ce temps-là, un autre individu à vocation paysanne le remplacerait. Personne n'empêche le premier d'échanger son logement avec le second. Pendant l'année, un certain nombre de stages (ou de cours de développement) serait nécessaire afin que chacun se resitue par rapport à sa vie et puisse changer d'orientation s'il le souhaite. Et ainsi de suite dans tous les domaines.

Les boulangers, les couturiers, les maçons, les peintres, les artistes. Pendant qu'une partie de la population se repose, l'autre s'occupe de ses loisirs et vice-versa.

Par exemple, pendant une semaine je fais du ski à Gstaad au Grand Hôtel et c'est toi qui t'occupes de la réception. Quand ma semaine est terminée, c'est moi qui prends ta place à la réception et c'est toi qui vas faire du ski !

Si l'individu n'a plus besoin d'argent pour faire ce qu'il veut, l'argent n'a plus de valeur, si l'argent n'a plus de valeur, il ne sert à rien de vouloir l'accumuler. On peut alors commencer à vivre !

Tous ceux qui seraient volontaires pour accomplir les tâches les plus ingrates se verraient gratifiés de loisirs supplémentaires. Il y aurait des écoles qui apprendraient aux individus à se définir et à découvrir leurs affinités. Ils devraient y aller plusieurs fois en l'espace d'une vie pour pouvoir s'ajuster à leur évolution. Chaque

individu pourrait aussi profiter de la culture d'autres êtres pour mieux les comprendre.

Quant à ceux qui ont un tempérament jaloux ou collectionneur, ils seraient détectés dès la petite enfance et, sans les empêcher totalement d'exercer leurs pulsions qui restent, après tout, humaines, on les installerait dans un environnement tel qu'ils ne pourraient pas porter préjudice aux autres.

Les intellectuels avérés seraient destinés à trouver des solutions pour améliorer les conditions de vie de leurs congénères.

Il ne reste plus qu'à trouver une monnaie d'échange pour tous ceux qui ne pourraient pas faire du troc ou échanger des services !

Quelqu'un a une idée ?

Mais qu'est ce que je fais là-dedans ?

Je me suis réveillée un beau matin, moi, Christina, dans le corps d'une femme de cinquante ans. C'est une aventure dont je peine à me remettre. Une injustice criante, incommensurable. J'ai beau me regarder en long en large et en travers dans le miroir de ma chambre je n'arrive pas à me reconnaître. Voilà une très mauvaise plaisanterie dont je me serais bien passée. Je ne sais même pas à qui je peux me plaindre.

Je suis née un mercredi d'août il y a à peine...

J'ai grandi comme tout enfant normalement constitué. J'ai fait mes premiers pas sur terre, puis quelques mois plus tard mes premiers pas dans la vie. Des expériences, bonnes et mauvaises comme tout un chacun. Enfin rien qui justifie un changement d'allure aussi radical. Mais bon sang, où ont-ils mis la marche arrière ?

Je n'ai plus de repères, je ressens une dichotomie totale entre mon être et ma forme. Comme n'importe quelle âme, je suis plurimillénaire. Il semblerait logique que si mon corps correspondait tant soit peu à mon esprit, il soit dans un état de maturité disons... avancée ? Or, ce n'est pas le cas. En fait, je suis beaucoup plus jeune physiquement que mon âme. Paradoxalement, il se fait que je me sens beaucoup plus jeune, spirituellement, que physiquement. Vous y comprenez quelque chose vous ? Est-ce cela qu'Einstein nommait la « relativité » ?

Comment se fait-il que notre physique ne soit pas capable de correspondre à notre mental ? Il y a quelque chose qui cloche au royaume du sapiens sapiens ! Le matin, j'ai cent ans et j'en parais cinquante. À midi, j'ai vingt ans et j'en parais cinquante. Amoureuse, j'ai quinze ans et j'en parais...

À quoi riment alors ces taches, ces rides, ces affaissements ? Pourquoi si je me couche dans l'herbe aujourd'hui j'ai un rhumatisme demain ? Et l'amour trois fois par jour ? C'est fini vraiment ? Et les nuits blanches, seulement pour veiller les enfants ? Alors même que je ressens toujours la même fougue !

La preuve, je refais le monde tous les jours avec mon amoureux !
Qui c'est qui fera la vaisselle aujourd'hui ?

Mes révoltes et mes colères sont tout aussi violentes qu'autrefois
à la différence qu'aujourd'hui je sais mieux les argumenter.

Honnêtement, je ne comprends pas ce qui s'est passé.

Quelqu'un pourrait-il m'expliquer ?

Liqueurs Spirituelles

Dieu n'existe pas bien sûr. Tout le monde sait cela. Mais s'il avait existé, quel fabuleux bouc émissaire il aurait fait hein dis...

Destin

Flic, floc, flic, floc.

Zut. Encore un (une ?) qui a mal refermé le robinet. Goutte à goutte, je suis la trajectoire de l'eau qui s'enfuit. L'évier en inox, le tuyau d'écoulement, les tréfonds de la maison, la terre, froide, noire. La terre, la mort ? L'humus, la forêt, la croûte terrestre. Jusqu'à la nappe phréatique. Je la suis en pensée ma goutte. Loin, si loin. Avec ses sœurs. D'abord ru, puis torrent, fleuve, embouchure, mer. Mère ?

La grande bleue. Porteuse de tant d'espoirs, de tant d'attentes. Elle traverse, ma petite goutte. Elle arrive en Afrique et termine sa course tout au fond d'un puits dans ce village de brousse. Leila ? Samira ? Sont parties tôt ce matin. Elles ont mis sur leur tête le petit coussin sur lequel elles poseront l'outre à eau. Elles marchent sur le chemin. Le soleil n'est pas encore trop haut dans le ciel. Pendant plusieurs heures, elles cheminent avant d'arriver en vue du puits. Enfin, elles y sont.

Un chatolement d'étoffes, toutes ces couleurs ! Quelle agitation autour du puits de vie. Elles pépient, elles jacassent, un vol d'étourneaux, un troupeau d'oies, des mouettes rieuses. Elles racontent les nouvelles de leur village. La fille du chef de là-bas qui a épousé le fils du chef d'ici. Les fêtes ont été belles elles ont duré des jours et des jours. On leur souhaite une belle et longue, très longue descendance.

Laquelle d'entre elles a emporté ma goutte d'eau à moi sur son turban multicolore ? Je ne le saurai jamais. Je peux rêver encore très longtemps sur sa destinée et sur ce miracle qui fait que, bue, elle retournera à la terre, puis dans les nuages et que s'écoulera ainsi, à l'infini, le grand cycle de la vie. Moi, je reste au bord de ce puits, près duquel un homme s'approche soudain.

Dans ses yeux, tout l'amour du monde. Dans son regard, toute la compassion. Alors, mue par une force intérieure, je parle. Je lui dis tout. Je me raconte. Qui je suis, ce que j'ai fait, ce que j'ai dit et jusqu'à mes moindres pensées, les plus secrètes, les plus honteuses,

les meilleures comme les pires, les plus belles comme les plus laides.

Je ne cache rien de mes petites hontes et de mes grandes misères. Et cela dure des heures et encore des heures. Et Lui est là qui écoute patiemment. Qui me laisse parler, vider mon sac, mon outre. De temps en temps, il se penche, me donne à boire et je me sens bien. Heureuse. Comblée. Alors, comme je me sens importante, unique, j'en rajoute, j'insiste, un peu bêtement. Dans mon immense, mon incommensurable désir d'être acceptée, d'être aimée, je vais chercher plus loin encore au plus profond, au plus obscur de mon âme, de mon être, des choses que je n'aurais jamais cru pouvoir me rappeler, que je pensais évanouies à jamais et je les pose là, devant lui, à ses pieds. Rien ne semble l'étonner de tout ce que je lui confie. C'est comme s'il me connaissait depuis toujours. Alors, enfin, je questionne, je m'intéresse. À lui cette fois.

Mais qui es-tu ? Comment sais-tu ? Alors, lui se penche vers moi, qui n'avais pas vu qu'il était si grand.

Il se met à mon niveau. Il me regarde droit dans les yeux et je suis, soudain, à la fois forte et fragile.

Je sais me dit-il, parce que je SUIS.

Un conte de Noël

Deux heures que tu attends. Deux bonnes heures. Tu avais rendez-vous à huit heures et puis tu t'es rendu compte que tout le monde avait rendez-vous à huit heures.

Alors, tu as apprivoisé la pendule. À force d'entendre son toc-toc, tu connais par cœur chacun des soixante petits traits noirs qui la composent, tu sais que tu peux compter jusqu'à trois cents, lentement, pour que la grande aiguille bouge d'un plus grand trait à un autre.

Entre-deux, vous vous regardez en chiens de faïence tous ceux qui occupent les mêmes vilaines chaises en skaï rouge tout élimé et toi.

Enfin arrive ton tour.

Tu te présentes avec ton numéro devant le guichet qui clignote et derrière lequel un regard t'accueille, même pas froid, seulement vide, indifférent.

« Votre nom ?

— Amoura Mahrani

— Comment ? Épelez, je vous prie

— A M O U R A M E H R A N I

— Amari Meranou, d'accord. »

Tu sens bien qu'il est inutile d'insister. Derrière son guichet, il a décidé, une fois pour toutes – comme ces bourgeoises du 18^e siècle qui disaient à leur nouvelle bonne d'à peine deux ans plus jeune qu'elle : « non, Églantine, ça ne va pas, c'est trop long, trop compliqué, désormais je vous appellerai Marie, ma fille ! »

Tu n'insistes pas donc, devant le regard amorphe de celui qui devant toi, sur le plus petit échelon de la plus petite échelle, détient ta vie entre ses mains. Il te demande ton nom, mais tu sais bien que pour lui tu n'existes pas.

« Attendez, je cherche sur mon ordinateur... S'il veut bien, s'il n'est pas en panne aujourd'hui, si les collègues de l'autre bureau n'ont pas pris toutes les ressources. Je ne trouve rien, désolé. Vous

n'êtes pas dans le système ou alors c'est quelqu'un d'autre qui a le dossier.

— Ce n'est pas possible ! J'ai rempli tous les papiers. Cherchez, cherchez encore un peu, s'il vous plaît !

Toi, tu le sais bien que tu existes, quand même. Mentalement, tu te repasses le film de ta vie ; tes premiers pas, ta première bougie, ta première poupée, en chiffon, en bois, en écorce. Tu te souviens d'un temps, tellement, tellement lointain où on te prenait dans des bras, où on te couvrait de baisers, où on te serrait fort, fort, ou tu étais aimée. On ne peut pas aimer ce qui n'existe pas n'est-ce pas ?

Et maintenant, si tu n'es pas de retour au boulot dans une heure, tu vas te faire virer, oui, madame, tu vas perdre ce boulot que tu as eu tant de peine à trouver, tout juste si tu n'as pas dû payer pour l'avoir.

Alors, cherchez s'il vous plaît, monsieur, madame, cherchez encore un peu, un tout petit peu. J'ai le droit de vivre moi aussi, même si je n'existe pas pour vous. Je suis heureuse avec le peu que vous voudrez bien me donner, je me nourris de crêpes et de pain sans levain et mon thé à la menthe à moi, tu sais, il n'y en a pas de meilleur. Mais je ne peux pas quitter ce pays, tu comprends. J'y suis venue pour l'amour d'un homme. De l'autre côté de la mer, il n'y a rien pour moi. Juste mes parents, deux petits vieux avant l'âge qui survivent grâce à moi sur un peu de sable.

« Amoura Mehrani ?

— Oui ?

— Voilà, j'ai retrouvé votre dossier. Il était sous la pile. Il manque un formulaire. Vous devez aller le chercher à l'association des formulaires réunis et me le rapporter jeudi à 14 heures. Sans faute hein ?

— Oui monsieur, oui, oui. MERCI, MERCI, MERCI ! »

Devant cette explosion de gratitude, le regard vide du fonctionnaire s'est allumé. Les deux êtres humains sont à égalité maintenant, l'un en face de l'autre et non plus l'un dominant l'autre – qui croyait s'évanouir d'angoisse – de tout son pouvoir. Du coup, celui qui tient le crayon derrière le guichet, commence

aussi à exister autrement que comme un bourreau potentiel. On peut voir, maintenant que le moment de terreur se délite, que lui aussi est un *étranger*, que ses papiers officiels, ça ne doit pas faire bien longtemps qu'il les a. Étrange cette manie qu'ont les autorités de placer aux postes clés les éléments *adéquats*. Un membre de la communauté défavorisée pour accorder – ou non – un accessit à son frère de sang !

Oh, son pouvoir est quand même limité bien sûr. Ce n'est pas là que l'on installe les vrais puissants, ceux qui gagnent en un mois le salaire de plusieurs vies. Non, on y met, derrière ces guichets, des gens aigris, frustrés, dont on prend bien soin de maintenir la tête à peine hors de l'eau. Afin qu'ils restent dans un état de soumission tel qu'ils acceptent de faire le sale boulot, quel qu'il soit. Tiens, ça me fait penser à ces gens qu'on retirait in extremis des fours à gaz pendant la guerre afin que – l'atroce peur aidant – ils acceptent de retirer aux cadavres leurs dents en or.

En attendant, toi, Amoura Mehrani, tu sors rayonnante, le visage empreint de gratitude pour celui qui aurait pu, d'un seul mouvement du doigt te renvoyer dans ton désert.

Allez va, cette année il y aura quand même un Noël pour toi !

Amour

J'aime mon prochain
Pas tout à fait comme moi-même, faut quand même pas
exagérer
À force de rebuffades, j'ai gardé une saine méfiance
Je ne me mets plus en situation, par exemple
Je l'observe de loin, mon prochain
Du coup, avec de la distance, avec du recul,
il devient encore plus intéressant, presque fascinant.
Je le trouve beau, mon prochain
Non pas que je ne voie pas ses défauts, non, ce n'est pas ça
Il faudrait être aveugle
Au contraire, je trouve que certains défauts, justement,
lui donnent bien du charme
Cette femme avec ses cheveux rares et ses yeux immenses
Des yeux si délavés.
Est-ce d'avoir tant pleuré son bel amour perdu ?
Cet homme qui fait le fanfaron en haut de son échelle
Et qui siffle la fille dans sa robe rouge toute neuve
Je surprends un regard, un sourire, je vole un éclat de rire
Comme un bris de cristal, froissement d'aile angélique
Cupidon fait la nique
Certains jours, je m'arrête, brusquement
Là où je suis, au milieu de nulle part
Et je le regarde passer, mon prochain
Un, dix, mille. Un fleuve discontinu
Unique, différent, pareil
Et chacun d'eux ajoute à la grande prose de la vie
Le cadeau de la sienne
Soudain, j'ai envie de tout savoir, de tout connaître
De tout demander à chacun de mes prochains
Et au même moment
Je sens monter en moi cette immense fierté
Cette débordante reconnaissance
De mon appartenance...

Écoute...

« Ça aussi tu peux l'écrire.

— Quoi ?

— Que tu ne sais pas quoi écrire, que l'inspiration t'a abandonnée, tu peux l'écrire aussi.

— Je me suis mal fait comprendre. Il s'agit d'un défi. Je DOIS y arriver. En plus, j'ai envie de montrer à l'ami qui me l'a indiqué que je peux encore écrire si je veux. Je ne voudrais pas le décevoir. Par contre, je constate que j'ai toujours autant de peine à m'amuser. Écrire pour écrire, pour montrer que je sais écrire, que je possède la technique, m'est toujours très difficile. Un peu comme une perte de temps. Pendant que je joue, je pense que je n'écris pas mon édito pour le cinéma, à envoyer demain ; que je ne termine pas les sous-titres du *Mystère Andromède* ; que je ne rattrape pas mon immense retard de lecture. Tout écrivain a besoin d'écrire, mais se nourrit des autres. Quant à ne pas écrire, c'est pire. Savoir le faire – ou du moins aimer le croire – et ne pas s'en servir pour témoigner, pour se battre, pour faire rire, c'est du gaspillage de talent, de l'escroquerie de vie ; j'aime l'écriture qui sert à quelque chose, qui ouvre des portes, qui fait réfléchir, qui pose des questions. J'ai tellement de sujets à explorer et pourtant, la tâche me semble parfois si grande que je me sens bien trop vieille pour l'entreprendre.

— Et pourtant, tu sais très bien qu'on peut écrire à tout âge. Regarde Annie Proulx par exemple – *Les pieds dans la boue*, *Le secret de Brodeback Mountain* – elle a commencé à cinquante-cinq ans après avoir élevé ses quatre fils. Et ce défi, en quoi consiste-t-il exactement ?

— Eh bien voilà, il s'agit d'écrire sur une troisième oreille.

— Une troisième quoi ?

— Oreille. C'est Cécile qui a lancé l'idée. Seulement c'est de la Science-Fiction – elle sait tout faire Cécile ! – et moi ce n'est pas trop mon truc. Une des rares références que j'aie ce sont les écrits de Richard Matheson et il paraîtrait, bien que ce soit très controversé,

que ce n'est pas un auteur SF. Pour en revenir au défi de Cécile, je fais court, l'histoire se situe après le 21 décembre 2012.

— Et notre Thomas qui est né le 23 !

— ...dont on nous prédit (depuis la nuit des temps ?) qu'il serait notre date limite. Tu rajoutes à cela deux ou trois Fukushima (pour le nucléaire terrifiant), un peu de changement climatique drastique (faut c'qu'y faut !), les résultats de la mondialisation (vieux cliché !)...

— Je vois : interdépendance entre pays et continents pour la survie, avec les pressions idoines, famines et guerres civiles qui en découlent.

— Un ou deux tsunamis pour laver tout ça et voilà, éradication partielle de la race humaine, les survivants se reproduisant avec les effets transmutatoires que l'on sait.

— Et qui sont ? Des OGM ?

— Des organes en moins... ou en plus...

— Dont cette troisième oreille ?

— Exact.

— Mmm. Ça serait chouette. Moi qui ai toujours rêvé d'un micro incorporé !

— Avec enregistreur oui ! Ça m'aiderait bien aussi pour mon écriture. Imagine cette oreille branchée sur une puce SDHC intégrée avec soixante-quatre Gb de mémoire. Partout où tu vas, tu enregistres les images, les sons et ensuite, avec un petit logiciel de reconnaissance graphique hop ! Tu retranscris les conversations ou tes commentaires.

— Et pour mes tableaux, on pourrait envisager un troisième œil ?

— Tu sors du sujet là. Dans le défi en question, la troisième oreille doit être transférée sur un autre organisme vivant dès que le porteur initial atteint l'âge de trente ans.

— Quel dilemme ! Tu te rends compte, passer un quart de sa vie à réfléchir sur LE bon endroit. Il restera encore quelques arbres ?

— J'y ai pensé aux arbres, aux plantes, il y a des organismes vivants partout finalement.

— Il existe aussi un champignon qui s'appelle « oreille de judas ».

— C'est vrai ça ! Je pourrai imaginer quelque chose de très christique à partir de là. Judas, la trahison, Jésus qui lui glisse à l'oreille : « Ce que tu as à faire, fais-le vite », Simon-Pierre qui tranche un morceau de l'oreille gauche de Malchus venu arrêter Jésus. Et puis surtout métaphoriquement, ne s'agit-il pas de la fin d'un monde et de l'émergence d'un monde nouveau ? Je le verrais assez bien avec des êtres de lumière qui auraient muté dans la paix et l'amour.

— Le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas, dixit Malraux !

— Ça fait rêver. Quant à la transmission de l'organe en question ; on pourrait dire que ces êtres divins auraient jusqu'à leur trentième année pour évoluer suffisamment et être ainsi en mesure de partager leur écoute intérieure avec leurs descendants. Ils les initieraient alors au langage du cœur et surtout à son écoute.

— Dans le fond, cette troisième oreille, nous en sommes déjà tous pourvus ?

— À mon avis oui, maintenant encore faut-il savoir s'en servir, il y a du travail !

— Au fait, l'anniversaire de Thomas, c'est après-demain, as-tu pensé à son cadeau ? On fait quoi ce soir ?

— Ce soir, 21 décembre 2012 ? »

Brain storming

Dieu reposa sa tasse de thé et murmura dans un souffle : Jésus ? Celui-ci se matérialisa immédiatement devant lui.

J : Tu m'as appelé Papa ?

D : Oui, fils, viens discuter cinq minutes avec moi. Au fait, tu as vu ta mère récemment ?

J : Non, je ne l'ai pas revue depuis Verdun, je pense qu'elle a dû rester pour aider un peu.

D : Dommage, j'aurais eu bien besoin de ses conseils avisés une fois de plus.

J : Je peux peut-être t'aider moi ?

D : Oui, fils. J'aimerais faire un bilan de ces deux derniers millénaires avec vous deux et voir ce qu'on pourrait en tirer comme leçons. Mais on peut toujours commencer à deux et continuer avec ta mère quand elle sera rentrée. L'heure est grave et je ne me vois pas me passer de la moitié de l'intelligence universelle pour réfléchir à l'avenir de l'humanité. En même temps, ça me fait peine de voir tous ces petits humains s'agiter ainsi. Vu d'ici ça semble tellement dérisoire et pathétique toute cette énergie qu'ils mettent en œuvre pour foncer dans les mûres. J'aimerais tellement pouvoir les aider un peu.

J : Dans le mur on dit, Papa, pas dans les mûres. Je te comprends Papa, mais j'ai bien peur qu'il n'y ait rien de changé sous le soleil et je vois mal quelle direction prendre en l'état actuel des choses. Plus ça va, plus ça empire. Une fourmilière se débrouille bien mieux que ces individus que tu as eu l'idée de créer et qui n'ont même pas su en prendre exemple.

D : Oh là ! Je t'arrête tout de suite. D'abord, ce n'est pas l'homme que j'ai créé moi, c'est la Vie. Que l'homme en soit issu, c'est une chose, qu'il soit devenu omnipotent c'en est une autre, que plus tard il ait prétendu que je l'ai fait à Mon image c'est son affaire, mais au départ, j'ai tout fait sous licence creative-common moi, et je n'ai jamais empêché personne de faire évoluer les choses autrement, tu piges ?

J : Bien sûr, mais bon, tu leur as envoyé moi tout de même ?

D : Forcément, quand j'ai vu à quel point ils se fourvoient je me suis senti obligé de leur proposer une alternative. Tu étais censé leur apprendre à aimer leurs prochains comme eux-mêmes et on voit bien comment ça a tourné !

J : Je crois surtout qu'ils n'ont pas vraiment supporté le coup du paradis terrestre. Ils n'ont pas apprécié que tu les fiches dehors et que tu les envoies bosser dans la douleur pour des cacahuètes.

D : Et pourtant ! Je ne vois pas ce que j'aurais pu leur offrir de plus que leur libre arbitre ! Comment veux-tu prétendre aimer quelqu'un et ne pas lui laisser sa liberté et ta confiance ? Quand j'ai vu qu'ils s'en servaient aussi arbitrairement, si j'ose dire, j'ai bien essayé de leur envoyer Moïse et ses commandements, mais c'était déjà trop tard, et les mauvaises habitudes étaient prises.

J : Exact. Ils se sont vite découverts paresseux, et en plus d'inventer le système D ils ont profité de ce que tu leur as dit de croître et de se multiplier pour fabriquer une société hiérarchisée, militarisée et mettre au point des jeux de pouvoir et de manipulation. Tu leur as dit que tout travail mérite salaire et depuis ils râlent parce qu'ils s'estiment sous-payés. Tu leur as proposé les congés payés et voilà qu'ils laissent dormir leur fameuse société deux mois par an. Tu leur as demandé de respecter la parité et ils se sont mis à organiser des bordels pour les femmes comme pour les hommes. Et maintenant, ils se prostituent pour tout. Pour du fric, pour du boulot, pour des vacances. Même les enfants s'y sont mis.

D : Pardon ?

J : Oui. Ils sont devenus si nombreux qu'ils ont dû prendre des mesures drastiques pour prévenir l'explosion démographique. Ce qui est bien tombé finalement parce qu'ils étaient tellement taxés qu'ils n'avaient de toute façon, mâles ou femelles, plus le temps de s'occuper de leur progéniture. Alors, ils sont entrés en phase de dénatalité avec tout ce que ça engendre de frustrations au niveau de l'affect. Pour compenser ça, ils ont mis au point un système d'offres d'enfants prostitués (étymologiquement : exposés en public) proposé à qui souhaite assouvir un besoin naturel

affectif. On peut donc aujourd'hui louer un bébé, un basage, un adolescent – à charge pour lui de vite repérer les demandes intimes de ses commanditaires : ressemblance, mimétisme, etc. – et, pour un temps prédéterminé lui offrir le meilleur de soi-même. Amour, tendresse, gentillesse, bref, tout ce dont chacun est capable.

D : Je suppose que ce n'est pas une solution à long terme non plus, il va de nouveau y avoir des abus et ça finira mal. L'amour sans amour, les fac-similés, la malhonnêteté, l'hypocrisie – regarde ce qu'ils ont fait des religions ! – tout cela est voué à l'échec un jour ou l'autre. Fichue nature humaine, que ne peut-on la changer ?

J : Changer la nature humaine, tu veux rire ?

D : Non bien sûr, je sais très bien qu'on ne peut rien y faire. Les utopies sont nombreuses pourtant, mais imposer une utopie c'est déjà un acte de dictature. Les humains se ressemblent tous. L'homme vit en meute, et la meute est par définition hiérarchisée, elle a ses chefs et donc ses combats de chefs. Ainsi, le membre de la meute vit dans un statut de domination-soumission. Il est soumis à sa propre violence intrinsèque et pléonastiquement innée dont il se sert aussi lui-même pour chasser, se nourrir, survivre et se reproduire. Détourner sa nature profonde serait la pervertir.

J : C'est vrai que pour les abeilles ou les fourmis, tu n'as pas eu ce problème. Contrairement à l'homme qui peut changer aussi facilement de statut que de vêtement, les abeilles, par exemple, ont une place et une forme déterminées. Une soldate ne ressemble pas à la Reine, un butineuse ne ressemble pas à une soldate. D'ailleurs, une Reine ne se définit pas en tant que telle, ce sont les humains qui l'ont nommée ainsi au vu de sa taille et de l'attention dont elle fait l'objet. La Reine est déterminée par sa forme, mais elle n'est là que pour trouver un mâle, se faire féconder, pondre le plus possible, sans autre prétention. Ce sont les ouvrières qui décident ensuite de nourrir telle ou telle nymphe, en fonction des besoins de la ruche, pour la survie de l'essaim. Tout ici se fait pour le bien commun. C'est très important !

D : Je sais, c'est moi qui l'ai inventé ça aussi. Mais j'ai dû bannir ego, orgueil et individualisme pour y parvenir. Du coup, plus de choix, plus de libre arbitre !

J : Oui, et tu t'es bien planté si tu espérais que les hommes allaient en prendre de la graine. Parce que ça n'a pas du tout fonctionné. Contrairement aux abeilles, chez eux l'habit fait le moine. Du coup, ils sont obligés de se distinguer autrement. Ils utilisent la compétition, qui débouche sur un système de concurrence qui engendre la violence, la destruction, l'extermination des opposants. De plus, avec leur système manichéen, ils ont pris aussi cette sale habitude de désigner un coupable, ou responsable, pour tout, ce qui leur évite de se remettre en question.

D : Ça, j'en sais quelque chose. Ah, il a bon dos Dieu dans les catastrophes. « Mais pourquoi il a laissé faire ceci ? Mais pourquoi il a autorisé ça ? » Comme si c'est moi qui avais découvert la fission nucléaire, inventé le nazisme ou la guerre froide, irradié des pays entiers. Alors que mon rôle se borne à ramasser les morceaux et à essayer de les recoller.

J : Ce qui ne nous empêche pas de chercher des solutions pour améliorer les choses non ?

D : Oui. Il y aurait encore un autre système qui pourrait fonctionner en tenant compte de la nature humaine, c'est les « solitaires ».

J : Les quoi ?

D : Mâles et femelles vivent leur vie, se rencontrent de temps en temps, procréent, élèvent, ou pas, leur progéniture puis chacun se sépare et Dieu pour tous ! C'est en partie ce que vivent les humains d'aujourd'hui – dans le monde occidental bien entendu, je ne parle pas ici de tiers monde et encore moins du quart – lorsqu'ils ont décidé de se déconnecter de leur pouvoir politique. Le hic c'est que l'homme n'étant pas fait pour vivre seul, il assume très mal sa solitude, du coup retour à la case départ.

J : Donc en fait de solution, à part celle de retirer à l'homme son libre arbitre, sa conscience et sa mémoire ?

D : Tu crois que ça fonctionnerait si on imitait la société des pieuvres ?

J : C'est-à-dire ?

D : J'ai vu sur Arte, l'autre jour, que les pieuvres sont autant, sinon plus, intelligentes que les hommes. Elles ont une mémoire phénoménale et des facultés d'adaptation incommensurables. Elles peuvent même se communiquer savoir et expérience d'un individu adulte à l'autre. Le problème c'est que, dès qu'elles se sont reproduites, elles meurent, laissant leurs petits se débrouiller tout seuls et tout réapprendre à partir de zéro. Remarque, ça fonctionne bien pour elles manifestement, et je me dis que de devoir tout réapprendre et réinventer chaque fois, finalement ça occupe et ça évite bien des errances. Si l'homme ne devait se préoccuper que de sa survie, il n'aurait plus le temps de se taper dessus. Enfin, sur son prochain.

J : Tu as parfaitement raison Dad. On devrait pouvoir adapter une partie de ce modèle aux humains. Pour des raisons évidentes de survie, le parent accompagnerait sa progéniture un peu plus loin que ne le font les pieuvres. Jusqu'à ce qu'il en sache assez pour survivre, mais sans plus, puis il disparaîtrait. Ça résoudrait bien des problèmes de surpopulation. Par contre, pour éviter les exemples vindicatifs, les problèmes d'héritage, de jalousie, de territoire, les prises de pouvoir, les manipulations et toutes autres déviances consécutives, il faudrait trouver quelque chose d'efficace pour qu'il n'y ait pas de transmission possible pendant cette courte période où l'adulte côtoierait l'enfant.

D : Et pourquoi pas l'obsolescence programmée ? C'est très tendance avec les ordinateurs et les machines à laver. On installe une petite pièce défectueuse dans le cerveau humain et hop, dès le Coïtus Yabonbonus toute la mémoire qui ne sert pas directement à la survie et à son enseignement est effacée.

Christina : Hum, au fait, je fais quoi moi, ici, un stylo à la main devant cette feuille blanche ?

Tu lui diras

Toi qui t'en vas
au pays d'où
on ne revient pas
tu lui diras
de ma part
cela

Tu lui diras
que je n'oublierai
jamais la lumière de
ce matin-là sur la prairie
quand je l'ai enfin reconnu
et accepté de le perdre

Tu lui diras
que chaque jour
je pense à lui
et qu'il grandit
de plus en plus
dans ma mémoire

Tu lui diras
que je regrette
les erreurs commises
quand j'étais folle de chagrin
et que je me souviens
de chacune d'elles

Tu lui diras
que je ressens
encore et toujours
dans mon ventre
le frottement
de ses petits pieds

Tu lui diras
que j'aurai plein
de choses
à lui raconter
quand je viendrai
le retrouver

Tu lui diras
que notre séparation
me pèse quelquefois
mais que je m'efforce
de vivre la vie joyeuse
qu'il aurait aimé vivre.

Dieu

Je n'ai pas trouvé Dieu dans vos Églises
Quand j'en ai eu besoin
Im-pé-ra-ti-ve-ment besoin
J'ai suivi tous les chemins, toutes les routes
Frappé à toutes les portes
Mais elles étaient fermées
J'ai continué mon errance
Ma descente aux enfers
J'ai perdu mon âme à rechercher de l'aide
Un appui parmi les humains
Dieu, qu'en avez-vous fait ?
L'avez-vous tué, Lui aussi ?
À force de mensonges et d'hypocrisie
À force de L'envoyer au loin
Évangéliser les foules inaccessibles
Ici, je n'ai rencontré que les marchands du Temple
Et ils n'ont rien pu faire contre mon désespoir
Si ce n'est me vendre des pilules magiques
À prix d'or et effet limité
Moi, c'est Dieu que je cherchais
« Ah bon, m'ont-ils dit en riant
On ne savait pas qu'Il s'était perdu ! »
Moi, c'est Dieu que je cherchais
Un seul regard de compassion
Aurait suffi à me relever
Et j'ai prié, oh oui, j'ai prié
Et j'ai pleuré, oh oui, j'ai pleuré
Je me suis éclaté les poings
Contre les murs des Cathédrales
J'ai vendu mon âme au Diable
Pensant que ça me ramènerait à Dieu

J'ai hurlé son nom dans mon désert affectif
J'ai exploré mon âme au tréfonds de moi-même
J'ai sondé le sable des océans
J'ai levé les yeux vers l'infini
J'ai supplié au-delà du possible
J'ai fouillé au plus profond des regards
Ausculté la souffrance sous toutes ses formes
Croyant Le voir dans la compassion des hommes
Et ce n'est finalement que quand j'ai laissé en moi
Éclorre la toute fragile fleur de la reconnaissance
Que j'ai senti qu'Il était là
Qu'Il avait *toujours* été là.

L'addition !

Remerciements	5
Bénédicté	7
Apéritif Amoureux	9
Salades	11
Scènes de la vie conjugale	12
La passion selon Saint Jeannot	13
Horloges	14
Voyages	15
Les mots	16
Tu t'laisses aller	17
Cruelle décision	19
Malentendu	21
Projets	24
Salades Mêlées à l'Ancienne	27
J'ai aimé	29
Appelez-moi « Maman »	32
Il n'y a pas d'enfance heureuse	33
Dans les rues d'Antibes	35
Ardèche été 74	37
Le livre de ma jeunesse	39
Du vent dans mes voiles	42
Potages Pédagogiques	45
Long courrier	47
Difficile coup de fil	51
La patronne	54
Escroquerie	56
Synthèse	58
De la puissance de trois petits points	59
CQFD	60
Écrire	61
To edit or not to edit that is the question	62
Reconstruire	64
Sables mouvants	66
Rupture glaciaire contre bonne pâte	71
Pauvreté	73

Potée aux Herbes Amères	77
La trottinette.....	79
De l'autre côté de la rue.....	80
Diététique.....	81
Pourquoi ?.....	82
Bonux.....	83
Avenir.....	84
Genitas – génitatis.....	85
Histoire d'une manipulation.....	88
Pathétique.....	89
Mobile.....	90
Dommages collatéraux.....	91
Science... Chrétienne ?.....	93
Coup dur.....	98
Deuil.....	99
Mireille.....	100
Téléthon 1 – Le pouvoir de l'argent.....	102
Téléthon 2 – L'envers du décor.....	109
Des cailloux dans ma chaussure.....	113
Thanatos.....	118
Scène de torture ordinaire.....	123
Songe d'automne.....	125
Contes Ludiques Sauce Gribiche	127
Ad Nauseam.....	129
Joyeux Noël (fiction).....	131
Lapin à la crétoise.....	133
Abandon d'un rêve.....	135
Stercutius, Crepitus et Cloacina.....	136
Les dents de la mère.....	140
Elle attendait que la neige tombe.....	143
Petite histoire de recrutement.....	144
Mon corps et moi.....	148
On dit... ..	149
Les enfants.....	150
Maternité.....	151
Adolescence.....	152
Fenêtres.....	153
Cette viande... c'est du beurre !.....	154
Dilemme.....	155

Oubli	156
Supermarché	157
Wagon restaurant	158
Casse-tête	160
Les pleureuses	163
Une histoire d'amour ordinaire	165
Journal d'une inconnue	170
Entremets Aigre Doux	173
Féministe moi ? Jamais !	175
L'école des hommes	176
Arrêtez de squatter ma tête !	177
C'est toujours un peu ridicule	179
Politiquement incorrect	180
Cuisine du Terroir	183
Germaine et Jeanne	185
L'enlèvement	190
Cimetières	193
Fragile	195
Jeu, set et match	199
Il est né le divin enfant !	202
Panne	206
Introspection	208
Le prix	212
Le texte gagnant – Henri ou La honte	217
J'ai mon disque dur qui sature	220
La peau de l'ours	222
Je ne suis pas à jour avec mes heures de nuit	226
Six minutes dix-neuf	230
Méli-mélo Philosophique	233
Défense d'ôter l'étiquette	235
Piston	237
Paroles, paroles, paroles	239
Prendre le temps comme il est	242
Bilan	245
Objets inanimés	247
Que sont les fumeurs devenus ?	249
Utopies	251
Mais qu'est ce que je fais là-dedans ?	255

Liqueurs Spirituelles	257
Destin.....	258
Un conte de Noël.....	261
Amour.....	264
Écoute.....	265
Brain storming.....	268
Tu lui diras.....	273
Dieu.....	275

